JUL 2 1923

Année. N° 12. 15 Juin 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
é Boylesve . . .	*Les Deux Romanciers*	721
ri Bremond. . .	*Pascal et les Mystiques*	739
n Brunschvicg .	*Pascal : Finesse et Géométrie*	754
ncis Carco . . .	*Verotchka l'Étrangère.* — II.	769
Lacour-Gayet . .	*Jorry contre Talleyrand*	798
ert Thibaudet. .	*La Poésie de Paul Valéry*	811
tave Le Gallois.	*Saint-Pierre et Miquelon*	843
se de Chambrun .	*Lord Southampton, Protecteur de Shakespeare.*	857
n Labadié. . . .	*La Vision extra-rétinienne.*	891
né Schneider. . .	*Un Historien de l'Art religieux en France* . . .	907
el Bonnard . . .	La Vie présente : *La Crise du français*	928
nry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	939
dré Chaumeix . .	La Politique : *La Nouvelle note allemande.* . .	948

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE 3, RUE AUBER

1923

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

M. **K. Waliszewski**, à qui l'on doit tant de remarquables travaux sur Pierre le Grand, successeurs, recherche dans le passé le secret de l'écroulement soudain du « colosse aux pieds d'a il trouve tous les symptômes de cette chute prochaine dès le **Règne d'Alexandre Ier**. Le volume de cette histoire, **la Bastille russe et la Révolution en marche**, va de 1801 jusqu saut patriotique de 1812. L'auteur passe rapidement sur les événements militaires et diplom étudiés déjà par ses devanciers, et il s'attache à retracer les étapes du mouvement réfo si puissant autour du souverain, avec le comité secret d'abord, puis avec le favori Speranski. à l'imagination son rôle créateur et respectant dans son récit le mouvement dramatique de l étudiée, il a su dominer son énorme documentation et faire une œuvre non seulement scien mais vivante.

M. **Maurice Paléologue** apporte une contribution attachante à l'histoire d'un autre tsa mateur, qui, lui, aurait peut-être pu — sans la bombe nihiliste — modifier les destinées de la R Le **Roman tragique d'Alexandre II** est le récit de la liaison romanesque du tsar avec Ca Michaïlowa, plus tard princesse Youriewsky. M. Maurice Paléologue, qui s'est documenté aup rares initiés, précise la place que la princesse Youriewsky doit occuper dans le règne d'Alexan

Nous abordons le règne de Nicolas II avec les **Mémoires d'Alexandre Iswolsky**. L peuvent différer sur la politique et le caractère de l'ancien ambassadeur de Russie à Paris l'on doit rendre hommage à son intelligence et à sa haute culture, qui rendent si agréable ture de ses mémoires. Certains chapitres sont de vigoureux raccourcis de l'existence de la n provinciale pendant un siècle et de la laborieuse naissance du régime parlementaire dans u absolutiste. Du reste, chaque chapitre forme tableau; et les pages relatives au comte Witte, lypine, à Nicolas II, riches de détails inédits, ont une grande valeur historique, alors mêm l'on fait des réserves sur les assertions de l'auteur. A. Iswolsky se dépeint lui-même comm sorte de libéral (le libéralisme était une tradition dans sa famille), dégagé du *panslavisme* qu un moment séduit sa jeunesse. La mort ne lui a malheureusement pas permis de retracer so qui fut de premier plan, dans la politique étrangère de l'Empire, soit comme ministre, soit c ambassadeur. L'interprétation personnelle qu'il aurait donnée de sa diplomatie aurait été pensable commentaire de la correspondance officielle qu'il entretint avec M. Sazonoff et qu publiée par le gouvernement des Soviets (une traduction en a paru l'an dernier).

Un Français, M. **Jules Legras**, a noté, dans un livre émouvant signalé ici même, l'affa ment graduel de l'armée russe minée par la propagande révolutionnaire. Les faits qu'avait ob sur le front roumain un de nos officiers d'état-major, le général Denikine en rend respons gouvernement provisoire, et dans son livre **la Décomposition de l'armée et du pouvoir** (septembre 1917), il analyse le caractère désastreux de l'administration militaire du gouvern provisoire. Soldat dans l'âme, il n'admet d'autre type d'armée que celui qui est organisé s principes traditionnels. Pourtant il n'est pas aveuglément partisan du régime tsariste; il n tient pas à une coterie de cour, il est d'origine populaire. Aussi son jugement sur l'a armée et sur les capacités de Nicolas II est-il sévère. Nommé en mars chef d'état-major du ralissime Alexeiew du grand quartier général, il peut nettement se rendre compte des fo présence : une armée passive, et des chefs dociles, sauf Kornilov; un gouvernement mo Soviet grandissant. Les six chapitres qu'il consacre à la démocratisation de l'armée, sont un plein de force convaincante, des résultats d'une politique à laquelle les Soviets, une fois m devaient eux-mêmes très vite renoncer. En juin, après la révocation d'Alexeiew et la nomi de Broussilof « opportuniste avide de popularité », Denikine part pour Minsk; compromis d tentative suprême de Kornilof, il est emprisonné. Ce livre, qui ne contribuera certes pas à r ce qui reste de la réputation de Kerensky, sera suivi du récit de l'organisation et des éch armées contre-révolutionnaires.

Un témoignage analogue, mais venant, celui-là, des derniers échelons de l'armée, est par Marie Botchkareva, une paysanne révolutionnaire, qui, sous Kerensky, organise le Ba de la mort, cherche à maintenir le patriotisme au front, prend les ordres de Kornilov, et n'éc que par miracle aux bolchevistes. Ses souvenirs ont été rédigés par un Anglais, **Isaac don L** sous le titre, **Yashka, ma vie de paysanne, d'exilée, de soldat.** La traduction franç bonne, mais, de l'aveu même du traducteur, affadie; cet académisme ne convenait certes une telle héroïne.

On trouvera un riche ensemble d'observations sur la guerre contre l'Allemagne et sur les entre bolcheviks et contre-révolutionnaires dans le livre de M. **Ludovic H. Grondijs, la Guer Russie et en Sibérie**, gros volume illustré de photographies et de cartes, et précédé d'une duction et d'une préface de MM. Paléologue et Haumant. L'auteur, Hollandais, arrive comm respondant de guerre, en juin 1915, à Pétrograd, puis sur le front de Pologne; il assiste au de la Révolution, suit Kornilov sur le Don, fuit dans le Caucase où il est pris et ramené à M s'échappe en Sibérie, s'attache à la mission du général Janin près de l'armée de Koltchak, enfin quelques raids des troupes japonaises contre les cosaques rouges en Transbaïkalie.

M. **George Montandon**, un Suisse, délégué pour le rapatriement des prisonniers de guer le Comité international de la Croix-Rouge, a traversé, de 1919 à 1921, les mêmes pays que M. dijs, mais en sens inverse, et ses souvenirs (**Deux ans chez Koltchak et chez les Bolchev** sont intéressants à plusieurs titres. Il décrit avec pittoresque l'état lamentable des prisonniers hongrois, raconte avec verve les intrigues entre les diverses missions de croix-rouges, et s'ex sans ménagement sur le compte des Japonais, des Tchèques, des Hongrois, et sur les divers blancs qui prirent la succession de Koltchak. Bien accueilli par les représentants de la Ré que extrême-orientale, il ne cache pas ses sympathies pour les bolcheviks. A noter la sen curieuse, grisante, qu'il ressent au premier contact avec la foule russe et qui ne le quittera foule égale, d'où toute distinction de classe a disparu. Ses sympathies ne l'empêchent pas d connaissance, d'une façon prolongée, avec la Tchéka, et ce qu'il en dit, d'un ton fort objecti mesurer, mieux que personne ne l'avait fait avant lui, le caractère terrible de cette institut

Les **Souvenirs** de la **Princesse Peley**, qu'il n'est pas besoin de signaler à nos lecteurs, on montré l'atmosphère étouffante qui s'appesantit, par la Tchéka, sur la République des Soviets. nulle part plus qu'en Russie, n'y a-t-il autant d'écart entre les lois et leur application. C'est c bien compris mademoiselle **Lydia Bach** dans son étude sur **le Droit et les institutions de la R soviétiques**. Il y a plusieurs années, M. Labry avait publié un recueil de textes juridiques tiques. Mais ils s'arrêtaient à la fin de l'année 1918. Mademoiselle Bach a eu connaissance de la tion de 1922, et par conséquent donnera une idée précise de l'orientation de la « nouvelle politi des adoucissements qu'elle apporte à la stricte mise en vigueur des principes communistes.

Citons enfin un petit livre très pratique et très documenté qui paraît dans l'*Encyclopéd lementaire* : **Ce qu'il faut savoir de la Russie économique**, par M. Walter. J. POIRI

LES DEUX ROMANCIERS

Dissemblables en tout, mais unis par une camaraderie ancienne et une carrière heureuse, ils aimaient à se rencontrer, et s'invitaient, quatre ou cinq fois l'an, à dîner tête à tête au cabaret. L'un était gros et court, l'autre maigre et de haute taille, l'un du midi, l'autre du nord, l'un affirmatif et répandant la foi, l'autre âpre négateur en toutes matières, l'un optimiste enfin, tandis que l'autre était convaincu que tout va des pis dans le plus malheureux des mondes. Peut-être s'empruntaient-ils l'un à l'autre ce que chacun d'eux sentait lui manquer par trop pour la confection de ses ouvrages, et bien que le public de Bombourg tout comme celui de Grimarest aimassent retrouver dans leur auteur, annuellement, la même conception partiale et fausse de la vie, à savoir : les personnages de bonne compagnie exclusivement, ou au contraire l'unique gibier de cour d'assises, les aventures « tournant bien » comme les allées du parc aristocratique qui conduisent en pente douce à la grille du perron d'honneur, ou au contraire les raboteuses péripéties au cours desquelles la créature humaine, vouée à l'ignominie, laisse à chaque virement un lambeau de sa chair.

Lorsqu'un client du restaurant où s'attablaient les deux écrivains, par hasard les reconnaissait, il ne manquait pas de chuchoter leur nom aux oreilles voisines, et, invariablement, des sourires égayaient les visages, à cause du contraste que formait l'union tout amicale d'un Grimarest

et d'un Bombourg. Non moins invariablement il se trouvait quelqu'un pour affirmer que la littérature de Bombourg était du dernier crétinisme, et une autre personne pour répondre qu'un livre de Grimarest ne supportait pas la lecture. Mais Bombourg et Grimarest avaient aussi leurs partisans, et ceux-ci, comme du reste les détracteurs, n'allaient pas se priver de raconter à tout venant qu'ils avaient mangé côte à côte avec deux hommes célèbres.

Bombourg et Grimarest, eux, tout de même que s'ils eussent pris un intérêt réciproque à leurs ouvrages, ne manquaient pas, au cours du repas, de s'interroger : « Et toi, vieux, quand parais-tu?... Et ton sacré éditeur?... La situation inextricable de mon dernier chapitre? ma foi, voilà par quelle ficelle je m'en suis tiré, etc... » Et ils se donnaient une avant-première de leurs romans, avec un abandon, une complaisance, et bientôt un total oubli de l'interlocuteur, enfin de telle façon exactement que si chacun eût été assuré que l'autre était son admirateur passionné. En réalité ils ne se comprenaient pas du tout, avaient la plus grande peine à suivre le sujet exposé, et transposaient immédiatement, chacun à sa manière, les caractères et les situations.

Cependant, à certains détours, la conduite du récit, heurtant un point de doctrine littéraire, rendait la discussion obligatoire. Alors ils s'amusaient à essayer mutuellement de se convaincre l'un l'autre, comme des débutants remplis d'illusions encore.

— Je compte quatre personnages principaux dans ton bouquin, — disait Grimarest, — cinq si tu veux, en admettant la jeune fille parmi eux. Or, pas un d'eux qui ne soit « beau et bien fait » comme on disait dans les contes, pas un qui ne soit d'honorable souche et qui n'ait coutume d'accomplir des actions méritoires...

— S'il te plaît! — objectait Bombourg. — Tu oublies que mon héroïne a failli prendre un amant...

— J'ai failli, moi, te dire qu'elle méritait un reproche pour ne pas l'avoir pris.

— Oh!

— Mais oui. Car en me plaçant au point de vue de la morale, — dont tu tiens que tes personnages soient les parangons, —

elle a fait de son aventure un bruit étourdissant, alors qu'une femme adultère est d'ordinaire, du moins dans le monde que tu peins, si discrète! en sorte que, au cas où, par hasard, sa charmante fille eût ignoré qu'une mère de famille peut s'oublier jusqu'à être la maîtresse d'un homme — d'ailleurs distingué, — elle a appris par l'abstention bruyante de sa maman que l'accomplissement de ce désordre social n'a tenu qu'à un cheveu. Considération bien dangereuse pour un jeune esprit! Au contraire, laisse s'accomplir le forfait, sans mot dire : il y a cent chances pour que la jeune fille en demeure ignorante et ne se complaise pas en ses rêveries à voir l'auteur de ses jours aux bords de l'abîme, et de quel abîme!... Car, entre nous, mon cher, il est irrésistible, ton séducteur éconduit, oh! oh! tu lui as donné un de ces charmes! tudieu, quel attrayant abîme!

BOMBOURG

Ton esprit est pervers...

GRIMAREST

Point du tout. Je poursuis. *Secundo* : me plaçant au point de vue des résultats que nous donne l'observation commune, quelle extraordinaire aventure que la réunion de seulement cinq personnes si suaves!

BOMBOURG

«L'observation commune!...» quelle plaisanterie! Nous vivons dans l'illusion pure. Tiens, cette femme-là, en face de nous, j'affirme qu'elle est blonde, toi tu lui vois les cheveux teints. La salle où nous dînons m'apparaît gaie, la chère de ce restaurant excellente : j'ai entendu soutenir ce matin même qu'on mangeait mal ici et qu'on n'y voyait goutte. La vérité? Il y a la mienne, il y a la tienne, il y a celle du voisin. Rien de mieux que d'admettre pour vrai ce qui nous est démontré être la vérité des honnêtes gens.

GRIMAREST

Moyennant quoi, on s'interdit d'être original.

BOMBOURG

Le beau malheur! Originalité : la plupart du temps prétention, sottise et folie.

GRIMAREST

On s'interdit d'être sincère.

BOMBOURG

Sincérité de notre sens propre! à qui, à quoi importe une telle puérilité? Notre sens propre change de couleur comme nous de chemise. Quel crédit accorder à la forme d'un nuage, à l'humeur d'un homme? Les Grecs, plus sages que nous, faisaient leurs dieux eux-mêmes versatiles et capricieux comme des femmes. Tout est convenu, mon ami; observons la convention la plus sympathique et la plus favorable. Mes personnages sont bons; je leur accorde un visage plaisant; si je leur fais courir des risques qui provoquent le frisson, c'est parce que le roman proprement dit ne consiste que dans cet enfantillage. Mais mon lecteur est assuré dès le début que, meilleur moi-même que mes héros, je les sauverai à la fin, et ne me séparerai jamais d'eux sans les avoir fait tous ensemble joyeusement danser en rond ou chanter quelque cantique d'action de grâces. Ce n'est pas plaisanterie, car il importe que l'homme ait confiance dans le lendemain et dans la générosité de la Providence.

GRIMAREST

J'admire ton courage. Si je te comprends bien, c'est un mensonge civique que tu commets. Tu veux que l'humanité devienne bonne, et tu crois que le moyen de la convertir est de la persuader qu'elle l'est déjà?

BOMBOURG

Je me garde d'une si noble ambition.

GRIMAREST

Loin de moi, mon cher Bombourg, la prétention de nier l'existence des saints. Je les trouve rares, il est vrai. J'ai tendance à croire qu'ils sont d'un autre temps. Mais les honnêtes gens, c'est bien pis : il n'y en a jamais eu!

Bombourg faillit s'étrangler. Il roulait des yeux de poule effarouchée, bordés de rouge et dessinés au compas. Il était fort mal à l'aise, incertain si Grimarest jonglait avec les paradoxes ou confessait avec sincérité sa vision atroce de l'univers.

GRIMAREST

Je veux dire que les saints c'est comme les hommes auxquels on donne du génie : ce sont des gens qui, non sans mérite, la plupart du temps, bien entendu, sont loin de valoir ce qu'on dit d'eux, mais ils bénéficient, à des époques mysté-

rieusement déterminées, du besoin ancien qu'ont les hommes d'élever l'un d'eux sur le pavois, du besoin populaire de croire à la perfection, à l'absolu. Alors ne discutons pas, chantons comme tout le monde, inclinons-nous, les yeux fermés. Seulement, si tu veux m'entretenir dans le particulier, en me vantant la probité de celui-ci, la vertu de celui-là, eh bien! je me fais fort, après examen de chaque cas, de te prouver que sous ta probité maint calcul se cache, et, sous tes grandes vertus, des vices même qui font compensation et rétablissent le fatal équilibre de misère. L'humanité ne vaut que par le petit cabotinage qui réussit à faire applaudir tel ou tel, ou par les grandes explosions d'hypocrisie collective.

BOMBOURG

Tu es odieux! Franchement tu m'indisposes. A t'entendre, je me croirais moi-même, au bout de dix minutes, un chenapan. Changeons de conversation.

Le plafond de l'établissement venait de s'illuminer tout à coup au moyen de mille ampoules, le jazz succédait à l'orchestre et quelques couples commençaient à tanguer.

— Cette danse, — poursuivit Bombourg, — on en peut médire. J'en ai fait nettement l'éloge dans mon roman sous presse. Dans quelques années on soutiendra qu'elle était niaisement innocente. J'ai voulu prendre les devants. Je l'idéalise.

— Ses mouvements, — dit Grimarest, — sont accusés d'inspirer des idées malsaines. Pour moi leurs brusques coupures me paraissent rythmer les hoquets d'une digestion laborieuse. Et toi, tu réussis à idéaliser ça?

BOMBOURG

• Certainement. Regarde la femme blonde dont le corps oscille selon un rythme que le Créateur a indiqué à notre première mère au Paradis terrestre. Quels bras! quelles courbes! et quel symbole! Son cavalier a la taille plus fine qu'elle, et avec ça, mesure-lui la largeur des épaules : le canon de l'art préclassique, de l'art mycénien, de l'art pharaonesque!...

Sur quoi Grimarest se permit quelques plaisanteries à l'adresse de son confrère dont la vie chaste et l'œuvre littéraire aux exemples plus beaux que nature ne semblaient pas le disposer à faire l'éloge de filles dansantes et de la plastique.

Mais Bombourg, abandonné avec deux enfants, après quelque quinze ans de mariage, par une épouse démoralisée précisément grâce à la danse, avait récupéré le droit de commenter les troublantes beautés. Et, comme on lui faisait, par taquinerie familière, allusion à cette liberté neuve, Bombourg, incliné aux confidences par le repas copieux et l'atmosphère voluptueuse, parla même de la fugitive coupable, en parla abondamment et avec cette sorte de satisfaction que la détente seule procure. Tout l'autorisait, dans un aparté amical, à juger son ancienne femme sans indulgence; et quelles sévérités n'avait-elle pas méritées pour qu'un Bombourg eût dû recourir au divorce qu'il abhorrait! Or, loin de cela, Bombourg entama un complet éloge de la femme qui, pour courir après un champion de saut en longueur, l'avait abandonné, lui, au seuil de la vieillesse, avec deux enfants à peine élevés. Nulle charge en sa mémoire ne demeurait au désavantage de l'ex-madame Bombourg; la biographie qu'il eût écrite d'elle eût été le plus édifiant de ses livres, et l'histoire de ses années conjugales eût précipité les jeunes générations en masse vers les justes noces.

Le ton de sincérité écartait toute interprétation ironique. Au contraire il inspirait la bonhomie et prédisposait le plus sceptique aux confidentiels épanchements. A l'issue d'un repas et au son des musiques, qui donc ne se sent pas le cœur bon? Grimarest, qui tenait dans le secret une liaison presque ancienne déjà, tout à coup s'en ouvrit à son confrère et ami, pendant que les lumières baissées donnaient plus de mystère aux enlacements lents et langoureux de la valse.

Il aspira son cigare, et rejetant le buste en arrière, il se vautra sur la banquette confortable :

— Les femmes! — soupira-t-il.

— Peuh! — dit Bombourg. — Les femmes, pour un gâcheur de ton espèce, n'ont dû jamais compter beaucoup.

GRIMAREST

C'est ce qui te trompe, mon ami : tel que tu me vois, depuis cinq ans sonnés, je suis, de la société française, le monsieur le plus amoureux.

BOMBOURG

Ce n'est encore pas beaucoup dire.

GRIMAREST

Comment! ce n'est pas beaucoup dire! Tu prétends qu'il y a peu d'amoureux? Mais, à un roman par an, voici, depuis cinq années, cinq amants éperdus, pas un de moins, que tu nous peins de pied en cap dans tes ouvrages : où les as-tu pris?

BOMBOURG

Au magasin! — Et le romancier optimiste indiquait du doigt son propre front. — Je n'ai pas la prétention de les peindre d'après nature. L'amoureux transi! Oiseau rarissime! Je m'exténuerais à sa poursuite.

GRIMAREST

Eh bien! ne te fatigue pas, mon garçon! Fais-en ton bien si ça te chante : un amoureux, je t'en présente un.

BOMBOURG

Invraisemblable. Pur effet d'imagination.

GRIMAREST

Quand il s'agit de toi, on peut soupçonner l'imagination : tu modèles tes personnages à ta convenance. Mais c'est de moi, réaliste et cynique, qu'il est parlé en ce moment. Je n'ai aucune imagination.

BOMBOURG

Et tu prétends me faire encaisser que tu idolâtres une femme!

GRIMAREST

Mais non : que je l'aime, simplement.

BOMBOURG

Tu l'aimes! Mais sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer? C'est ne pas voir l'objet, c'est en voir un autre, c'est donner à la glaise vulgaire les formes et la ligne d'une personne immortelle, c'est mettre une statue neuve sur l'autel des dieux Lares, c'est, par une aberration ineffable, reconnaître à une créature la qualité céleste.

GRIMAREST

Ne sachant pas ce qu'est une créature céleste, peut-être, après tout, me suis-je heurté à ce phénomène!

BOMBOURG

Blagueur! pas toi, pas toi.

GRIMAREST

Pourquoi, pas moi?

BOMBOURG

Parce que tu nies l'existence du vrai, du beau et du bien. Toi, mon vieux, gangrené comme on te connaît, tu t'emballes peut-être pour d'insignes monstruosités, pour quelque tare épouvantable!... Amours baudelairiennes!.. Et puis, non et non. Je lis dans ton jeu : tu veux me faire aller.

GRIMAREST

Je t'affirme que j'aime. J'aime, depuis cinq ans. Pas plus, pas moins. Je suis aimé aussi. Je suis heureux. Nous sommes heureux.

BOMBOURG

Tu es aimé!...

GRIMAREST

J'en suis sûr.

BOMBOURG

Il en est sûr! Ah! l'aventure est exquise! Si je faisais dire à un de mes héros qu'il est sûr d'être aimé, qu'est ce que je prendrais de ta part! Tu es sûr d'être aimé? Je serais curieux de savoir comment tu t'y prends...

GRIMAREST

Pour aimer?

BOMBOURG

Non.

GRIMAREST

Pour être aimé?

BOMBOURG

Non. Pour en être sûr.

GRIMAREST

Du résultat je ne te permets pas de douter.

BOMBOURG

Laissons cela. Nous ne faisons pour ainsi dire pas de personnalité ici. Nous nous entretenons d'un cas curieux. Nous parlons en psychologues. Être sûr de quelque chose! As-tu songé à cette énormité? Être sûr d'être aimé!... Colossal! Tu es sûr!...

GRIMAREST

Je suis sûr.

BOMBOURG

Autrement dit, tu as la foi?

GRIMAREST

Celle-ci, assurément.

BOMBOURG

En ce cas, en effet, pas de discussion possible.

GRIMAREST

Si tu *la* voyais, tu croirais comme moi.

BOMBOURG

Je croirais peut-être qu'elle t'aime avant que je te puisse croire amoureux...

GRIMAREST

Non. Tu croirais en même temps l'un et l'autre.

BOMBOURG

Vous jetez des feux?.. Vous portez l'auréole?... L'amour, comme un foyer, rayonne autour de vos têtes?...

GRIMAREST

Mais quand tu parles d'un couple épris, toi, tu fais fleurir les jardins, le ciel n'a plus de nuages, les oiseaux se mettent à chanter, les personnages les plus obtus semblent deviner la présence du Créateur!...

BOMBOURG

Les livres sont les livres; la réalité, encore une fois... Non, je veux dire : toi, tu n'es pas un livre, tu n'es pas un de mes livres surtout.

GRIMAREST

D'accord. Je n'affirme pas non plus que la pluie cesserait si tu me voyais avec la femme que j'aime, ni que les camélias s'épanouiraient par enchantement dans la rue Saint-Denis, mais je mets en fait que tu verrais, je ne sais pas à quoi tu verrais, mais tu verrais jusqu'à ne pas douter.

Bombourg, de sa main, balaya l'espace devant lui comme pour le purifier de toute ambiguïté, puis, après avoir fermé tous les doigts de la main gauche, il releva premièrement le pouce, ce qui signifiait qu'il entendait procéder à une enquête, et avec ordre.

— *Primo*, — dit-il, — est-ce une femme du monde?

— Il s'agit bien de cela! — dit Grimarest. — Une femme qui aime n'appartient à aucune catégorie sociale.

BOMBOURG

Une femme appartient toujours à l'une de ces catégories avant de devenir une femme qui aime. La connaissance que l'on fait d'une femme qui vous est présentée dans un salon, n'équivaut pas à celle...

GRIMAREST

... que l'on fait, dans la rue, d'une femme qui ne vous est pas présentée? Eh bien, si, mon vieux. Au point de vue de la qualité du sentiment qui s'ensuit, à mon avis, c'est équivalent. Mais sois édifié : la personne dont il est question n'est ni une midinette ni une femme galante, je n'ai fait sa connaissance ni en lui offrant de partager l'abri de mon parapluie ni en échangeant avec elle dans le monde des propos salés; c'est une femme qui est venue me trouver dans mon cabinet.

BOMBOURG

Une admiratrice?

GRIMAREST

C'est tes livres qu'elle connaissait, non les miens.

BOMBOURG

Alors pourquoi allait-elle chez toi?

GRIMAREST

Pour me taper. C'est bien ordinaire.

BOMBOURG

Mais elle t'avait fourni, afin d'être introduite, un prétexte?

GRIMAREST

Celui de me taper.

BOMBOURG

Enfin, tu étais, ce jour-là, d'humeur à recevoir une inconnue.

GRIMAREST

Dieu me pardonne! tu n'as jamais donné aux actes de tes personnages des dessous aussi vraisemblables.

BOMBOURG

C'était une nouvelle pauvre?

GRIMAREST

Mais non, une dame très chic, qui quêtait.

BOMBOURG

Ah!

GRIMAREST

Que les réputations sont erronées! Tu passes pour tout colorer des tons enchanteurs de l'aurore, et te voilà à chercher à un incident ordinaire la face ingrate qu'il pourrait avoir!

BOMBOURG

Une honnête femme vient pour une bonne œuvre à ton domicile, et tu en fais ta maîtresse!... Tu m'accuses de chercher la face ingrate de l'incident!...

GRIMAREST

Cette femme m'a invité chez elle pour me remercier. J'y suis allé. Elle m'a plu. Je le lui ai laissé entendre. Elle a bien voulu m'écouter. La complaisance est venue par la suite. Puis, quelque chose de mieux. Cette femme est heureuse aujourd'hui, t'ai-je dit. Je suis comblé par elle. Où est la face ingrate de l'incident?

GRIMAREST

Dieu me garde d'altérer l'idylle. Elle me surprend. J'en suis pantois. Excuse ma maladresse.

GRIMAREST

Mais tu ne me fais pas l'honneur de croire à mon idylle. D'abord il s'agit d'une femme qui a eu, pendant la guerre, une très brillante conduite.

BOMBOURG

Ah.

GRIMAREST

Tu fais « ah! » sur un singulier ton. Des femmes ont eu pendant la guerre une très brillante conduite!

BOMBOURG

Loin de moi la pensée d'en douter. Je fais « ah! » et voilà tout.

GRIMAREST

Elle est décorée de la Légion d'honneur.

Bombourg s'inclina.

— Écoute, — dit Grimarest, — tu m'agaces : tu as l'air de te moquer des choses les plus respectables.

BOMBOURG

Mais, point! J'ai l'air d'écouter avec une légère impatience des détails qui ne sont que préliminaires. Tu l'avoueras : aucun rapport entre Légion d'honneur et amour?

GRIMAREST

Je fais allusion à ces circonstances en effet extérieures, pour répondre à ta première question sur la catégorie sociale de la femme que j'aime. Dans un roman, ne te contenterais-tu pas de ma réponse?

BOMBOURG

Oh! dans un roman!...

GRIMAREST

Mais le roman, pour moi, c'est la vie, c'est la vie plus vraie encore qu'elle ne nous apparaît!

Bombourg hocha la tête.

— Ne perdons pas nos moutons, — dit-il.

— J'y reviens, — dit Grimarest. — C'était une femme dont l'aspect physique n'était pas de ceux qui m'enchantent...

BOMBOURG

Ouille!.. Voilà un détail pourtant qui a de l'importance.

GRIMAREST

Je n'aurais pas attendu cette remarque de toi. Bref, cette femme ne correspondait pas au type que je puis caresser dans mes rêves. Ne va pas te la figurer laide. Mais, par exemple, moi, j'aime un nez léger, c'est-à-dire prenant par son extrémité un soupçon d'indépendance. Ne traduis pas ceci par : un nez retroussé, mais par un nez qui fait songer au retroussé. Or elle a le plus beau nez aquilin. Je croyais n'aimer que les blondes : elle est brune; que les cheveux bouffants : elle les porte plats comme une calotte de Pierrot. Je croyais que mon esthétique ne pouvait se satisfaire que d'un corps gracile : le sien est haut, ample, développé. Elle est ce qu'on appelle une belle femme.

BOMBOURG

Enfin de celles que tous les hommes regardent dans la rue...

GRIMAREST

Admettons. Cela t'inquiète pour moi?

BOMBOURG

Je ne dis pas cela. Mais, connaissant ton penchant à interpréter les signes avec malignité...

GRIMAREST

Eh bien, non! je l'aime tant et elle m'inspire une telle

confiance, que de voir qu'on la regarde et qu'on l'admire me plaît. Je la sentirais convoitée, c'est de l'orgueil qui m'en viendrait.

BOMBOURG

Je vois, ton cas est grave.

GRIMAREST

Je ne crois pas perdre la tête.

BOMBOURG

Quiconque aime l'a déjà perdue.

GRIMAREST

Mais, sacrebleu! tu as passé ta vie à exalter l'amour! L'aurais-tu fait si tu l'avais cru insensé?

BOMBOURG

Pardon! Je l'ai toujours opposé à l'amour conjugal. Dans un ménage, avec des marmots, des nourrices, une vie de relations, des comptes de cuisinière à tenir et beaucoup de linge à laver, on ne se monte pas le job!

GRIMAREST

Sous une autre forme : à l'amour proprement dit, superbe, altier, fascinateur et dangereux, on présente en un petit cadre à treize sous l'image ingrate de l'amour domestique et bourgeois. Délicieux tableau de genre. Mais, mon cher, « l'amour est enfant de bohème! »

BOMBOURG

Alors il est trahi, il est malheureux, il finit dans le sang.

GRIMAREST

On n'a pas le choix entre les deux extrêmes?

BOMBOURG

Entre ces deux extrêmes il y a place pour toutes sortes d'amourettes qui ne sont ni si raisonnables ni si méchantes.

GRIMAREST

« Amourettes!.. » C'est un blasphème d'accoler un tel mot au grand nom de l'amour.

BOMBOURG

C'est toi, Grimarest, qui parles! et de quel ton!

GRIMAREST

C'est mon ton. J'accepte que l'amour que j'éprouve soit « méchant », comme tu dis, qu'il soit « trahi », « malheu-

reux » et qu'il « se termine dans le sang », mais je n'admets pas qu'il soit désigné par un diminutif.

BOMBOURG

... signé : Grimarest, auteur illustre de vingt volumes dont la conclusion est le nihilisme intégral! C'est donc qu'il y a quelque chose de nouveau, du moins pour toi; il y a une valeur humaine que tu ignorais, ce qui te prouve qu'il existait une paille dans ton système.

GRIMAREST

J'ai passé vingt-cinq ans à vérifier le bien-fondé de mon système. Il s'applique à tout.

BOMBOURG

Mais il ne s'applique pas à ton cas!

GRIMAREST

Eh bien, au diable! Mon cas est mon cas.

BOMBOURG

Complet! Oh! oh! Amoureux, tu l'es! En voilà la preuve irréfutable : tu admets que ton cas soit unique.

GRIMAREST

Personne n'était moins disposé que moi à l'amour; personne n'était plus rebelle à croire que l'on pût m'aimer. Or j'aime, et je suis assuré qu'on m'aime. Voilà la constatation. Est-elle un indice de démence?

BOMBOURG

A n'en pas douter.

GRIMAREST

Écoute, mon vieux. Tout ce que nous faisons là, c'est du raisonnement, c'est de la critique, c'est de la science psychologique, c'est du travail intellectuel, c'est des bêtises. Il y a une chose bien supérieure à tout ça, c'est ma petite histoire. Si tu m'avais laissé te la raconter tout bêtement, tu aurais été le témoin d'un fait, tu aurais vu de tes yeux, entendu de tes oreilles, la vérité t'aurait brûlé! Cette femme, il faut que je te le dise, mon cher vieux, mais elle est exquise!...

BOMBOURG

Tu me l'as déjà dit.

GRIMAREST

Pas assez!.. jamais assez!

Et pendant que Bombourg était interrompu dans ses

répliques par l'examen et le paiement de l'addition, Grimarest commençait de raconter sa petite histoire. Puis les deux romanciers se levèrent, on leur apporta leurs manteaux, ils sortirent. La pluie s'était interrompue. La marche dans le Paris nocturne est, comme on sait, favorable au récit. Celui de Grimarest en fut réconforté, et, à chaque tournant de rue, il semblait recevoir une nouvelle vigueur, et il s'amplifiait.

Ce n'était qu'une petite histoire pareille à beaucoup d'autres, Mais Grimarest la tenait pour un conte des Mille et une nuits, et, tous les quarante mètres, il suspendait le pas, étonné que son auditeur ne le fît pas le premier, sidéré par les splendeurs d'une telle aventure.

Bombourg tirait à force sur son cigare.

— Enfin, — disait le brillant adepte du scepticisme absolu, l'homme le plus averti, le mieux avisé du Paris incrédule, — enfin, tout ce que tu aimes à décrire, tu le trouves en mon idylle : pureté des cœurs, élan de la passion désintéressée, esprit de sacrifice, lumineuse auréole d'un feu supraterrestre...

— Justement, — dit Bombourg, — tout ceci est mon sujet! Tu m'as toujours fait entendre qu'il était chiqué, que je n'en avais jamais vu d'exemple, que la vérité n'avait son expression que chez toi, uniquement chez toi qui refuses de reconnaître à de tels sujets toute la valeur littéraire.

— Mais il ne s'agit plus de valeur littéraire! La valeur littéraire, je m'en f...! Je suis amoureux.

BOMBOURG

Cependant tu prétends que la littérature c'est la vérité. Il faudrait s'entendre. Moi qui n'ai jamais eu souci de ta vérité, il se trouve que j'ai écrit précisément les cas analogues à celui qui aujourd'hui te bouleverse et qui est la négation de tout ce que tu as écrit. Qu'allons-nous en conclure?

GRIMAREST

Je ne demande aucune conclusion.

BOMBOURG

Veux-tu me permettre d'écrire ton cas? Ce sera bien la première fois que je fais un roman à ma manière, quoique conforme à la vérité observée.

GRIMAREST

Écris, écris. Mais tu n'écriras pas la vérité.

BOMBOURG

Pourquoi?

GRIMAREST

Parce que la vérité ne s'écrit pas.

BOMBOURG

Alors, qu'est-ce donc que tu as écrit?

GRIMAREST

Tu veux que je te le dise? J'ai écrit une interprétation conventionnelle des choses, propre à flatter les tendances de certains esprits, comme ta convention à toi en flatte d'autres. La mienne a été nommée « vérité », parce qu'elle est ingrate, la tienne « imagination », parce qu'elle est satisfaisante. — La croyance générale de l'homme cultivé, tu ne l'ignores pas, est que la vie est plus mauvaise que bonne. — Si tu t'adresses à la foule, sois optimiste; si tu souhaites le suffrage des mandarins, sois grincheux et désenchanté. En réalité, ces deux pôles opposés sont éloignés de la vie, étrangers à sa sphère.

BOMBOURG

Qu'est donc la vie selon toi?

GRIMAREST

Un amas de contradictions. Pour en parler il faut établir là dedans des divisions, des groupements, un ordre artificiel. On élague, on tranche, on ajoute en trichant, on aplanit les terrains tourmentés, on dessèche les étangs bourbeux, on amène l'eau sur le sol aride, on pratique des allées aux perspectives plaisantes, on met des bancs, on s'assoit, et l'on déclare adorer la nature. Ce que les jardins sont à la nature, la littérature l'est à la vie. Tu dessines des parcs à la Lenôtre, moi des jardins dits anglais qui imitent l'imitation des prairies et des bois. « C'est plus vrai », dit-on d'eux. En fait, nous sommes de pauvres menteurs. Hors de nous sont les pampas, les fourrés inextricables, le bourbier : ceci, c'est l'âme de l'homme. On n'y entre pas, ces lieux épouvanteraient...

BOMBOURG

Cependant, quand tu veux rendre ne fût-ce que le vraisemblable?

GRIMAREST

Eh bien, il s'agit d'avoir une extrême finesse des sens

et de deviner. On déambule aux environs du cratère en éruption, comprends-tu? on entend des bruits étonnants, on renifle des puanteurs; et le grand chaos infernal, on se le figure comme on peut. Mais de choses observées il ne saurait être question. Méthode scientifique? Allons donc! C'est du prodige qui s'accomplit ici. Nous sommes plus près de la voyante et du marc de café que du laboratoire et du sens commun. Condamnés à ne voir ni ne toucher rien, nous devons augurer juste. Ramassant quelques bribes de l'enfer humain : lave refroidie, gaz allégés, notations du vacarme — piètres matériaux au total, — nous traitons ces éléments selon l'inspiration de notre génie, et le mieux que nous puissions faire n'est pas de restaurer l'horrible vérité, mais d'extraire de ces poisons atténués, captés toutefois à la source unique, *des images propres à produire la délectation des plus hauts esprits.*

BOMBOURG.

Alors, c'est cela cette vérité pour laquelle on fait tant de foin?

GRIMAREST

Humblement. Je reconnais que ce n'est pas mieux que cela.

BOMBOURG

Et cela vaudrait les ridicules efforts?

GRIMAREST

Que cela les vaille ou bien non, moi je m'en moque : je te dis que je suis amoureux.

BOMBOURG

En d'autres termes, tu abdiques, tu brûles tes Dieux, tu renies ton art?

GRIMAREST

Point de grands mots, je t'en supplie; nulle torsion de désespoir, aucune pompeuse attitude, épargnons-nous les cérémonies d'abjuration comme les sublimes chants d'un *credo*... J'aime, et peut-être trouverai-je en cet acte simple et humain, ce que le feu dérobé au ciel, autrement dit le génie, apporte à des hommes plus favorisés...

BOMBOURG

Apporte... Mais quoi donc?

GRIMAREST

Eh bien, la grâce de transposer toutes les images recueil-

lies — celles des Parthénons ou celles des bouges — tous les bruits entendus — le vers virgilien ou l'insinuation calomnieuse, — toutes les idées — les justes et les perfides, — en une matière littéraire qui est la vérité et qui cependant ne l'est pas, puisqu'elle l'humilie, qui a horreur d'être un décor et qui cependant embellit, qui se rit des beaux sentiments en même temps qu'elle les suggère, qui bouleverse l'étalage des conventions tout en fournissant l'exemple du rythme souverain.

BOMBOURG

Enfin, enfin, comment l'appelles-tu?

GRIMAREST

Je ne trouve pas son petit nom, mais je sais qu'elle appartient à la famille de la poésie.

RENÉ BOYLESVE,
de l'Académie française.

PASCAL ET LES MYSTIQUES

« Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put se dispenser de le voir par honnêteté..., mais les lumières saintes qu'il trouvait dans l'Écriture et dans les Pères lui firent espérer qu'il ne serait point ébloui de tout le brillant de M. Pascal... Il trouvait en effet tout ce qu'il disait fort juste. Mais il n'y avait rien de nouveau : tout ce que M. Pascal lui disait de grand, il l'avait vu avant lui dans saint Augustin, et, faisant justice à tout le monde, il disait : « M. Pascal est extrêmement estimable en ce que, n'ayant point lu les Pères de l'Église, il avait de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes parce qu'il ne les a vues en aucun endroit, mais pour nous, nous sommes accoutumés à les voir dans nos livres. » On a reconnu le beau prologue de l'*Entretien sur Épictète et Montaigne*. Si je le cite, c'est pour faire miennes ces paroles de M. de Saci, mais en les appliquant à d'autres livres que ni lui ni Pascal ne connaissaient, et dans lesquels se trouvent déjà clairement formulés les principes fondamentaux de l'apologétique pascalienne. Au lieu de ces Pères de l'Église que M. Pascal n'avait point lus et que, néanmoins, il ne faisait guère que répéter, mettez les docteurs mystiques de la Contre-réforme, et vous aurez tout ce que je vais essayer d'établir. Non, en vérité, pour qui s'est rendu familier l'enseignement des contemplatifs modernes, « il n'y a rien de nouveau » dans la philosophie qui anime les *Pensées*. Tout ce que la méthode pascalienne présente de solide et d'efficace, Jean de la

Croix et François de Sales nous l'avaient appris déjà, mais avec une netteté et une sûreté doctrinale où Pascal est très loin d'atteindre. Si, en effet, ce grand homme est « extrêmement estimable » d'avoir retrouvé « de lui-même » la tradition des mystiques, il paraît également à plaindre d'avoir ignoré les saints, les génies qui, en lui communiquant cette tradition, lui auraient développé à lui-même sa propre pensée. La grandeur de Pascal est d'avoir imaginé pour la conversion de l'incrédule une méthode proprement mystique; sa misère d'avoir méconnu le caractère, le vrai nom de cette méthode et les principes qui la justifient. Admirable aussi longtemps qu'il s'accorde avec les mystiques, décevant, dangereux même dès qu'il s'en écarte. A Jean de la Croix, à François de Sales d'expliquer, de venger Pascal, et tout ensemble de le corriger ou de l'achever.

I

Faire intervenir le « cœur » dans la discussion du problème religieux, suppléer par les lumières du cœur aux insuffisances de l'esprit, telle est, en un mot, la méthode pascalienne. « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur », et la vérité religieuse, surtout par le cœur. « Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté », en d'autres termes, « l'esprit et le cœur ». Un homme sérieux doit-il laisser ouverte cette seconde porte ou la verrouiller, a-t-il le droit d'accueillir sans l'avoir soumise au contrôle rigoureux de l'intelligence une opinion qui a séduit sa volonté, qui touche son cœur? Cela dépend. Non, certainement, quand il s'agit d'une opinion purement scientifique et qui n'intéresse d'aucune façon notre vie morale, « car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ». Oui, certainement, quand il s'agit de ces vérités fondamentales — existence de Dieu, divinité du christianisme — qui seules commandent le chemin étroit du salut. A celles-ci, nous devons ouvrir toutes grandes les portes de la volonté; il faut qu'elles entrent « du cœur dans l'esprit et non pas de l'esprit dans le cœur ». Il en va d'ailleurs toujours ainsi,

car, dit encore Pascal, « tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non par la preuve, mais par l'agrément ». De là viennent la plupart de nos erreurs, et cela est lamentable; de là vient aussi la bienheureuse facilité avec laquelle nous pouvons accepter les vérités de la foi, et cela est le mieux du monde. Que l'apologiste s'attache donc à nous montrer, non pas, comme on faisait jadis, que ces vérités sont vraies, mais d'abord qu'elles sont aimables, et nous croirons aussitôt. La volonté est, en effet, le principal organe de la créance, « parce que les choses sont vraies ou fausses selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plutôt qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'il n'aime pas à voir, et ainsi l'esprit marchant d'une pièce avec la volonté s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et ainsi il en juge par ce qu'il y voit. »

Soit trois étages dans le progrès d'une conversion, ou dans le progrès contraire. Première étape : une table à peu près rase; Dieu, ou le Christ, ne sont pour moi qu'une vague hypothèse, une de ces questions sans grand intérêt qu'on discutera, s'il y a lieu, demain. Seconde étape : pour une raison ou pour une autre, curiosité intellectuelle, détresse morale, je commence à m'occuper sérieusement du problème religieux ou du problème chrétien, et bientôt, pesant le pour et le contre, j'arrive à cette conclusion que si, d'aventure, les preuves me paraissaient un jour plus fortes que les objections, il me faudrait, tout ensemble, et croire à l'existence de Dieu, et renoncer à tels plaisirs que Dieu désapprouve. Du coup, voici déchaîné en moi un tumulte de passions, comme dans le cœur du jeune Augustin. Vous vous rappelez ces formes charmantes qui se pendent à sa robe pour l'empêcher de faire le pas. Dernière étape : ce frémissement s'étant apaisé, ou, au contraire, exaspéré, il se produit en moi une sorte de coup d'État : ma volonté déclare sans appel que mon intelligence a assez cherché et qu'il est temps de conclure. Elle veut, ou elle ne veut pas, que Dieu existe, que le Christ soit Dieu. Si elle le veut, elle ordonne à mon esprit de se fixer désormais sur les arguments solides ou spécieux qui prouvent ces vérités, et de se détourner des objections qui semblent les combattre; si elle ne le veut pas, elle ordonne à mon esprit de se fixer sur

les objections et de ne plus regarder du côté des preuves. Je simplifie, je néglige les nuances, mais telle est bien l'idée que l'on se fait communément de la méthode pascalienne. « La charité suffit sans les preuves », dit encore Pascal, et il entend bien, ou il doit entendre par là, que les preuves ne suffiraient pas, qu'elles ne seraient pas preuves sans la charité. Il entend, de même, que toute la force de nos objections vient de ce que nous manquons de charité. « On ne croit bien que ce que l'on aime à croire », répètent les pascalisant. Et Bayle, qui a si bien compris les *Pensées* : « Le cœur ne se voulant point rendre, fait que l'esprit, qui est ordinairement sa dupe, cherche des armes pour se maintenir. » Parlons plus gros encore, et plus clair : tout ceci revient à dire que, de part et d'autre, le bon et le mauvais ange, l'apologiste chrétien et le prédicateur d'incrédulité, Pascal enfin et Voltaire nous conseillent une sorte de prestidigitation, les premiers proposant à la bonne volonté, à la charité, d'escamoter les raisons de ne pas croire, les autres, à la mauvaise volonté, d'escamoter les raisons de croire. Un coup d'État, une série d'escamotages, si, comme je le crois, ces gros mots définissent exactement la méthode pascalienne, qui ne sent l'irrémédiable faiblesse de cette méthode? qui ne sent aussi la contradiction fondamentale où elle s'enveloppe, l'impossible psychologie qu'elle nous impose?

Il est vrai en effet que les choses se passent quelquefois, souvent même si l'on veut, comme ils nous le disent, mais quoi! ce phénomène ne prouve d'aucune façon que la volonté soit le principal organe de la créance. Car enfin, où a-t-on vu un prestidigitateur qui se prenne à son propre jeu et qui s'émerveille, par exemple, de cueillir une montre sur mon front? Il sait bien que sa muscade ne s'est pas évanouie; et dans quelle manche il l'a prestement glissée. Ainsi, quel que soit le résultat que l'on se promette en escamotant les objections pour se fixer sur les preuves, ce n'est pas sans une claire raison que l'on s'est décidé à un tour pareil. Celui-ci veut fuir, nous dit-on, une vérité importune et se met la main sur les yeux pour ne pas la reconnaître. Eh! c'est qu'il la connaît déjà, assez du moins pour en avoir peur. Cet autre ne veut plus voir les difficultés, et, ce faisant, il montre bien

qu'il a saisi confusément leur peu de force. L'on n'aime et l'on ne craint que ce que l'on devine vrai. L'hypocrisie de qui se dit ou se veut incrédule est encore un hommage à la vérité; elle est en germe un acte de foi.

Simplifions davantage. La méthode ainsi définie le Père de Ravignan la pratiquait à merveille, lorsqu'il disait à ceux qui venaient lui proposer leurs doutes : « A genoux, confessez-vous d'abord, nous discuterons après. » C'était fort bien fait, au moins en de certains cas, mais précisément ces paroles mêmes, cette application extrême jugent la méthode. Confessez-vous, nous discuterons après; de deux choses l'une : ou bien notre homme obéira aussitôt, avouant ainsi qu'il n'a pas cessé de croire; ou bien il refusera et, par là même, il proclamera que ses doutes ne viennent pas d'un cœur malade, mais d'une intelligence ou trop lente ou trop exigeante. Dans le premier cas, la méthode ne sert de rien. L'esprit n'a pas été la dupe du cœur; les passions n'ont pas commandé à la volonté de s'hypnotiser sur les raisons de douter; ou bien, si elles l'ont fait, elles n'ont pas été obéies. Nous sommes en présence d'un faux incrédule, d'un insincère, d'un fanfaron. Qu'il entre vite au confessional, l'apologiste n'ayant qu'à se taire auprès d'un croyant. Dans le second cas, au contraire, une solide apologétique serait indispensable, mais celle de Pascal resterait inopérante, puisque nous aurions affaire à un honnête homme, qui cherche loyalement la vérité, mais qui ne l'a pas encore trouvée. « Il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer. » Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

En un mot, déprécier l'intelligence, réduire à un minimum imperceptible son intervention dans la recherche du vrai, toute apologétique qui tentera cet effort sera vouée fatalement à la contradiction et à l'impuissance. C'est par l'intelligence que nous comprenons, approuvons, rejetons ou escamotons les raisons quelles qu'elles soient, celles de l'esprit et celles du cœur. Le cœur a peut-être ses raisons, en effet, mais que la raison connaît parfaitement, puisqu'elle seule les a trouvées, puisqu'elles ne sont raisons qu'autant que la raison les a faites siennes. « Nulle preuve n'est démonstrative, nous dit-on encore, si l'on n'est pas disposé à la recevoir. » Eh! l'intelligence est d'elle-même toujours disposée à recevoir

une preuve, comme l'oreille à entendre un bruit. Si la preuve éclate, j'aurai beau faire, mon esprit en restera ébloui. Après quoi, libre à ma volonté de se soumettre aux conséquences morales de telle ou telle vérité suffisamment démontrée, libre à elle d'ordonner à mon esprit de penser à autre chose, de ne plus regarder du côté de la lumière. Mais ce faisant, elle se laisse guider encore par l'intelligence qui lui a d'abord montré où cette lumière pouvait conduire. Avec cela, je sais que l'on peut subtiliser à l'infini sur les mille nuances de l'assentiment, mais, quand tout est dit, force reste bien de distinguer, au moins par leurs actes propres, nos deux activités spirituelles : celle qui juge de la vérité; celle qui obéit à la vérité connue. Pour échapper à cette distinction, ou plutôt pour conserver, en dépit de cette distinction, l'essentiel de la méthode pascalienne, il n'y a qu'un moyen, d'ailleurs facile, limpide et parfaitement raisonnable, faire appel à la psychologie des mystiques, je veux dire à cette connaissance très particulière qui ne vient ni de l'esprit, ni du cœur, mais du centre même de l'âme.

II

In eo vivimus et movemur et sumus : les mystiques partent de cet axiome qu'il est difficile de leur contester. Bons ou mauvais, païens ou chrétiens, Dieu est en nous. Ou mieux, nous sommes en lui; nous ne pouvons agir qu'il n'agisse en nous et par nous; il est en nous, avant tous nos actes, et dès que nous sommes. Il y est, non comme une chose, comme une brochure religieuse au fond d'une armoire, mais comme le vivant principe de toute vie. Il n'y est pas comme une idée, car, infuse ou acquise, l'idée de Dieu n'est pas Dieu. Soit que nous pensions à lui, soit que nous pensions à un autre objet, soit que notre esprit sommeille, Dieu est là. Ce qui le fait entrer en nous, ce n'est pas non plus tel ou tel acte de dévotion; il est en moi sans que je l'aime, avant que je l'aime. Où donc? Dans la zone profonde qui est le foyer de tous nos actes, qui est nous-mêmes; il y est, présent à tout ce qu'il y a de plus moi en moi. Présence obscure, insensible, puisqu'elle précède tous nos actes, même inconscients; présence

qui ne fait pas de moi un être moral, puisqu'elle n'a été méritée par aucune prière, par aucun effort. Il est là très agissant. Il y entretient, il y forme, y crée, y soutient cette inclination à l'aimer, ce besoin de lui dont François de Sales a si bien parlé. Cette inclination constante, substantielle, c'est tout notre être, orienté nécessairement vers Dieu présent par Dieu présent : inclination qui, je le répète, ne dépend aucunement de la volonté et qui peut ne passer jamais à l'acte. Elle est, pour ainsi dire, le revers de la présence divine, l'ombre réelle et vivante de cette présence. Tel est le fondement, auguste sans doute, mais très simple, très intelligible de la philosophie et de la psychologie des mystiques.

Les mystiques ne sont pas des surhommes. La plupart d'entre eux n'ont pas d'extase, pas de visions. Ils n'imaginent rien qui leur soit propre, quand ils dessinent la carte de l'âme, cette distinction, veux-je dire, entre l'activité du centre et les activités de la surface, entre la fine pointe et les opérations du cœur ou de l'esprit. Cette géographie est vraie de nous tous et ils n'ont aucunement le monopole de la fine pointe. Leur privilège, d'ailleurs ineffable, est la facilité avec laquelle ils se replient vers cette zone centrale, l'aisance, l'intensité avec lesquelles s'exercent chez eux ces activités profondes. Nous sommes tous mystiques en puissance, nous le devenons en fait, dès que nous prenons une certaine conscience de Dieu en nous; dès que nous expérimentons, en quelque sorte, sa présence; dès que ce contact, d'ailleurs permanent et nécessaire entre lui et nous, nous paraît sensible, prend le caractère d'une rencontre, d'une étreinte, d'une prise de possession. Il se peut, du reste, et, pour moi j'en suis quasi persuadé, que, dans la plus chétive prière, plus encore, dans la moindre émotion esthétique, s'ébauche une expérience du même ordre et déjà mystique, mais imperceptible et évanescente.

Quand ils veulent décrire cette expérience, les mystiques se trouvent fort embarrassés, et il le faut bien. Faute de mieux, ils ont recours aux mots qui rendent l'impression confuse, mais forte, que font sur nous les objets sensibles : chaleur, goût, sentiment, en nous avertissant toutefois que ces mots ne doivent pas être pris au sens propre. Dieu n'est pas une flamme, pas un fruit; on ne le sent pas. Ou bien, empruntant

leurs métaphores à l'ordre spirituel, ils parlent de leurs illuminations, de leurs certitudes. Quoi qu'il en soit, la contemplation ou la connaissance mystique se distingue également et de la connaissance rationnelle, qui se fait par le moyen des concepts, et de la sensible; elle est connaissance, comme la première, mais indéterminée et confuse; elle est contact, comme la seconde, mais d'esprit à esprit. « Ce qui fait le fond, l'essentiel de la contemplation, dit l'un de nos maîtres d'aujourd'hui, M. le Chanoine Saudreau, c'est une union intime du cœur — ou plutôt du centre de l'âme à Dieu — union amoureuse, due non point à des considérations précises et raisonnées, mais à une connaissance de Dieu immédiate, générale et indistincte ». Ces dernières épithètes reviennent souvent sous la plume du maître des maîtres, saint Jean de la Croix. D'où la critique, un peu sotte, que leur font les antimystiques, Nicole en tête. Que vaut, disent-ils, cette connaissance confuse ou plutôt « stupide », et comment la préférer à une connaissance distincte? Entre une idée confuse et une idée claire, comment hésiter? Eh! sans doute, cela serait pleinement absurde. Aussi les mystiques n'enseignent-ils rien de semblable. Ils ne comparent pas, ils ne préfèrent pas telle *idée* à telle *idée*, mais, ce qui est tout différent, tel mode de connaissance à tel autre. A la connaissance rationnelle qui se forme des idées et qui sera d'autant plus parfaite que ces idées seront plus nettes, ils opposent l'expérience, d'ailleurs très mystérieuse, mais réelle, qui se produit au centre de l'âme, et qui unit ce centre, non pas à une idée de Dieu, mais à Dieu lui-même. Qui a bien saisi cette distinction, tient la clef de la mystique.

Non pas, et ceci encore est capital et trop peu connu, non pas que les mystiques dressent cette expérience contre la connaissance intellectuelle, comme si l'une était l'ennemie de l'autre. Les théologiens mystiques n'ont aucunement besoin, comme Pascal, d'humilier l'intelligence. Dans son domaine, — former des concepts, comparer, raisonner, construire, — celle-ci est excellente, on n'a rien à lui reprocher. Elle non plus, l'intelligence n'a aucune raison de se quereller avec la contemplation. L'une et l'autre, elles atteignent le même objet, mais d'une manière différente : l'une, la vérité, l'autre, la réalité

de Dieu. La flamme n'est pas en guerre avec le foyer; les fleurs avec les racines. C'est une seule et même âme qui a un centre et une surface, qui raisonne sur Dieu et qui le possède. Unité foncière d'où résultent nécessairement d'intimes rapports entre les diverses connaissances dont nous sommes capables. Et voilà s'ouvrir un splendide chapitre, que je n'ai pas le droit d'explorer ici, et qui enchantera les philosophes de l'avenir : le chapitre des relations entre surface et centre, entre la connaissance intellectuelle du vrai, et la connaissance mystique du réel. Je me borne à affirmer, comme un postulat, qu'il se fait d'un ordre à l'autre des échanges constants d'actions et de réactions. D'une part, la saisie immédiate du réel — Dieu et moi — met en branle, dirige, échauffe l'intelligence et la volonté; d'autre part, l'intelligence et la volonté, dans la mesure où elles s'accordent à ces influences du centre, rendent plus étroite et plus féconde notre possession obscure du réel. Le mystique ne se contente pas de posséder Dieu; il veut encore, et, sous peine de s'enliser dans le quiétisme, il doit vouloir que tout son être de surface, son être pensant et volontaire participe à cette possession et se l'approprie, se soumettant par des actes d'adoration et d'amour à la divine présence. Pourquoi faut-il que Pascal ait ignoré ces faciles vérités qui répondaient si exactement à son expérience personnelle de Dieu, et qui lui auraient permis de fonder son apologétique sur une psychologie cohérente, solide, féconde? Après avoir reconnu la nécessité de faire appel, dans la recherche de la vérité religieuse, à des lumières qui ne viennent pas de l'intelligence, il aurait vivement senti et merveilleusement démontré que ces lumières, c'est de la connaissance mystique, et d'elle seule qu'on doit les attendre. Examinons de plus près le fonctionnement des deux méthodes : celle de Pascal; celle des mystiques; nous verrons mieux en quoi elles se distinguent l'une de l'autre, et comment la seconde garde tous les avantages de la première sans en présenter les inconvénients.

III

Pascal a pour but de discipliner la volonté de telle manière qu'on obtienne d'elle le coup d'État, l'escamotage

que nous avons dit. Il veut l'entraîner à cette alchimie paradoxale qui changera en preuve décisive un argument plus ou moins débile, qui fera que le gris nous paraisse rose. Les mystiques ne nous demandent aucun miracle, aucune prestidigitation de ce genre. Pour eux, comme pour les cartésiens et pour les scolastiques, la preuve reste ce qu'elle est : suffisante ou insuffisante. Ils ne prétendent aucunement à nous faire tenir pour certain ce que notre intelligence estime douteux. Pourquoi, du reste, y prétendraient-ils? L'ordre, dans lequel ils se meuvent et où ils nous invitent à les suivre, n'est pas l'ordre de l'esprit; l'objet qu'atteint leur expérience, et qui reste offert à la nôtre, n'est pas une idée, n'est pas une vérité; c'est une réalité, étroitement mais obscurément possédée. Avec cela, sachant bien que cet objet est celui-là même que poursuit la recherche intellectuelle, ils soutiennent que plus cette expérience sera riche, plus aussi deviendra facile le passage d'une connaissance à l'autre; que, par une sorte de rejaillissement de l'une sur l'autre, l'intelligence se trouvera plus apte à saisir la preuve; que, plus forte sera l'adhésion de la fine pointe à la présence réelle de Dieu en nous, plus lumineuses deviendront les idées qui nous représentent Dieu et les preuves qui le démontrent. Action indirecte, mais puissante et qui ne choque pas notre raison. Il est absurde de me faire avouer que je vois ce que je ne vois pas, que j'aime ce que je n'aime pas : il est raisonnable de vouloir me rendre capable de voir et d'aimer, en activant, au plus profond de mon être, le foyer de toute intelligence et de tout amour; en stimulant le courant mystérieux qui va du centre à la surface de l'âme, qui réunit la connaissance mystique à la connaissance intellectuelle. L'on n'ouvre pas de force l'esprit à la preuve, comme veut Pascal, mais on obtient que l'esprit s'ouvre de lui-même à la preuve, qu'il remplisse plus excellemment son devoir d'esprit.

Les mystiques n'insistent pas moins que Pascal sur les dispositions morales où doit se mettre quiconque veut arriver à la vérité religieuse, mais de ces dispositions ils n'attendent pas ce qu'elles ne donneront jamais, à savoir des raisons de croire. Humiliez-vous, disent-ils, et par là vous vous rapprocherez insensiblement de votre centre, où Dieu vous attend. En tra-

duisant par des actes fugitifs l'humilité substantielle de votre être, ou plutôt en transformant en humilité consciente le néant substantiel que vous êtes, ce néant, qui répond en vous à l'immensité de Dieu présent, vous ouvrirez la surface active de votre âme aux influences de cette immensité, principe de toute intelligence et de tout amour; vous vous éclairerez à cette lumière intérieure qui, sans vous mettre à même de résoudre intellectuellement vos doutes, a le pouvoir de les dissiper tous, et, si j'ose dire, sans y toucher. Priez, nous disent-ils avec Pascal : mais, dans la pensée de Pascal, cette prière aura pour effet d'obtenir de nouvelles lumières, au sens propre et intellectuel du mot, des inspirations, ou, comme il avait écrit d'abord, des « révélations », bref une façon de miracle, toujours possible d'ailleurs, mais qui n'est pas nécessaire. Dieu répondrait à nos supplications en rendant plus lumineuses les raisons de croire, ou, tout au moins, en nous donnant le courage de tourner le dos aux raisons de ne pas croire. Aux mystiques suffisent les lumières communes de la foi et de la raison. Pour eux, la prière est un agent de liaison entre la surface et le centre; elle nous recueille en nous-mêmes où Dieu réside. Plus elle se prolonge, se poursuit et s'approfondit, plus elle libère l'adhésion de la fine pointe.

Ainsi de l'automate et de la machine. Pascal se met à genoux, prend de l'eau bénite, espérant s'entraîner ainsi à des actes volontaires de religion. Par les mêmes gestes, le mystique entend prendre au dehors une posture qui correspond exactement à la posture de son être profond. *Omnia ossa mea dicunt : Domine quis similis tibi?* La moelle de mes os, le plus intime de mon être, crie, et trop souvent à mon insu, que Dieu est tout, que je ne suis rien. En me mettant à genoux j'adhère librement à cette adoration profonde et je la fais mienne. Rien de moins « machine ».

Mêmes différences, quand on en vient à la discussion immédiate des preuves. Celles-ci prouvent-elles, ou non? C'est alors tout le problème, et ce problème, seule, d'après les mystiques et nous, l'intelligence peut le résoudre. Pascal veut, au contraire, que l'intelligence s'éteigne, s'abêtisse, à la minute même où commence l'examen. Ainsi l'exige, d'ailleurs, la théologie janséniste, d'après laquelle, l'intelligence, foncièrement gâtée

par le péché originel, n'éprouve, en face de la vérité, qu'une aversion invincible. Puisqu'elle hait la vérité, elle se détournera fatalement des raisons de croire. Le plus sage donc qu'elle puisse faire, pendant que nous examinons les preuves, est de se taire. Moins elle aura de lumières, mieux cela vaudra. « Dieu, dit formellement Pascal, veut plus disposer la volonté que l'esprit : la clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. » D'où un double abêtissement, l'un et l'autre également souhaitables : d'une part, celui que la volonté impose à l'intelligence en l'empêchant de discuter; d'autre part, celui que la grâce divine procure, en nous voilant la force des preuves.

Les mystiques ne désirent rien de pareil. Si quelques-uns d'entre eux, et non des meilleurs, témoignent de peu de goût pour la raison raisonnante, ils ont assez de bon sens pour avouer que le gouvernement de cette faculté leur échappe tout à fait. Ils n'ont du reste aucun moyen d'intervenir dans ses démarches propres. Dès que l'intelligence entre en scène pour remplir sa fonction naturelle, ils la laissent faire. Saint Thomas est un mystique, mais, quand il se met à démontrer que Dieu existe ou que la religion chrétienne est divine, il argumente exactement à la manière de Descartes. Loin de redouter, comme Pascal, trop de clarté, ils ont l'horreur de l'à peu près et du demi-jour. L'Église les approuve en cela, car elle ne croit pas que la logique soit l'art d'arriver au faux; elle ne croit pas davantage que les fondements de la foi aient rien à craindre d'un examen rigoureux.

Ils soutiennent donc que, lorsque l'on raisonne, on doit raisonner le mieux du monde, mais, persuadés d'autre part que l'on ne doit pas toujours raisonner, ils proposent à la raison raisonnante des périodes de repos, d'inaction, d' « anéantissement », non pas certes, à l'heure même où l'intelligence doit donner tout son effort, mais soit avant, soit après cette discussion elle-même. Anéantissement momentané, et non pas abêtissement. Ils estiment que l'exercice de nos facultés de surface n'est vraiment sain et bienfaisant, n'est pleinement humain que dans la mesure où ces facultés reçoivent les influences de l'âme profonde. L'intelligence, au sens pascalien du mot, ne manie que des concepts, ne se

nourrit que d'abstractions, mais, aussi longtemps qu'elle garde ou renouvelle le contact avec l'expérience du réel, qui se fait au centre de l'âme, elle reste unie à ce réel que les concepts représentent, explicitent, définissent. Mais cette loi, notre intelligence éprouve toujours une certaine peine à s'y conformer, tant son objet immédiat, les pures idées, la sollicitent; tant son jeu propre — associer, spéculer — l'amuse et la grise. Oubliant qu'elle est au service de toute la personne humaine, elle s'aime pour elle-même, et ne cherche souvent que le vain plaisir de s'exercer. Il en va de même pour l'imagination, la sensibilité, et, quoi qu'en dise Pascal, pour la volonté. D'où la nécessité de maîtriser ces activités ambitieuses, de leur imposer l'humiliation et la mortification d'un certain repos. « Pour atteindre l'être, dit excellemment Maurice Blondel, et pour s'unifier avec lui et en soi-même, il importe de se dégager des sens et de l'entendement, d'entrer, par rapport à eux, dans une sorte de nuit obscure, qui est la voie de l'illumination véritable et tout le contraire de l'illuminisme. » C'est l'effort de quiétude intellectuelle et volontaire que nous prêchent les mystiques, et qui ne prête à rire qu'aux sots. Comprenez-les bien, ils ne disent pas : faites silence, assoupissez-vous et Dieu éclairera soudain votre intelligence par quelque révélation merveilleuse, ou bien il mettra lui-même votre cœur en branle par quelque délectation toute-puissante. Il s'agit de tout autre chose. Réprimez, veulent-ils dire cette fièvre d'activité qui vous maintient à la surface de votre âme, et, par cette répression même, vous vous rapprocherez de votre centre, de votre vrai moi. Libre des curiosités et des désirs où votre amour-propre trouve sa pâture, laissez votre fine pointe adhérer plus librement, plus étroitement à la présence divine. Par là vous enrichirez vos facultés de surface, vous les rendrez plus actives. Anéantissez-vous, et de cette cure d'inaction, vous sortirez plus intelligents, plus généreux. Des deux connaissances dont nous disposons — connaissance réelle ou mystique; connaissance intellectuelle, — ni l'une ni l'autre ne suffisent, elles se complètent et s'entretiennent l'une l'autre.

Nous pourrions ainsi prendre chacune des *pensées* où

Pascal expose sa méthode, et nous montrerions sans peine que ces pensées n'ont un sens raisonnable qu'en les interprétant à la lumière de la psychologie des mystiques. Encore une fois, pourquoi faut-il que Pascal ait ignoré les mystiques, et, chose plus grave, que, sans les connaître, il les ait combattus de tout son génie? C'est qu'aussi bien il faut choisir entre Jansénius et François de Sales. La philosophie des mystiques est foncièrement optimiste. Elle suppose toujours, et c'est là son *postulatum* fondamental, d'abord la présence divine en nous, active et rayonnante au centre de l'âme; ensuite la possibilité où nous sommes toujours ici-bas de prendre un certain contact avec ce Dieu présent, et de nous unir à lui. Péché originel, péchés actuels, aucune de nos infirmités n'a suspendu, ne peut suspendre ce contact qui nous donne l'être, ne peut arrêter ce rayonnement qui est le principe de notre vie. Quelles que soient, d'ailleurs, la cause et l'étendue de notre « misère », il n'est pas vrai que nos facultés se trouvent aujourd'hui perverties; mais, en revanche, et le péché originel et nos fautes propres ont rendu, rendent plus forte l'inclination naturelle qui nous fait prendre goût à une vie superficielle et vaine, au « divertissement », aux mille séductions de l'amour-propre. Ainsi tout le problème intellectuel, moral, religieux, se ramène à trouver le moyen de maintenir ou de restaurer l'harmonie entre nos deux moi, à réunir nos activités de surface à notre activité profonde, à nous conduire par là, d'un seul élan, à la conquête de la vérité et du salut. Or qui ne voit qu'une telle méthode ne saurait s'adapter à la doctrine janséniste sur la corruption totale de l'homme? Quelque sens que l'on donne au « cœur », à la « volonté » de Pascal, en quoi et pourquoi ces puissances seraient-elles moins gâtées que l'esprit et plus souples à l'action de la grâce? Si les « raisons » de l'esprit sont mauvaises, par quel miracle celles du cœur vaudraient-elles quelque chose? Cette difficulté s'évanouira-t-elle si nous supposons que Pascal, se plaçant comme nous au point de vue des mystiques, entendait par « cœur », ou par « volonté », le centre de l'âme? Non encore. Si d'une part, en effet, nous sommes corrompus à fond, comment notre centre aurait-il échappé à ce châtiment qui, au contraire, aurait dû l'atteindre

d'abord; et si, d'autre part, nous admettons l'intégrité de ce centre, comment une intelligence gâtée pourra-t-elle jamais reprendre contact avec lui, bénéficier de ses influences?

La doctrine mystique néanmoins, nous avons vu que Pascal l'appelle en quelque sorte et qu'il a besoin qu'elle soit vraie. En un sens, il fait mieux que la connaître; il la vit et il en vit. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » Cette phrase, qui résume tout Pascal et qui traduit, non seulement la pensée spéculative, mais encore et surtout la prière, l'expérience même de Pascal, cette phrase est toute chargée de mysticisme. François de Sales l'expliquerait ainsi : Ta raison raisonnante ne chercherait pas à démontrer Dieu, si déjà le fond de ton âme n'était uni à lui. Dieu est en toi avant que ton intelligence et ton cœur ne l'appréhendent, ne le désirent; c'est parce qu'il est en toi que tu l'appréhendes, que tu le désires, et que tu arriveras, soit à le prouver, soit à l'aimer. « On n'entre dans la vérité que par la charité ». « On ne croit bien que ce que l'on aime ». Eh! sans doute, mais parce que, au sens mystique du mot, aimer c'est posséder, c'est plus que croire, c'est tenir déjà. « M. de Roannez disait : les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque, sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque. » A merveille! Mais c'est là justement la solution mystique du problème, c'est la distinction entre la connaissance mystique ou réelle qui précède nécessairement toutes les autres, et la connaissance intellectuelle. Première démarche : tout mon être tourné vers Dieu, rempli de Dieu, qui m'incline constamment à le connaître et à l'aimer. Seconde démarche: stimulées par cette action, mes facultés rejoignent, à leur manière, la présence divine, et s'accordent avec elle; elles la prouvent, elles l'aiment. Le voilà donc, lui aussi, Pascal tout mystique, mais pour l'être logiquement, il lui faut abjurer Jansénius, se mettre à l'école de François de Sales.

HENRI BREMOND,
de l'Académie française.

FINESSE ET GÉOMÉTRIE

Les premiers lecteurs des *Provinciales* furent étonnés d'apprendre qu'elles étaient l'œuvre de Blaise Pascal. « Longtemps, écrit Tallemant des Réaux, on a ignoré qu'il en fût l'auteur; pour moi, je ne l'en aurais jamais soupçonné; car les Mathématiques et les Belles-Lettres ne vont guère ensemble. » A quoi Pascal semble répondre en distinguant, dans les *Pensées*, deux sortes d'esprits qui se rencontrent rarement chez un même homme : *l'esprit de finesse* et *l'esprit de géométrie*. Cette distinction sert à fonder un tableau des valeurs qui domine notre conception du monde spirituel, qui dicte, dans notre vie de tous les jours, notre jugement sur les êtres et sur les choses. Nous abandonnons, non pas précisément aux disputes des savants, mais bien plutôt à leur accord trop facile et presque ennuyeux, le domaine de la mathématique et de la physique. En ce qui touche la réalité, pour les affaires humaines, depuis la psychologie du cœur jusqu'au maniement des relations internationales, nous réclamons une forme d'intelligence qui nous apparaît supérieure, parce qu'elle est capable d'apercevoir dans leur ensemble la connexion solidaire, la réaction réciproque, de principes qui ne se laissent pas isoler l'un de l'autre comme les principes « nets et grossiers » dans la géométrie. « Les géomètres qui ne sont que géomètres ont l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. »

Or, « dans les choses de finesse », les principes sont en grand nombre, alors que l'omission d'un seul principe mène à l'erreur, et ils sont trop déliés pour qu'on puisse les palper et les manier, *more geometrico* : « On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. »

La distinction que nous venons de rappeler est devenue classique. Il eût été assurément superflu de l'évoquer à nouveau, si Pascal lui-même s'en était tenu aux lignes « nettes et grossières » de cette opposition. Mais, dans un autre endroit des *Pensées*, il revient sur la définition de l'esprit géométrique, et la caractéristique qu'il en donne, cette fois, est tout à fait différente : « Les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller. Et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes. Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre, *de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie.* L'un est force et droiture d'esprit, *l'autre est amplitude d'esprit.* Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible. »

Les deux fragments auxquels nous nous référons seraient comme deux tableaux qui sont du même peintre, mais dont le sujet n'est pas le même. Comparé à l'esprit de finesse, l'esprit géométrique se reconnaît à la facilité d'un ordre unilinéaire qui permet d'aller droit et loin devant soi. Les choses vont tout autrement quand il est opposé à l'esprit de justesse. En effet, l'esprit de justesse suffit, suivant Pascal, pour la simplicité des problèmes physiques, à cause du petit nombre des principes. L'esprit géométrique, au contraire,

a l'envergure du conquérant qui embrasse dans son intelligence une multiplicité complexe de principes, et réussit à les faire concourir pour un progrès d'ensemble.

Lorsque Pascal dictait ses réflexions sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, nous croyons apercevoir les personnages qu'il se représentait lui-même. Le chevalier de Méré, si brillant et si décevant, dont il disait à Fermat : « Il a très bon esprit; mais il n'est pas géomètre », figure la finesse séparée de la géométrie, le *fin qui n'est que fin.* Quand au *géomètre qui n'est que géomètre,* son identité n'est guère moins douteuse : c'est le vieil ami d'Étienne Pascal, c'est Roberval : « Quand j'étais à Paris, raconte Leibniz, on se moquait de M. Roberval, parce qu'il avait voulu démontrer quelques axiomes d'Euclide. » Roberval paraît bien avoir été le véritable héros de l'anecdote célèbre où un mathématicien de profession, entraîné à la représentation de *Polyeucte,* s'écrie en sortant : *Qu'est-ce que cela prouve?* Ajoutons, pour compléter le signalement, qu'au témoignage de Gilberte Perier, son frère se serait détaché de Roberval après avoir reconnu « combien il était médiocre métaphysicien sur les choses spirituelles ».

Les exemples du second fragment que nous avons cité, montrent que Pascal avait à ce moment-là tout autre chose en tête. Ce n'est plus à Roberval ou à Méré qu'il pensait, c'est à ses propres travaux. Pour expliquer de la façon la plus claire les expériences, si nombreuses et si diverses, dont la découverte de Torricelli lui avait suggéré l'idée, il avait été amené à considérer les conséquences de la pesanteur de l'air comme une simple application des lois qui régissent la pression des liquides; il avait écrit, peu de temps sans doute avant son renoncement au monde, un *Traité de l'Équilibre des Liqueurs.* De ce principe bien établi que *les liqueurs pèsent suivant leurs hauteurs,* il y conclut directement le fait paradoxal qu'*un petit filet d'eau tient un grand poids en équilibre.* Le *Traité,* publié après la mort de Pascal, ne laisse effectivement rien à désirer, ni pour la rigueur intrinsèque de la démonstration, ni pour la perfection avec laquelle il prépare, avec laquelle il implique rationnellement, le *Traité de la Pesanteur de la Masse de l'Air.* Ceux à qui Pascal avait pu communiquer le

chef-d'œuvre ont eu le sentiment qu'ils étaient conduits à travers « les effets de l'eau », fussent-ils les plus imprévus et les plus déconcertants, par un maître de pleine et irrésistible évidence.

L'admiration suscitée par les travaux de géométrie qu'il entreprit au cours des années 1658 et 1659, a un caractère tout différent. Il avait songé au problème de la *Roulette* avec le seul désir d'occuper des nuits d'insomnie et de souffrance. Mais le duc de Rouannez, « formant sur cette invention un dessein qui ne regardait que la gloire de Dieu », lui donna le conseil de mettre au concours les solutions qu'il venait de découvrir. La difficulté des méthodes mises en œuvre par Pascal était telle que tout le monde autour de lui avait, comme lui-même sans doute, la conviction qu'aucun des concurrents éventuels ne serait effectivement en état d'obtenir le prix.

A quoi tient donc cette extraordinaire tension que réclame maintenant la géométrie, en contraste avec l'heureuse facilité de l'hydrostatique? C'est que, pour pratiquer les procédés d'intégration employés par Pascal, il faut obtenir, de l'espace et sur l'espace, plus que l'intuition spatiale ne peut naturellement fournir. A la base de l'intuition naturelle, il y a la distinction des trois dimensions : *longueur*, *largeur*, *profondeur*. Additionnez autant de lignes ou de surfaces que vous voudrez, vous aurez encore des lignes ou des surfaces. Mais la géométrie des indivisibles, au scandale des plus « beaux esprits » du XVIIe siècle depuis Gassendi jusqu'à Bayle, demande que nous considérions une surface comme la somme d'une multitude indéfinie de lignes, un volume comme la somme d'une multitude indéfinie de surfaces. Elle nous oblige à quitter le terrain des raisonnements traditionnels où la force semblait s'acheter au prix de l'étroitesse; dans le domaine qu'elle aborde, la fécondité sera fonction de l'amplitude intellectuelle : « Je vous apprends, écrivait Méré à Pascal, que, dès qu'il entre tant soit peu d'infini dans une question, elle devient inexplicable parce que l'esprit se trouble et se confond. De sorte qu'on en trouve mieux la vérité par le sentiment naturel que par vos démonstrations. » Et Méré aurait eu sans doute raison, s'il se fût adressé à tout autre que

Pascal. Mais Pascal a surmonté ce trouble naturel de l'esprit; il a préservé de toute confusion le maniement de principes qui ne se laissent ni énumérer ni palper suivant les modes ordinaires de la géométrie. Ajoutons qu'il ne disposait pas, à cet égard, de l'algorithme approprié que la génération suivante allait créer, avec Newton et avec Leibniz. Il n'avait aucun instrument qui concentrât et qui appuyât, en donnant le moyen de ne pas le renouveler à tout instant, l'effort de la pensée. Chaque difficulté devait être abordée de front, et réclamait, pour être résolue, l'invention d'un procédé nouveau.

Par là, on se rend compte que le portrait du géomètre, tracé par Pascal, du moment qu'il interroge sa propre conscience scientifique, ne ressemble plus du tout à celui qui s'était introduit dans cette sorte de diptyque où le géomètre pur est placé en face de l'homme du monde, de l' « honnête homme », et aperçu à travers l'optique particulière de cet homme du monde. Inévitablement s'évoquent ici les expressions dont se sert un génie non moins effrayant que celui de Pascal, cet Évariste Galois qui disait de lui-même : « Il me manque pour être un savant de n'être que cela. Le cœur chez moi s'est révolté contre la tête », — et qui devait mourir à vingt ans, dans l'absurdité d'un « duel républicain », après avoir ouvert une voie imprévue et triomphale aux spéculations mathématiques du XIXe siècle. « De toutes les connaissances, écrit Galois, on sait que l'Analyse pure est la plus immatérielle, la plus éminemment logique, la seule qui n'emprunte rien aux manifestations des sens. Beaucoup en concluent qu'elle est, dans son ensemble, la plus méthodique et la mieux ordonnée. Mais c'est erreur... Tout cela étonnera fort les gens du monde qui ont pris le mot *mathématique* pour synonyme de *régulier*. En vain les analystes voudraient-ils se le dissimuler : ils ne déduisent pas, ils combinent, ils comparent; quand ils arrivent à la vérité, c'est en heurtant de côté et d'autre qu'ils y sont tombés. »

Le malentendu est, d'ailleurs, aisé à expliquer. Lorsque « l'homme du monde » voit dans le géomètre une sorte d'automate, aveugle et impassible, dressé au déroulement abs-

trait et imperturbable d'un fil purement logique, sa conviction a la couleur sentimentale et intuitive, la ténacité incroyable, des impressions que l'enfance a enracinées en nous. Les mathématiques, depuis Euclide jusqu'à nos jours, n'ont-elles pas été enseignées sous la forme de théories qui consistent à déployer, sous les yeux des « enfants étonnés », un appareil artificiel et rébarbatif, d'une perfection implacable, sans aucun de ces moments de détente où la communication pourrait s'établir entre le savoir du maître et l'intelligence de l'élève, où l'horizon s'éclairerait, où la fatigue de la marche s'allégerait, par la contemplation des progrès accomplis, surtout par l'indication du but qu'il s'agit d'atteindre, de la manœuvre destinée à obtenir le succès? Du fait que les mathématiques lui sont ainsi enseignées, l'enfant a inféré, sans même s'en apercevoir, qu'ainsi elles ont été inventées. Et cette inférence va se trouver confirmée par la pratique des mathématiciens qui, fidèles aux habitudes séculaires de la pédagogie géométrique, mettent leur souci d'élégance et de coquetterie à ne lancer leurs découvertes « dans le monde » que vêtues, ou déguisées, à la mode d'Euclide; ils sont pourtant les premiers à savoir, et ils auraient dû être les premiers à dire, comment elles sont arrivées « au monde », dans la splendeur nue de leur vérité.

Il convient, d'autre part, de remarquer que la tradition euclidienne exprime une espérance profonde, cette espérance que la vérité scientifique assurera les bases solides d'une communauté spirituelle, raison d'être de l'humanité. La paix serait établie, pensait Leibniz, la paix par la justice et pour l'amour, s'il nous était possible de disposer tous nos concepts, aussi bien ceux qui correspondent à des valeurs psychologiques ou morales qu'à des réalités visibles et tangibles, en un tableau unique où ces concepts seraient accompagnés de leurs coefficients exacts, de telle sorte qu'en cas de désaccord privé ou de conflit politique il suffirait de dire aux parties en cause : *Calculons.*

Tout philosophe qui ne se borne pas à disserter sur la nécessité abstraite du progrès, qui prend effectivement à cœur l'intérêt de l'humanité, se voue au perfectionnement des disciplines capables d'avancer l'heure de la démonstration, c'est-

à-dire de la pacification universelle. De ce point de vue ç'a été un grand événement que la découverte de la géométrie analytique : partant des notions d'algèbre les plus simples, les plus transparentes à l'intelligence, Descartes détermine avec une rigueur entière les propriétés des courbes dans l'espace. Et l'on sait comme Descartes avait pleine conscience de la portée de son œuvre : il avait d'abord voulu donner au *Discours de la Méthode* ce titre, un peu long sans doute, mais combien expressif : « *Le projet d'une science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection. Plus la* Dioptrique, *les* Météores *et la* Géométrie, *où les plus curieuses matières que l'auteur ait pu choisir, pour rendre preuve de la Science universelle qu'il propose, sont expliquées en telle sorte que ceux mêmes qui n'ont point étudié les peuvent entendre.* »

De ce point de vue Arnauld tentera de mettre à profit la réforme cartésienne des mathématiques pour faire de la géométrie l'instrument efficace d'une pédagogie rationnelle, pour appuyer l'*Art de Penser* sur des bases plus larges et plus solides. Pascal s'associe aux travaux de Port-Royal en vue de renouveler la technique de l'éducation; et nous avons conservé les pages où il avait dégagé les caractéristiques de la méthode qui conférerait à l'intelligence humaine une vertu d'infaillibilité : « Cette véritable méthode qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. »

Seulement (et la forme conditionnelle qu'emploie Pascal est déjà un avertissement à cet égard), « cette véritable méthode » correspond-elle à la pratique effective des géomètres, ou bien exprime-t-elle un idéal qui demeure inaccessible? A cette question, Pascal répond d'une façon catégorique : la géométrie humaine n'atteint pas à l'absolu de la démonstration parfaite, et elle ne peut pas y atteindre. C'est une chimère de prétendre réaliser les conditions « du véritable

ordre, qui consiste, comme je disais, à tout définir et à tout prouver. Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. »

Ce qui revient à dire, en termes de simple bon sens, que, si l'idéal de la démonstration absolue est impraticable, ce n'est pas du tout parce qu'il serait en fait, au-dessus des forces humaines, c'est parce qu'en droit, et selon l'évidence de l'argumentation développée par Pascal, il est simplement et nettement contradictoire. Je vois bien que Pascal semble faire grief à la raison de n'avoir pas réussi à surmonter cette contradiction; il termine par cette remarque le paragraphe que nous venons de citer : « D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. » Mais il est aisé d'apercevoir ce que vise ici Pascal, c'est le rêve millénaire d'une logique capable d'engendrer la vérité par le seul progrès d'une déduction qui se suffirait à elle-même, dès son principe et jusqu'à son terme. Une telle logique, en effet, ne saurait s'achever sans violer ses propres lois, puisqu'elle devrait accréditer les procédés qu'elle dénonce comme des sophismes, cercle vicieux ou pétition de principe. Et comment la raison humaine, qui est inséparable du *bon sens*, accepterait-elle de se laisser juger sur la caricature qu'avait tracée d'elle, aux siècles de barbarie et de logomachie, le *sens commun* des logiciens scolastiques?

Ici encore, l'expérience véritable que fournit la carrière mathématique de Pascal est utile à consulter pour faire évanouir, comme un fantôme de revenant, l'imagination d'une raison à la fois prétentieuse et chimérique, d'un pur esprit

de géométrie « faux et insupportable ». Il faut reconnaître d'ailleurs que cette imagination devait jouer un rôle important dans le système apologétique médité par Pascal, car elle lui paraissait particulièrement propre à y favoriser son dessein de rabaisser et de discréditer les valeurs d'origine proprement humaine.

Comme son père, comme les savants parisiens au milieu desquels il a grandi, Blaise Pascal est assez mal disposé pour Descartes, qui était loin d'être bienveillant à leur égard. Un des correspondants de Pascal, le chanoine Sluse, marque son étonnement du peu de cas qu'il lui voit faire de l'analyse « spécieuse » de Descartes. La géométrie de Pascal n'est nullement la géométrie *intellectualisée* de l'algébriste; c'est une géométrie qui concentre son effort sur le caractère proprement spatial de son objet. Dès 1640, Pascal s'engage dans la voie que Desargues avait ouverte; il fait intervenir la considération de la perspective optique pour faire dériver d'un principe commun les diverses propriétés des sections coniques, bandant l'esprit, selon l'expression significative de Leibniz, par une forte imagination du cône. Lorsqu'il s'attache à l'étude des nombres il y voit tout autre chose que des créations de l'homme, sortant tout armées du jeu des définitions. Son souci au contraire, est de distinguer, dans l'énoncé des règles de divisibilité, ce qui tient au choix du système de numération et ce qui exprime « la nature intrinsèque des nombres ». Par exemple, la règle de divisibilité par 9, qui est particulièrement simple dans notre système décimal, deviendrait plus compliquée si l'on convenait d'adopter le système duodécimal où, par contre, la règle de divisibilité par 11 jouirait à son tour du privilège de la simplicité. Ainsi dans ce domaine de l'arithmétique pure, que l'on croirait livré tout entier à la logique homogène d'une déduction uniforme, se manifestent de véritables « effets de nature », que la raison n'aurait pas pu prévoir, qui renversent les prétendues intuitions du sens commun : « J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. »

A ce fait d'une évidence paradoxale correspond une propriété de l'infini qui n'est pas moins évidente et qui n'est pas un moindre paradoxe : « L'unité jointe à l'infini ne l'augmente

de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. » Ici s'arrêtent, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, les esprits fins qui ne sont pas géomètres. Mais ici Pascal tentera de les recueillir dans l'espoir de les conduire, par la voie de la mathématique, à « des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même ».

Jacques Peletier, en visite chez Montaigne, lui révéla l'existence des lignes asymptotes; d'où Montaigne ne tirait d'autre conséquence que d'étendre sa profession de scepticisme spéculatif à la géométrie : elle pensait « avoir gagné le haut point de certitude parmi les sciences »; or, ses « démonstrations inévitables » se heurtent à la « vérité de l'expérience » qu'elles prétendent en vain « subvertir ». Mais cet appel à l'empirisme, pour qu'il nous autorise à fermer les yeux sur la réalité du fait mathématique, avérée par la rigueur du raisonnement, masque la fausse finesse, la naïveté profonde, d'un « ignorant ». Aux « effets de nature » dédaignés par Montaigne, Pascal demandera de marquer le moment décisif de son argumentation en faveur du christianisme, d'écarter les préventions du jugement humain contre les mystères du dogme, témoins ces mots jetés en vue d'une conférence à Port-Royal : « Incompréhensible. Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini. Un espace infini, égal au fini. Incroyable que Dieu s'unisse à nous. »

Ainsi va s'ouvrir, de la mathématique vers la foi, un passage inaperçu des géomètres qui ne sont que géomètres, de Descartes aussi bien que de Roberval. Aux yeux de Pascal, en effet, la métaphysique cartésienne nous détourne de la religion au moment même où elle prétend nous y mener, parce qu'elle commence par placer l'essence divine sur le même plan de rationalité que les essences mathématiques : « Il est certain, écrit Descartes en parlant de Dieu, que je ne trouve pas moins en moi son idée, c'est-à-dire l'idée d'un être souverainement parfait, que celle de quelque figure, ou de quelque nombre que ce soit. Et je ne connais pas moins clairement et distinctement qu'une actuelle et éternelle existence appartient à sa nature, que je connais que tout ce que je puis démontrer de quelque figure, ou de quelque nombre, appartient véritablement à la nature de cette figure ou de ce nombre. »

Or, à supposer légitime l'argument que Descartes présente comme « une preuve démonstrative de l'existence de Dieu », en admettant que la philosophie, plus heureuse que la science, soit autorisée à déduire d'une définition abstraite la réalité d'un Être, il resterait que le Dieu des Chrétiens n'est ni une vérité géométrique, ni même « l'auteur des vérités géométriques ». Il ne saurait se conclure d'une spéculation ontologique, fût-elle due à un géomètre de génie : « *C'est un bon mathématicien*, dit-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques : il me prendrait pour une proposition. »

Le Dieu de Pascal est « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ». Il se connaît par l'histoire, et le problème est de construire sa psychologie à l'aide d'une hypothèse qui explique les phénomènes de l'histoire : « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns, et éclairer les autres. » Il ne faut donc pas que la religion soit « certaine »; il faut que les hommes engagent leur destinée dans leur foi, par un acte qui exprime l'inclination de leur cœur; il faut qu'ils *parient*. Mais en même temps qu'il s'est jalousement réservé le choix des élus, le Dieu de Pascal prescrit de ne rien épargner pour tourner en instruments de charité, en moyens de conversion, les dons que l'on a reçus de lui. Jadis le chevalier de Méré a suggéré à Pascal les problèmes de probabilités : « Étant grand joueur, rapporte Leibniz, il donna les premières ouvertures sur l'estime des paris; ce qui fit naître les belles pensées *De Alea* de MM. Fermat, Pascal et Hugens, où M. Roberval ne pouvait ou ne voulait rien comprendre. » La suggestion de Méré avait pu apparaître comme un défi au géomètre de pénétrer dans les choses de finesse. Mais, où s'embarrasse la logique brutale et rigide d'un Roberval, passe et triomphe la souplesse agile et sûre d'un Pascal. Succès profane où il sera permis de voir le prélude et le gage d'une victoire d'un tout autre ordre, si c'est en effet le dessein de Dieu que Pascal ramène une âme, en s'adressant au libertin dans le langage que tous deux parlaient autrefois. Mathématicien et chrétien comme Descartes, mais autrement mathématicien et autrement chrétien, Pascal donne à l'argument traditionnel du pari une forme qu'il estime scientifiquement irréprochable :

« Notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est. »

La méditation de l'œuvre de Pascal retourne complètement les rapports qui semblaient s'établir entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse lorsqu'on prenait pour point de repère une mathématique fictive et impossible, une mathématique *telle qu'elle devrait être* sans doute pour remplir l'idéal scolastique de la déduction absolue, mais *telle qu'elle n'est pas* dans la réalité de son devenir scientifique. Il n'y aurait pas de pire erreur, du point de vue de Pascal lui-même, que d'imaginer deux mondes différents, correspondant aux deux types d'intelligence : ici « des choses de finesse » que les géomètres seraient, par définition, incapables de saisir; là un domaine géométrique où l'esprit de finesse n'aurait que faire. *Ce qui caractérise un Pascal, c'est, tout au contraire, qu'il a traité des affaires morales et religieuses aussi* géométriquement *qu'il a su aborder* finement *le calcul des probabilités et la géométrie infinitésimale.* Sur un terrain tout brûlant de passions politiques et d'intérêts ecclésiastiques, l'auteur des *Provinciales* porte la loyauté incorruptible, la rigueur implacable, du savant qui n'a d'autre zèle que celui de la vérité. Le mathématicien, à son tour, rompt les cadres des disciplines classiques pour remonter à la source d'un ordre qui échappait à la logique traditionnelle — Saint Thomas ne l'a pas gardé —; il parvient au point où « même les propositions géométriques deviennent sentiments... Le cœur sent qu'il y a trois dimensions de l'espace et que les nombres sont infinis. »

Dans ce rapprochement étroit, dans cette fusion intime, entre la géométrie et la finesse, réside toute l'intelligence de la civilisation moderne. « A mesure qu'on a plus d'esprit, remarque Pascal, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » A mesure qu'ils ont eu plus d'esprit, les analystes ont découvert qu'il y avait plus de fonctions originales, avec plus de *singularités* inattendues. Les branches « aberrantes » de la science, méconnues ou combattues lors de leur origine, depuis les géométries non-euclidiennes jusqu'au calcul des probabi-

lités, ont donné à la physique l'armature interne capable de lui assurer la domination rationnelle de ce double infini dont Pascal n'évoquait la perspective qu'avec l'arrière-pensée de mettre en relief l'humilité de la condition humaine. Jamais sans doute comme aujourd'hui la géométrie ne s'est, avec plus de succès, appuyée sur la finesse : elle est devenue l'école de la finesse véritable.

Le danger trop évident qui menace actuellement la civilisation doit être cherché d'un autre côté. Il est dans cette présomption illusoire de finesse, qui croît avec le mépris de la science et de la raison. L'orgueil et la paresse, « qui sont, suivant Pascal, les deux sources de tous les vices », sont effrayés par ce que la continuité du progrès dans l'ordre de l'intelligence exige d'effort laborieux et méthodique; dans l'opposition prétendue entre la géométrie et la finesse ils trouveront un prétexte commode et flatteur pour se dispenser de toute application « haute et sérieuse ». N'est-ce pas, faisait observer Leibniz, ce qui se passe trop souvent « quand il s'agit d'un mariage qui se traite, d'une guerre qu'on doit entreprendre, d'une bataille qui se doit donner? Car en ce cas plusieurs seront portés à éviter la peine de la discussion, et à s'abandonner au sort, ou au penchant, *comme si la raison ne devait être employée que dans les cas faciles* ».

Or, précisément, Pascal nous refuse le droit de mettre en avant l'inintelligence de la géométrie pour nous décerner un brevet de finesse, pour ériger en intuition du « sentiment » a « fantaisie » hasardeuse où nous poussent intérêts et passions. « Les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres. » Il faut avertir les ignorants que leur ignorance ne les empêchera nullement d'être dénués de goût et de décernement; et c'est de quoi témoigne, par un exemple opportun à rappeler, l'humanisme *pseudo-classique* dont la faveur était alors liée à l'enseignement des Jésuites : « Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs, et en grand nombre. » A travers les défauts de la rhétorique latine, le génie droit et pur d'un Pascal reconnaît des âmes avilies : « On ne consulte que l'oreille parce qu'on manque de cœur. » La corruption de la casuistique tient à ce qu'elle a transporté dans l'interprétation des lois religieuses le formalisme abstrait

du droit romain. Le péril n'est pas moindre dans la vie civile, du moment que l'on se rend indifférent à la vérité du fond pour ne se préoccuper que de l'*agrément* : « Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! Combien son geste hardi la fait-il paraître meilleure aux juges, dupés par cette apparence! »

L'ironie de ce tableau, qu'il empruntait à Montaigne, s'accompagne chez Pascal d'une stupeur candide, d'une pitié douloureuse, devant des êtres qui abdiquent l'essence de leur dignité : le devoir de travailler à « bien penser », le droit de n'avoir d'autre règle de conviction que le consentement de soi-même à soi-même. Stupeur et pitié s'étendent encore, et elles redoublent, lorsque Pascal en vient à méditer sur la « folie » du peuple qui se laisse toujours prendre à la vanité majestueuse, au déguisement ridicule, des « grands de chair ». C'est que nous touchons ici au principe d'où dérive l'infirmité radicale de l'homme : « Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère... » A la lumière de cette remarque décisive, les réflexions de Pascal sur l'esprit de géométrie et sur l'esprit de finesse prendront toute leur portée, et peut-être aussi toute leur efficacité. Comme les « ouvrages de Dieu » les pensées des hommes ont cette destinée ambiguë qu'elles éclairent les uns, qu'elles aveuglent les autres. On souhaiterait que celles-ci pussent nous rendre attentifs à la grandeur spirituelle de l'époque présente. Par la vertu de la géométrie, la raison a réussi à quitter l'attitude servile, « ployable à tout sens », que lui avaient imposée d'abord les intérêts de la personne ou de la profession, les partis-pris de religion ou de politique; elle s'est redressée face à la réalité des choses. Parce qu'elle a su joindre au scrupule rigoureux de la démonstration la souplesse et la subtilité de la finesse véritable, voici qu'elle nous a rendus capables de peser les prétendus impondérables

en pénétrant dans l'architecture délicate des éléments atomiques, et tout à la fois de déterminer les dimensions colossales, écrasantes pour l'imagination sensible, des mondes qui sont le plus éloignés du nôtre. Nous ne ferions que « nous crever agréablement les yeux » si nous voulions nous détourner d'un tel spectacle pour nous référer à une idée caricaturale et surannée de l'esprit géométrique, et nous consoler par elle d'un *Geometricum est, non intelligitur* — qui au surplus nous empêcherait d'entendre comme il conviendrait les œuvres proprement classiques de notre littérature, le *Discours de la Méthode* et les *Pensées* elles-mêmes. Ne serait-ce pas la pire disgrâce, de se réclamer de Pascal, et en même temps d'exalter cette fausse finesse qui trouve son compte à parler et à juger de tout sans avoir rien approfondi méthodiquement, sincèrement, de « plier la machine » au respect d'un empirisme oratoire dont la « tyrannie » apparaissait, il y a trois siècles déjà, comme une des grandes misères de l'humanité?

LÉON BRUNSCHVICG

VEROTCHKA L'ÉTRANGÈRE[1]

VII

— Mais c'est charmant ici... c'est ravissant! — s'exclamait Maroussia en me donnant son manteau et en promenant autour d'elle un regard attentif. — Vous avez mis des fleurs? Que c'est gentil... Venez maintenant... Je vais aussi vous confier mon chapeau... Il est trop grand... Vous serez sage quand même?... Ne riez pas... Une femme qui enlève son chapeau...

Je le lui pris.

— Embrassez-moi, — dit-elle au même moment, en se moquant de la charge que j'avais dans les bras. — Oh! pauvre... Posez cela donc n'importe où...

— C'est vous qui riez, Maroussia.

Elle riposta :

— Je suis contente, n'est-ce pas? Est-ce déplacé?

— Mais pas du tout.

Devant une glace où elle arrangeait ses cheveux, Maroussia reprit :

— Votre concierge était scandalisée lorsque j'ai demandé l'étage...

— Non?

— Cinq étages! — me reprocha-t-elle. — J'hésitais à monter... et je pensais que vous auriez de la peine si je ne venais pas... aussi, je suis venue... si haut, en comptant chaque étage... et les marches...

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

— Combien de marches?

— Interminables! — fit-elle comiquement, — mais vous paierez cela!...

Elle se jeta dans une bergère et désignant du doigt une pièce communiquant avec celle où nous nous trouvions :

— Là-bas? — demanda-t-elle.

— C'est mon cabinet de travail.

— Et là?

— Ma chambre.

Maroussia n'insista pas. Elle alluma une Abdulla puis revenant au ton de l'interrogatoire, comme si les réponses qu'elle attendait dussent décider de sa conduite :

— Dites-moi, je peux téléphoner de chez vous, sans descendre?...

— Bien entendu!

— Et faire porter, ici, une malle?

J'eus un mouvement de surprise...

— Ne cherchez pas à comprendre, — déclara Maroussia. — Répondez seulement oui ou non.

— Mais toutes vos malles, — m'empressai-je d'accepter. — Toutes celles que vous voudrez...

Elle sourit.

— Oh! — se défendit-elle —.. une seule suffit... car où mettrais-je les autres? Nous n'aurions pas la place.

Maroussia aspira la fumée de sa cigarette et déposant celle-ci sur le bord d'un cendrier :

— Alors, — commanda-t-elle, — demandez Saxe 35-05... et priez Kicia, ma femme de chambre, de prendre l'appareil...

Quand ce fut fait :

— Allo!... Vous êtes Kicia au bout du fil? — s'informa Maroussia —... très bien... Vous allez tout de suite apporter quai du Louvre... au numéro que vous savez... la malle pour les petits voyages... et le nécessaire... Vous-même, n'est-ce pas?... C'est au cinquième... Ne prenez pas la voiture... un taxi, je préfère, et obtenez, avec un bon pourboire au chauffeur, qu'il vous aide.

Elle raccrocha.

— Si je saisis votre intention, — lui murmurai-je, — vous quittez votre appartement?

— Oui, — répondit Maroussia, — pour celui-ci qui est tout à fait bien pour nous.

Je crus qu'elle plaisantait.

— Eh! bien, — fit-elle, — remerciez-moi d'une pareille idée! Nous allons vivre l'un avec l'autre... comme dans un rêve... tout à fait dans un rêve... Kicia ne trahira pas le secret... Et quel bonheur!

Elle m'attira contre elle, m'entoura de ses bras... C'était un rêve, vraiment, auquel je n'osais pas m'abandonner de crainte du ridicule, mais Maroussia me donnait des baisers et je les lui rendais si ardemment qu'elle chancelait parfois et m'écartait en soupirant :

— Non... tout à l'heure... tout à l'heure... Attendons Kicia... Elle va tout arranger... attendons-la... Je veux qu'elle arrange tout... d'abord...

— Mais quand va-t-elle venir?

— Bientôt, — assura Maroussia. — Ma malle était, lorsque je suis partie, préparée... Il n'y a qu'à la charger sur un taxi...

— Vous aviez donc tout calculé?

— Chut! Chut! — ordonna-t-elle. — Pas de question! Pas d'interrogation!... J'avais tellement envie d'échapper à la stupide existence que je mène... et de vivre pour l'amour! Il ne faut pas me tourmenter...

Je la regardai. Elle me prit la figure entre ses mains, et me fixant longuement dans les yeux, ajouta :

— Tu le promets?

Puis elle appuya sa bouche sur la mienne, comme pour m'empêcher de répondre.

... Oui, c'était bien un rêve que je vivais et, plus je m'efforçais de n'en pas devenir la proie, plus j'éprouvais de peine à m'expliquer les singulières façons de Maroussia... Le soir tombait. Au-dessus de la Seine, à travers de grands arbres, une lumière décolorée était comme suspendue dans l'air, comme endormie... Elle luisait sur les meubles... Elle emplissait la pièce d'un reflet immobile et, dans le cadre des fenêtres, inscrivait un halo blême, sans poudroiement, qui lui prêtait je ne sais quelle invraisemblance falote et obsédante où rien n'était vivant...

— Maroussia! — m'écriai-je.

Elle devina mon trouble et dit :

— C'est magnifique à voir... Je ne me lasse pas...

— Quoi?

— D'ici... mais approchez... Regardez donc par la fenêtre — prononça-t-elle, en me montrant au bas des quais l'eau glauque rouler à gros bouillons.

Il me sembla deviner dans sa voix une nuance de tristesse.

— Vous ne regrettez pas, — lui murmurai-je, — d'être venue?

Sa main me caressa distraitement.

— Non, — répondit Maroussia. — Je ne regrette pas... et même, je suis heureuse... tellement heureuse que je me rappelle, autrefois, lorsque j'étais enfant, le temps où je regardais, en Russie, un fleuve couler ainsi... mais large... beaucoup plus large... immensément... nuit et jour... dans la plaine...

Elle paraissait émue en parlant de la sorte, et absorbée dans une si grave contemplation qu'elle n'entendit pas le timbre de l'entrée retentir.

— Voilà Kicia, — lui annonçai-je.

C'était bien elle... Je tournai un commutateur et subitement, dans la lumière, j'eus l'impression que, sous ses airs bizarres et romanesques, Maroussia se jouait de moi.

... Comment ne m'en étais-je pas aperçu plus tôt? Toutes ses manières, ses procédés — depuis qu'elle était là — auraient dû m'avertir. Mais je pensais qu'elle était sincère, qu'elle fuyait vraiment Goundourov et cherchait à lui échapper. Pouvais-je n'en pas être ravi? C'était chez moi qu'elle fuyait le gros homme... à moi qu'elle demandait secours... Je n'allais pas exiger une explication. D'ailleurs il n'y en avait qu'une, et la moins faite pour m'éclairer et me donner des doutes : c'était que Maroussia m'aimait!

— Voilà, — m'apprit-elle bientôt, — c'est fait... Ici, sont suspendus mes robes... mes chapeaux... Là, rangées, les chaussures... tout le linge... Voyez! Kicia est une très bonne domestique... Elle est, à présent, dans la chambre... et n'a qu'à finir par la salle de bains... Vous permettez?

Je n'eus pas le courage de rire.

— Oh! — remarqua Maroussia, — vous êtes fâché! Ce n'est pas le moment. Est-ce que vous êtes absolument fâché?

— Cette fille, — trouvai-je, — m'agace...

— Mais après, elle va partir, — murmura Maroussia en se blottissant contre moi. — Chéri, ce n'est plus qu'une minute... Une toute petite minute... si courte... Comptez... une... deux... trois... quatre... Mais comptez... comptez donc... A présent... qu'est-ce donc qu'une minute pour nous?

... Cette minute dura bien un quart d'heure, et Maroussia — loin de paraître le remarquer — semblait prendre plaisir à reculer l'instant où elle m'appartiendrait.

— Voyons, — la suppliai-je, — renvoyez Kicia...

— Une seule minute encore, — objecta Maroussia, — rien qu'une... En vérité je suis surprise que vous n'ayez pas la patience...

— Je n'en ai plus!...

— Il faut pourtant attendre, — dit Maroussia.

— Je vous veux, — repris-je avec violence.

Maroussia me repoussa.

— Écoutez, — fit-elle tout à coup. — Maintenant, elle s'en va... Lâchez-moi! Je n'aime pas qu'on me force... non... non, jamais... Allez vous rendre compte que Kicia est partie... Puis vous reviendrez... vous fermerez la porte à clef...

— Pourquoi?

— J'exige, — murmura-t-elle.

Et, se dirigeant vers la chambre, elle ajouta, au moment d'en franchir le seuil :

— Surtout ne soyez pas trop long!

VIII

Je n'étais point au bout de mes surprises avec Maroussia, car la moindre qu'elle me réservait ne fut pas de céder dès que je l'eus rejointe et portée vers le lit. Là — quelque empressement qu'elle mît à se donner — Maroussia m'échappait, me demeurait comme étrangère et, plus je la prenais, plus nous nous retrouvions, ensuite, séparés l'un de l'autre

par je ne sais quel sentiment obscur dont nous éprouvions les effets. Toute la nuit, ce sentiment bizarre pesa sur nous... Il renaissait avec nos forces, les dépassait et, quand — gênée par lui — Maroussia la première m'adressait la parole, c'était comme étonnée de se livrer plus qu'elle n'aurait voulu.

— Vous voyez, — disait-elle, — j'ai apporté cette noire fourrure qui est à moi... cette lampe... la petite pendule là-bas... la photographie dans le cadre. Ce sont toutes choses qui m'appartiennent, que j'avais dans tous mes voyages.

Parfois, me contemplant pensivement, elle secouait la tête, puis m'embrassait et me défendait de bouger.

— Je baise vos yeux, — murmurait-elle, — votre front, votre bouche...

— Et moi?

— Non, ce n'est pas ainsi... moi seule... soyez absolument indifférent, n'est-ce pas?... chéri, comme si vous dormiez...

Par moments, c'était à moi de l'imiter, d'appuyer mes lèvres sur son visage, tandis qu'elle restait immobile et gisant dans le lit, telle une morte... Mais la morte s'animait peu à peu... Ses bras me pressaient. Son corps obéissait au mien, et j'avais la curieuse sensation d'éveiller véritablement une morte à la vie pour la voir retomber ensuite, hors du monde, dans un abîme où je n'atteignais point.

Alors les phrases que Maroussia m'avait débitées tout à l'heure me donnèrent à penser. Elles prirent un sens dans mon esprit, s'agrégèrent, devinrent expressives... J'examinai un à un les objets cités par Maroussia... la couverture épaisse de fourrure noire, la pendulette, la lampe, la photo dans son cadre... Pourquoi les avait-elle apportés dans ma chambre? C'étaient des souvenirs sans doute!... Quels souvenirs? La lampe, sous un très petit abat-jour de soie, jetait une lumière tendre... une lampe quelconque de peu de prix... et la photo, que représentait-elle? Je me levai, la regardai de près...

— Oh! — me prévint Maroussia, — elle n'est pas un portrait soigné...

— C'est le vôtre?

— Oui, depuis des années, durant la guerre, — m'expliqua-t-elle, — quand je suis partie de Russie.

Je découvris confusément, à certains traits, une ressem-

blance à cette image, mais si imparfaite que, me retournant pour la confronter avec le modèle, Maroussia reprit :

— J'ai fait faire le portrait à Berlin... dans une boutique... très bon marché...

— A Berlin?

— J'étais danseuse, n'est-ce pas? — répondit-elle.

— Et, la guerre terminée, — demandai-je, — vous êtes venue en France?

— En Angleterre d'abord, — fit Maroussia. — J'avais trouvé un engagement... Après seulement, j'ai quitté Londres pour Paris...

Elle parlait, machinalement, d'une voix égale, monotone, comme ces voyantes de fête foraine où la photographie, que j'avais remise à sa place, avait été certainement prise, et ses paroles m'étaient pénibles.

Pourtant, revenant vers le lit, j'interrogeai très bas :

— Vous ne connaissiez pas encore Goundourov, en ce temps-là?

— Pas encore.

— Et vous dansiez dans les music-halls?

— Je n'avais pas la chance... ni l'argent nécessaire pour présenter un numéro d'affiche, — dit Maroussia... — Il fallait donc accepter les petits établissements... Ici même, à Paris, j'étais dans un café de nuit où je gagnais très mal ma vie... C'est là que Goundourov m'a vue pour la première fois...

— Dans quel café?

— Sur la Rive Gauche, — m'apprit-elle docilement. — Il y avait en bas le café, en haut le bar... Vous voyez?

— Je vois... je vois, — fis-je tristement, — un de ces bars pleins de filles, de métèques... de vieux étudiants... de bohèmes...

— Tout à fait, — reconnut Maroussia — ... et, quelquefois, des gens très riches...

— Comme Goundourov?

— Oui, par hasard... Pourquoi, — s'étonna-t-elle ensuite, — m'interrogez-vous si minutieusement? Cela vous irrite, je le sens, et vous m'interrogez encore... Pourquoi?

— Parce que, — ripostai-je, — c'est dans ces endroits-là qu'on vous vendait de la coco...

Maroussia leva les yeux sur moi, me scruta.

— Non, non, — me récriai-je, — Maroussia... ne me répondez pas...

— Vous êtes inexplicable...

— C'est ma faute, — poursuivis-je, furieux d'avoir mis la conversation sur un sujet que je m'étais promis de ne pas aborder, — c'est ma faute, mais ne répondez pas, même si je vous interroge encore... Me le promettez-vous?

— Il faut penser, — déclara Maroussia avec détachement, — que ce n'est point une chose terrible...

— Qu'est-ce que vous dites?

— Il y a l'habitude... et ce n'est rien du tout... rien... rien... à côté du plaisir...

— Maroussia!

— Venez, maintenant, — chuchota-t-elle. — Recouchez-vous... là... près de moi... tout près... j'aime, à cette heure, voir entre les rideaux la paisible lueur d'un nouveau jour éclairer le plafond... Nous sommes les seuls, dans la maison, à goûter ce moment... Éteignez la lampe, s'il vous plaît... Ah! quelle ivresse!... Le jour!... Le jour!... Il semble que je suis au temps où je rentrais chez moi, dans un hôtel, et me déshabillais très vite pour m'endormir avant que chacun fût levé et que la grande lumière soudain m'empêchât de trouver le sommeil...

... On s'imagine le tour que prit, bientôt, ma liaison, et quels soins malheureux j'apportais à ne jamais faire allusion — devant Maroussia — au goût qu'elle avait pour la cocaïne ou tout ce qui l'y rattachait. Je devais constamment me surveiller... Je devais faire effort sur moi et, quand une question me venait aux lèvres, me demander si elle ne m'entraînerait pas à en poser une autre, puis une troisième, pour en arriver fatalement à parler de la drogue. Cette peur où je vivais, gâchait tout mon plaisir... Elle m'empêchait d'être envers Maroussia tel que je l'aurais dû, de m'appliquer à la connaître, de pénétrer ses intentions, de l'approcher, de la conquérir une bonne fois... Que savais-je d'elle, au fond, qui m'eût permis d'agir ainsi? Rien... ou très peu de chose, ou juste assez pour redouter d'en apprendre davantage,

car, lorsque j'y pensais, le passé de cette fille n'offrait à ma curiosité que des raisons imbéciles d'en souffrir ou de m'en écarter.

En effet, quelles différences ne voyais-je pas entre la créature dont j'étais devenu l'amant et la fille luxueuse, trop élégante, presque racée, qui m'avait ébloui? La première était bien la véritable Maroussia, c'est-à-dire une danseuse de palace et de bar, un être obscur, errant, souillé de mille façons... et incapable de résister à je ne sais quelles louches fascinations d'en bas. N'en avait-elle pas convenu dès qu'elle était entrée chez moi? Je me rappelai ses paroles... le ton qu'elle leur avait donné et cette plainte humble et lâche : « Il ne faut pas me tourmenter! » Laquelle de ces deux femmes aimais-je réellement? Pourtant toutes deux se complétaient, m'inspiraient des désirs... J'appartenais aux deux ensemble et, chez l'une comme chez l'autre, je pouvais constater la haine que j'éprouvais pour un même vice, de quelque excuse qu'il s'entourât.

C'était lui, maintenant, qui dans la vie que je menais me permettait d'entendre, malgré l'amour dont j'étais plein pour Maroussia, que je n'arrivais qu'en second. Il passait avant mon amour. Il lui interdisait d'être heureux, spontané, confiant. Il lui ôtait toute sa fraîcheur. Hélas! comment aimer sans abandons, sans confidences! Celles que m'aurait pu faire de ses longues misères Maroussia, l'eussent ramenée au même point... au même aveu de ses faiblesses, et je m'en sentais irrité! Mornes journées durant lesquelles, réparant la fatigue de nos nuits, nous dormions côte à côte, je ne vous évoque pas sans y trouver l'image exacte de cette fausse aventure où, liés par les sens, nous étions séparés! Côte à côte!... En effet, nous avions beau nous tenir embrassés, nos bras nous laissaient échapper d'eux-mêmes et je n'avais plus quelquefois la force d'empêcher, sous mes yeux, ma maîtresse de satisfaire ses goûts...

« Ou êtes-vous?... ou êtes-vous? — demandait-elle alors. — Ne t'en va pas... Si tu savais comme je suis seule, sans toi... seule ici, dans ces délices... Ne soyez pas tellement cruel de me quitter... »

Certains soirs, j'essayais de lui arracher la boîte qu'elle

avait dans les mains, mais elle me résistait... elle luttait avec moi, ou me suppliait avec tant d'insistance que je finissais par céder. Si grande était ma lâcheté, que j'en arrivais à trouver comme un âpre plaisir dans la vue de Maroussia humant sur sa palette une blanche pincée de cocaïne, deux, trois... quelquefois davantage, et retombant ensuite lourdement dans les draps. Qu'y pouvais-je? J'assistais, sans dégoût, à ses extases, aux visions qu'elle me décrivait et, plus je me pliais à ces mornes fantaisies, plus les désirs qu'elle m'inspirait devenaient équivoques et m'obligeaient à reporter sur l'autre Maroussia des sentiments dont celle-ci n'avait que faire.

Cette autre Maroussia vint à me manquer à tel point que je ne découvrais à ma maîtresse d'attraits — ce n'était plus les siens — et d'excuses à l'aimer qu'en raison de regrets si amers qu'ils me troublaient l'esprit. Comment les aurais-je écartés? Ils s'imposèrent d'eux-mêmes quand nous sortîmes le premier soir et nous nous rendîmes dans un restaurant de la Rive Gauche, pour y dîner en tête à tête... Ce n'était point Maroussia que j'avais devant moi. Sa robe toute simple, le chapeau qu'elle portait, ses gants, enfin sa mise entière offraient je ne sais quel arrangement banal où rien de ce qui m'avait tant plu jadis, chez la même femme, ne me la rappelait. Pourquoi s'était-elle habillée comme à dessein de substituer à la Maroussia, vêtue fastueusement, cette Maroussia vulgaire et d'apparence mesquine?...

Je crus qu'elle voulait m'éprouver une fois de plus, s'assurer tout à fait de mon amour, de mon empressement à lui passer tous ses caprices... Mais non... C'était d'abord à elle que Maroussia pensait et je pus constater qu'elle s'occupait moins de mes goûts que du plaisir qu'elle ressentait à reprendre son ancienne existence de hasard; car la preuve m'en fut vite donnée par les toilettes fort ordinaires que cette étrange fille avait choisies, parmi tant d'autres, en abandonnant Goundourov, ses hautes chaussures lacées, son manteau de gros drap... voire un imperméable et trois quelconques petits chapeaux.

IX

— Chéri, qui vous envoie cette lettre? — demanda Maroussia, en me tendant une enveloppe de couleur éclatante qu'elle avait prise dans mon courrier. — Je connais l'écriture...

J'ouvris l'enveloppe et, regardant la signature :

— Ah! — fis-je, — c'est Véra Petrovna... quelle idée?...

— Vraiment, — dit Maroussia. — Peut-être est-il question de Serge?...

— En effet, — constatai-je. — Il s'agit bien de lui... Mais c'est sans intérêt... Êtes-vous prête?

— Attendez, — répondit-elle, — je dois encore vernir mes ongles...

Il était environ sept heures du soir et nous venions de nous lever quand cette fâcheuse missive de Vera Petrovna Iataev me parvint. Allais-je la communiquer à Maroussia? C'était bien difficile... La petite princesse ne mettait pas que Serge en cause dans le billet qu'elle m'adressait. Il y était aussi question de la rupture que Serge avait signifiée à Maroussia et du brusque changement qui s'était opéré dans la vie du jeune homme. Celui-ci, m'apprenait Vera Petrovna, était entré dans une maison de santé où son état s'améliorait au point de toucher à la complète désintoxication... La drôle de lettre! Pour un peu, j'aurais pu la croire dictée par Serge lui-même, ou rédigée de sa propre main, tant l'écriture en était désordonnée et tracée comme sous l'influence d'une violente émotion. A quoi m'arrêtais-je là? Je connaissais trop l'écriture de Serge pour qu'il tentât avec moi de la déguiser. Pourtant comment admettre que Vera Petrovna, en m'envoyant ce mot, eût tellement manqué de discrétion vis-à-vis de Maroussia et se fût permis, sur celle-ci, des allusions qui me choquaient? Je ne savais qu'en conclure et mon tort en l'occurrence consista — si tort est bien le mot — à ne pas déchirer ces quatre longues pages après les avoir lues.

— Eh bien! — m'annonça Maroussia, en tenant ses dix doigts écartés de manière à ne point ternir l'éclat rose dont étaient avivés les ongles, — nous n'avons qu'à descendre... Venez-vous?

Dans l'escalier, elle questionna, sans avoir l'air d'y attacher une attention sincère.

— Étiez-vous donc en correspondance avec Vera Petrovna?

— Moi? pas du tout.

— Tiens, — fit-elle, — c'est curieux...

Et, me prenant le bras, elle parla d'autre chose et régla son pas sur le mien, pour changer de trottoir.

Que voulait dire cette lettre de Vera Petrovna? Durant tout le dîner, j'en cherchai les raisons mais en vain. Il n'y en avait aucune pour que la petite princesse me tînt au courant des agissements de Serge. Tout au plus pouvait-elle m'avoir une vague obligation de m'être montré — certain après-midi — conciliant avec lui. Et encore!... Si Serge ne m'avait point fait d'excuses à domicile, je ne m'en serais point offensé. C'était un fou que ce garçon, un détraqué...

Maroussia me secoua :

— Allons, — murmura-t-elle, — n'y pensez plus!

— Comment?

— Ne pensez plus à Vera Petrovna, — insista Maroussia, — ou je vais être jalouse.

— Ce n'est pas à elle que je pense, — déclarai-je en riant. — C'est à Serge...

— Alors je veux savoir pourquoi, — dit Maroussia. — Montrez-moi donc la lettre... Vous l'avez emportée?

— La voilà.

— Oh! très bien... bien... bien... très bien...

Et ma maîtresse se mit à la lire tandis qu'on nous servait l'alcool et le café et que, rejetant ma serviette, je pétrissais, avant de le flamber, un cigare tout craquant.

— Eh! bien, — m'informai-je, quand Maroussia me rendit le papier, — vous êtes fixée?

Elle haussa les épaules.

— Quoi? vous avez des doutes?... Vous n'êtes pas convaincue?

— Avec quel argent, dites-moi, — répliqua Maroussia sèchement, — voulez-vous qu'il soit entré dans une maison de santé?

— Mais... avec Serge... rien d'impossible... Vera Petrovna, qu'il prétend être sa fiancée, lui en aura prêté...

— Elle n'a pas d'argent, non plus, — déclara Maroussia. — Et puis cette lettre n'est pas de Vera Petrovna, — reprit-elle avec vivacité. — J'en jurerais... Voulez-vous mon avis?

— Voyons!...

— Serge ment... Il ment... il n'est pas... Oh! mais pas du tout... croyez-moi... comme il essaie de vous en convaincre... désintoxiqué... ou alors il faudrait que Vera Petrovna fût allée avec lui dans cette maison...

— Pourquoi donc avec lui?

— Parce qu'elle aussi en a besoin...

— Vous n'y êtes pas, — fis-je incrédule. — La princesse Iataev?

— Parfaitement.

Maroussia se mit à rire et, mirant aux lumières le feu d'un énorme brillant qu'elle ne quittait jamais :

— Je parierais, — déclara-t-elle, — que cette lettre n'est qu'un prétexte trouvé par Serge pour renouer avec vous et savoir où je suis... C'est enfantin... J'espère que vous ne lui répondrez pas?

Nous changeâmes peu après — selon le terme — de brasserie et Maroussia jeta au premier chauffeur de taxi l'adresse d'un établissement de la Rive Gauche où nous avions pour habitude d'aller jusqu'à dix ou onze heures parcourir les journaux. Ceux-ci n'étaient alimentés, depuis l'affaire Landru, que par la Conférence de Cannes et les propositions adressées de Russie d'une entrevue où Tchicherine exposerait et soutiendrait la thèse des Soviets. Maroussia lisait ces nouvelles distraitement et ne les commentait que dans le cas où elles traitaient moins de la politique de son pays que des terribles conséquences qui en étaient résultées pour la Russie. Aussitôt appliquée à se faire des malheurs dont souffraient des régions entières une image pathétique, elle suivait mot à mot le texte qui les lui apprenait. C'étaient tantôt dans le Gouvernement de Samara des descriptions, traduites des *Izvestia* de Moscou, de la famine dont mourait toute la population, tantôt des appels suppliants de mères criant aux Commissaires des Soviets : « Nous sommes condamnées à périr, mais prenez nos petits... vous saurez peut-être les sauver! » Maroussia lisait à haute voix ces phrases et soupirait.

— A Mokcha, ils mangent les enfants, — disait-elle, — et nous ne faisons rien pour secourir nos frères...

Elle regardait, par-dessus le journal, devant elle, là-bas, vers cette Russie d'où elle s'était enfuie, et elle joignait les mains... Autour de nous, des Russes lisaient les mêmes nouvelles... Il y en avait de très jeunes qui se taisaient ensuite devant un bock, et allumaient des cigarettes. D'autres pleuraient et gémissaient, et leurs voisins ne s'en occupaient pas. Si ces derniers fixaient, à travers les vitres du café, le foyer lumineux qui étincelait sous la pluie, ils savaient que ce feu s'allumait en face tous les soirs en lettres éblouissantes, à l'entrée du Bal Bullier, et ils s'y arrêtaient; mais Maroussia voyait plus loin... Comme ses compatriotes, elle oubliait Bullier et les plaisirs de ce coin de Paris pour évoquer des souvenirs lointains alors que, tout enfant, elle contemplait la Volga qui coulait dans la plaine...

Parfois, quand les nouvelles atteignaient à l'horreur, elle faisait acheter les journaux pour les relire à la maison. On eût dit qu'elle y découvrait un mystérieux secours. Mais ce secours n'était pas suffisant... et ma maîtresse retournait à la cocaïne, afin — prétendait-elle — de tendre comme un voile entre elle et le spectacle affreux des misères qu'elle imaginait. Aussitôt elle redevenait cette fille dont le seul contact m'embrasait et me fouettait les sens. Que m'importait le reste?

Quand nous eûmes — ce soir-là — lu les informations de la presse et retenu, en même temps que la famine en Russie, l'annonce de l'élection des Reines du mardi gras par arrondissement, nous rentrâmes aussitôt. Je sentais que Maroussia me cachait quelque chose. Était-elle à ce point troublée par les malheurs de son pays? Je n'en aurais pas mis la main au feu, cependant je dus reconnaître, à son air abattu, que Maroussia portait une étrange peine. Pourquoi ne s'en ouvrait-elle pas à moi? Et quelle peine, à ce point, la pouvait rendre silencieuse, hostile, préoccupée?

Je lui en fis reproche avec douceur. Je tentai de l'amener à parler. Maroussia repoussa ces avances.

— Non... non, — répondait-elle, chaque fois qu'elle devinait

mes intentions. — Laissez-moi. Ce n'est qu'un moment à passer... Ne me questionnez plus.

— Mais qu'avez-vous? Dites-moi au moins ce que vous éprouvez...

— Oh! — fit-elle, — ce n'est pas si commode à dire...

— A cause de quoi?

Elle se coucha rapidement et puisant, dans sa boîte en or, une dose trop forte de cocaïne, l'absorba.

Je pris la boîte. Maroussia me menaça, d'une voix sourde et mauvaise :

— Je m'en irai si vous gardez cette boîte... En vérité, rendez-la moi tout de suite... Rendez-la moi...

Elle poursuivit avec colère :

— Je veux que vous m'obéissiez. Entendez-vous? Rendez-moi à l'instant l'objet que vous venez de prendre... Où l'avez-vous caché? Répondez... Ne m'irritez pas davantage! Vous refusez de le donner?...

— Allez-vous-en, plutôt, — répliquai-je nettement, — car, ce soir, dans l'état où vous êtes, je dois avoir pour vous le courage de choisir.

— Cela ne vous regarde pas, — me jeta Maroussia.

— Pardonnez-moi de ne pas être de votre avis.

— Quoi?

— Et puis, — me mis-je à lui crier, — partez... Habillez-vous... Je ne vous retiens pas.

Je m'attendais à ce que Maroussia, par bravade autant que par dépit, se levât et quittât sur-le-champ la chambre, mais elle n'en fit rien. Elle demeurait, comme pétrifiée, au bord du lit, ses beaux cheveux blonds en désordre et retenant d'une main l'attache de sa chemise qui laissait voir ses seins. J'eus une seconde d'obscur triomphe, d'amère satisfaction et, cependant, au lieu d'en jouir, j'ajoutai :

— Je préfère la séparation à une nouvelle lâcheté de ma part. Vous m'avez bien compris?

— Venez ici, — dit Maroussia tout bas, — plus près encore.

Elle m'obligea silencieusement à passer un bras derrière ses épaules, puis — resserrant l'étreinte — à la presser contre moi, à respirer l'odeur tiède de sa chair. Et elle murmurait comme l'on chantonne pour endormir un enfant malade :

— Chéri... chéri... là... mon chéri... mon méchant chéri... mon petit... mon bourreau cruel... ne me renvoyez pas... ayez pitié de votre servante... Aimez-la... Protégez-la... Sans vous, où irait-elle?... Vers qui se sauverait-elle?

— Maroussia! — me débattis-je, sentant qu'elle m'allait vaincre. — Un peu de volonté.

Elle chantonnait toujours :

— Là... là... Où irait donc la malheureuse Maroussia... si vous la chassez de chez vous?... Que deviendrait-elle?... Oubliez le chagrin qu'elle vous cause... Oubliez... Ce n'est pas sa faute...

— Un tout petit peu de courage!...

— Oubliez tout... Là... je vous berce... je caresse votre front... je veux toujours rester ainsi... chéri... je veux que vous ne pensiez plus à rien... à rien... rien... rien... absolument; car autrement, Maroussia n'oserait plus rester... Elle s'en irait...

— Non, — soupirai-je, — je ne veux pas.

— Elle reprendrait son ancienne vie.

— Oh! — fis-je, — c'est pour me tourmenter... n'est-ce pas?... que vous faites allusion à cet homme... Vous ne pouvez plus retourner chez lui...

— Peut-être, — dit Maroussia...

— Vous le détestez...

— Qui donc? — demanda-t-elle.

— Mais... Goundourov...

Elle cessa de parler, par-dessus moi, dans le vide et me prenant la tête, l'attira vers elle en prononçant, très gravement :

— Ce n'est point Goundourov... Oh! pas du tout... Lui ne compte pas...

— Alors?

— Lui ne vous a pas écrit aujourd'hui.

X

Trois jours plus tard, par une grosse pluie, mêlée de grêle, qui fouettait les carreaux et roulait sur les toits comme un bruit de torrent, je flânais dans la chambre, quand le timbre de

l'entrée retentit, coup sur coup. J'allai moi-même ouvrir. Serge entra précipitamment et, refermant la porte derrière lui :

— Voulez-vous, — articula-t-il d'une voix rauque, — prévenir Maroussia que j'ai à lui parler?

— Maroussia n'est pas ici, — dis-je en l'examinant.

Il détourna les yeux, baissa la tête et demanda :

— Savez-vous où elle est?

— Je n'en sais rien.

— Ah! — fit Serge maladroitement, — je pensais qu'elle était chez vous.

Il m'expliqua :

— J'ai interrogé la concierge... votre concierge, avant d'oser monter... Cette femme m'a renseigné.

— Possible!

— Maroussia n'habite donc plus ici? — questionna-t-il d'un air sournois.

Je répondis, jugeant à la fin préférable de ne pas mentir :

— Elle dort... je ne vais pas la réveiller...

— Il faut la réveiller, — riposta Serge avec impétuosité. — Si... si... de grâce! Elle ne vous pardonnerait pas, ensuite, de ne pas l'avoir fait, si elle apprend l'objet de cette visite... Je vous en prie! C'est extrêmement important pour elle...

— Comment? — l'interrompis-je en opposant à son agitation un calme qui m'étonna.

— Je dois parler à Maroussia! — s'écria Serge. — C'est absolument nécessaire... J'ai promis... j'ai pris l'engagement de la voir, de la mettre au courant...

— Écoutez, — proposai-je, devinant la réponse que Serge ne pouvait pas manquer de donner à ma question. — C'est Goundourov qui vous envoie?

— Oui... Goundourov...

— Mes compliments!

— Je ne pouvais pas refuser à Goundourov de... — balbutia Serge, — de... tenter... cette démarche.

— Ne vous excusez pas, — repris-je. — Du moment que vous avez accepté de la faire — et que vous l'avouez — j'aurais mauvaise grâce à vous empêcher de rencontrer Maroussia... Seulement je dois vous prévenir du peu de chance que vous

courez de la décider à revenir chez Goundourov... Elle n'en a nulle envie.

— C'est ce que nous verrons! — dit Serge.

Je le fis avancer et, désignant un siège :

— Je suis à vous, — murmurai-je, curieux d'assister à cette piquante entrevue, —... dans un instant.

... Maroussia ne dormait pas.

— Qui est là? — me demanda-t-elle.

Je la mis au courant de la visite de Serge et elle poussa un léger cri de surprise avant de bondir hors du lit, chausser ses petites mules, et enfiler une robe de chambre dont elle noua la large ceinture avec coquetterie.

— J'étais sûr, — me confiait-elle, — qu'il viendrait... Atch!... J'attendais qu'il vienne... Vous savez?... Serge est vraiment irresponsable... Il ne calcule pas les conséquences de ses actes... Il obéit... voilà... lorsqu'on lui donne l'ordre...

Entre temps, elle arrangeait ses cheveux, se poudrait, se mettait du rouge et me parlant tout bas, allait et venait dans la chambre à pas précipités.

— Bonjour! — aborda-t-elle soudain le visiteur en lui tendant la main.

Serge prit la main de Maroussia, y appliqua ses lèvres.

— Asseyez-vous, — l'invitai-je sans aménité.

— Oui... oui... asseyez-vous, — répéta Maroussia.

Elle n'était pas du tout gênée de revoir le jeune homme. Au contraire, elle lui souriait, lui faisait des avances et Serge, embarrassé par ma présence, cherchait ses mots l'un après l'autre et, par moments, les accompagnait de gestes brusques qui trahissaient son désarroi.

— Fumez-vous? — demanda Maroussia.

Il prit une cigarette, l'alluma et cette cigarette, entre ses lèvres, trembla comme une aiguille de manomètre qui n'arrive point à se fixer.

— Votre cigarette est éteinte, — dis-je alors indifféremment. — Voulez-vous du feu?

Serge l'ôta de sa bouche et la lança par terre, puis il se leva et me dit d'un air courroucé :

— Pourquoi vous moquez-vous? Cela n'est pas dans vos conventions...

— Vous oubliez, — l'avertis-je, — que nous ne sommes pas seuls et que vous devez vous acquitter d'une mission à laquelle je me suis prêté.

— C'est juste, — reconnut Serge.

Maroussia le relança.

— Quelle mission? — interrogea-t-elle, en décochant au jeune homme une œillade amusée.

Il se passa la main sur le visage avec accablement et répondant à Maroussia :

— Je dois, — bredouilla-t-il, — vous parler de la part d'Ivan Goundourov et vous prier, en son nom, de quitter cet appartement et l'existence que vous menez ici.

— Ah bah! — ponctua Maroussia. — Goundourov s'intéresse encore à moi? J'en suis surprise...

— Il m'a chargé de vous l'apprendre...

— Eh bien! — s'exclama-t-elle, — voilà qui est nouveau... Et depuis quand Ivan, me témoigne-t-il tant d'intérêt?

Serge ricana.

— Depuis quand? — insista Maroussia...

— Mais... depuis votre départ.

— Il fallait donc cela! — dit-elle.

Nous nous tûmes tous les trois durant une longue minute, et Serge, le premier, reprit :

— Que dois-je retenir de cet entretien?

— Oh! — murmura Maroussia, — rien ne presse...

— Mais encore?

— Non rien, — affirma-t-elle dans le but de pousser Serge à bout et de le faire mieux s'expliquer. — Goundourov a dû mettre une condition à mon retour chez lui?

— Non, aucune, — riposta Serge.

— Alors, je ne comprends pas, — fit Maroussia, — qu'il vous ait envoyé! Il ne vous a pas chargé de me soumettre ses conditions? Cela manque de bon sens et, pour ma part, j'ai peine à croire qu'il n'y ait point songé...

— Sans conditions! — souffla presque indistinctement le jeune homme, et son front se plissa.

Il ajouta sur un ton chagrin :

— Ne contrariez pas Goundourov... Il est puissant, vous le savez... et il ne peut vivre sans vous.

Une telle proposition, faite devant moi dans des termes aussi crus, m'aurait été — je l'avoue — odieuse si je n'avais pas eu la certitude — dès les premières paroles de Serge — que Maroussia le rabrouerait... Et, en effet, jusqu'à présent il en était ainsi... Maroussia ne voulait pas céder. Elle ne prenait pas au sérieux la démarche de Serge et j'en étais fort satisfait.

Celui-ci insista :

— Comprenez bien, — prononça-t-il en donnant à ses mots une intention qu'on pouvait calculer. — Goundourov est assez puissant pour vous obliger, si vous n'acceptez pas, à revenir chez lui ou pour vous causer des ennuis... Il ne s'en est pas caché devant moi...

— Des menaces?

— C'est un homme qu'il vaut mieux ménager, — proclama Serge, — car il n'est pas toujours patient.

Cette attaque indirecte m'exaspéra et, coupant la parole à Maroussia :

— Soyez précis, — ordonnai-je brusquement à Serge. — Pourquoi faut-il ménager Goundourov? Quels ennuis médite-t-il de causer à Maroussia?

— En vérité, — renchérit celle-ci, — qu'il agisse comme il le désire!... Cela ne m'intimide en rien...

— Laissez-moi — l'arrêtai-je — irrité de son intervention. Je saurai bien le faire parler...

Serge, immobile, me contemplait.

— Eh bien? — dis-je en levant la main.

— Elle n'est pas seule, — expliqua-t-il, — et Goundourov m'a menacé aussi... dans le cas où je ne réussirais pas à la ramener... de me dénoncer avec elle.

— Quoi?

— Mais, — débita Serge très vite en se troublant, — la cocaïne!... N'est-ce pas?... Goundourov n'a qu'à téléphoner à la Préfecture... il n'a qu'un mot à dire... et Maroussia sera, sur-le-champ, arrêtée...

Je sentis mon bras retomber lourdement contre moi et une rage stupide m'obscurcir le cerveau. Je me jetai sur Serge...

— Attends! — lui criai-je de façon tout à fait insensée. — Je vais t'apprendre à te charger de pareilles commissions.

Maroussia se glissa entre nous.

— Par pitié! Oh! dites! dites! — me supplia-t-elle en m'empêchant de joindre Serge. — Calmez-vous! Cela n'est rien... Il va partir. Ne vous tourmentez pas ainsi!... Ne criez plus!

— Je vais le corriger!

— Il ne faut pas, non... non.. retenez-vous, de grâce! — continuait Maroussia. — Je ne veux pas... Sinon, il n'arrivera que des ennuis plus graves...

— Tant pis!

— Voyons! C'est moi qui vous en prie, — ne se lassait-elle pas d'implorer. — Vous voulez donc que Goundourov me dénonce à la police... qu'il me fasse aller en prison?

— Quelle prison?

— Avec les autres, — dit Maroussia... — des filles que les agents arrêtent... J'en ai vu, pour la cocaïne, qu'on emmenait ainsi... là-bas... entre des agents en civil... Oui... parfaitement... Et tu n'empêcherais rien, alors... vous ne pourriez pas m'arracher d'eux.

— Allons donc!

— Oh! croyez-moi, — chuchota-t-elle amèrement. — Croyez-moi!

— Pourquoi ne pourrais-je pas?

Maroussia secoua la tête.

— Non... non... — répondit-elle, en s'animant et en tremblant de tous ses membres. — Je ne suis pas Française... Ils m'arrêteraient sûrement. Déjà Goundourov est intervenu pour moi et m'a fait relâcher.

— Et il attend en bas, dans sa voiture, — nous apprit Serge que j'avais oublié...

... Aussitôt ma colère tomba et j'allai jusqu'à la fenêtre, j'écartai le rideau.

— Il faut, — décidait Maroussia tandis que je reconnaissais la limousine de Goundourov, — ne pas perdre la tête... Est-ce que vous m'écoutez?

Je me tournai vers elle anxieusement et vis qu'elle était

bouleversée au point d'avoir à peine la force de se tenir debout et de ne savoir quoi décider.

— Ne craignez rien, — lui affirmai-je. — Ici, vous êtes chez moi et Goundourov se gardera bien de monter.

— C'est qu'il y a, — débita Serge, — un homme de la police avec lui... dans la voiture... Je sais son nom.

— Ah! — gémit Maroussia. — Jetez tout de suite alors dans le lavabo... la petite boîte qui est sous l'oreiller... et encore attendez...

Elle courut dans la chambre et en rapporta une dizaine de sachets soigneusement pliés qui contenaient de la cocaïne.

— Cela aussi... Jetez tout... il faut qu'ils ne trouvent rien.

— Quel homme? — demandai-je bas à Serge...

— Un certain Gantinelli qui appartient à la Brigade spéciale.

— Il a l'ordre de perquisitionner?

— Sans doute... autrement Goundourov ne l'aurait pas fait venir avec lui.

— Très bien, — dis-je à haute voix pour rassurer Maroussia. — Ce Gantinelli peut tout fouiller ici... Il en sera pour son dérangement.

Et je fis couler un robinet à grande eau en vidant, dans le lavabo le contenu des sachets et de la boîte que Maroussia m'avait remis.

— A présent, — déclarai-je à Serge, qui observait mes moindres gestes, — allez... descendez... Informez Goundourov que Maroussia ne se rendra pas à ses ordres... que je m'y oppose.

Serge me considéra comme si j'étais devenu subitement fou, il écarquilla les yeux, puis, d'une voix sourde :

— Il faut, — débita-t-il avec difficulté, — que... Maroussia... descende... en même temps que moi...

— Cela ne sera pas.

— Voyons, — s'obstina-t-il. — Ce Gantinelli l'arrêtera quand même... On n'a pas le dernier mot avec lui.

Maroussia, qui s'était effondrée dans un fauteuil, se dressa.

— Oui, — continua Serge. — Vous pensez... ce n'est rien pour lui... d'avoir dans ses poches des sachets de cocaïne...

Il prétendra qu'il les a découverts chez vous... et qu'est-ce que vous ferez?

Il se mit à marcher à grands pas et à gesticuler de telle façon qu'il m'irritait et me donnait envie de l'empêcher de marcher de la sorte dans cette pièce comme s'il s'y fût trouvé chez lui. En même temps, parlant à Maroussia dans sa langue, il s'exprimait rapidement. Elle l'écoutait, interdite, comme frappée de stupeur et suivait d'un regard fasciné ses allées et venues qui m'agaçaient au plus haut point.

— Cessez, — criai-je alors à Serge, — cette comédie!

Et, prenant Maroussia par la main, je lui demandai de me faire connaître le sens des paroles que Serge lui adressait :

— Il dit, — traduisit-elle, — que si je ne descends pas avec lui, il sera aussitôt arrêté.

— Mais elle, ensuite, le sera également, — s'empressa d'ajouter le jeune homme. — Elle le sera certainement... Et par votre faute, — affirma-t-il, en me montrant du doigt.

— Serge, — le menaçai-je, — prenez garde...

Il eut un rire bizarre, me toisa et, retirant la main qu'il venait de plonger dans sa veste, éleva dans ma direction un petit revolver.

— Pour Dieu! ne tirez pas! — cria Maroussia.

— Je tirerai si bon me semble, — affirma Serge. — Allons... Dépêchons-nous. Je vous accorde dix minutes pour être prête. Vous entendez? Cela suffit...

— Elle n'ira pas! — protestai-je vivement.

— Alors, tant pis, — dit Serge en roidissant le bras et en tâchant visiblement à ne me pas manquer. — C'est vous qui m'y aurez forcé...

Mais Maroussia s'était précipitée et le coup partit au hasard, sans m'atteindre, avec un sec éclatement.

DEUXIÈME PARTIE

XI

Cette ridicule affaire provoqua un événement à quoi je ne m'attendais guère. En effet, malgré tous mes efforts,

Maroussia avait suivi Serge et je savourais ma défaite lorsque Vera Petrovna, sans m'en avertir autrement, se présenta chez moi. Quelles intentions nourrissait-elle?

Je le lui demandai.

Vera Petrovna répondit :

— J'ai vu Maroussia descendre tout à l'heure... Serge m'avait prévenue...

— Qu'il vous quitterait?

— Oui, — dit-elle simplement. — Depuis quatre ou cinq jours, il me menaçait de le faire.

— Hé bien, qu'y puis-je? — répliquai-je en la regardant. — Vous arrivez trop tard!

— Excusez-moi, — fit Vera Petrovna.

Ses yeux me fixèrent avec crainte et l'expression de son visage devint si anxieuse que je me reprochai ma brusquerie.

— C'est moi, plutôt, — prononçai-je, l'air bourru, — qui vous prie de me pardonner...

— Oh! non, — murmura-t-elle, très vite, tout d'une haleine, en se montrant de plus en plus troublée. — Vous avez tout à fait raison... J'arrive trop tard... et je n'aurais pas dû.

— Vera Petrovna, — m'écriai-je, — oubliez ma grossièreté. Je vous ai blessée malgré moi... Vous ne devez pas m'en tenir rigueur...

— Mais cela ne compte pas, — balbutia-t-elle...

— Si... si... je n'ai aucune excuse...

— Écoutez... — annonça Vera Petrovna. — Il y a plus d'une heure que j'attendais en bas le résultat de votre entretien avec Serge...

— Ah!

— Plus d'une heure... et je voulais monter vous engager à ne pas croire une seule de ses paroles. C'était un coup monté par lui...

— Et Goundourov s'y est prêté?

— Goundourov n'en sait rien.

— Comment? Il n'était pas dans la voiture?

— Non... Goundourov est actuellement en voyage pour affaires... et ne rentrera pas avant la fin de la semaine à Paris.

— Allons donc!

— Je ne mens pas, — affirma la petite princesse.

Je haussai les épaules.

Elle reprit :

— Avant-hier, devant moi, Serge a téléphoné chez Goundourov et demandé, de la part de Maroussia, que le second chauffeur vienne le prendre à l'hôtel... Mais cela n'était pas possible, car la voiture avait besoin d'une légère réparation. Serge a donc exigé qu'aujourd'hui, le chauffeur passe à l'hôtel...

— Vera Petrovna, — déclarai-je, — vous rêvez.

— J'ai cru rêver lorsque j'ai vu Maroussia descendre de chez vous avec Serge. Il lui tenait la main... Il a ouvert, lui-même, la portière...

— Et Maroussia?

La petite princesse détourna gravement les yeux, puis comme à dessein de m'ôter mes dernières illusions :

— Maroussia aime Serge, — se borna-t-elle à prononcer tout bas.

Et elle se leva, cependant que je baissais la tête et n'osais plus la regarder.

Au bout d'un long moment :

— Vera Petrovna, — questionnai-je sans colère, — pourquoi Serge vous a-t-il quittée?

Elle sursauta et, s'approchant de moi, me considéra en silence comme si le sens des mots lui échappait.

— Il y a une raison, — repris-je, — car Serge n'aime pas Maroussia... et il vous a laissée pour elle.

— Tout cela est inexplicable, — articula la petite princesse en faisant effort pour parler. — Serge a beau détester Maroussia, il ne peut supporter qu'elle appartienne à d'autres...

— Sauf Goundourov?

— Bien entendu!

Cette réponse me portant à rire :

— Ne riez pas, — dit Vera Petrovna, et elle frappa du pied. — Je suis humiliée par ce départ... Je cherche, je voudrais comprendre...

— Pourtant Serge vous aimait...

— C'est autre chose, — murmura-t-elle...

— Quelle autre chose?... voyons... La cocaïne?

— Oh! non, — répondit Vera Petrovna, — je ne pense pas, puisque j'en prenais avec lui.

— Vous?

— Pourquoi non? — riposta-t-elle d'un air tout naturel. — En Russie, depuis la Révolution, quantité de personnes prisent la cocaïne. Elle est utile pour oublier la faim, parfois, ou la peur des exécutions...

— Alors?

— Alors... rien... Vous voyez bien que je tâtonne... que je n'arrive pas à saisir les causes de la conduite de Serge...

Nous nous tûmes, étonnés de ne pouvoir débrouiller les fils d'une intrigue si bizarrement tissue et, loin de ressentir cette détresse que des amants trompés font passer avant tout, de nous interroger l'un l'autre avec tant de détachement. Vera Petrovna l'exigeait ainsi. Elle éprouvait un indicible besoin d'expliquer le départ de Serge, moins pour souffrir — me semblait-il — que pour donner à son dépit des raisons plus logiques. Cela me passait et me mettait vis-à-vis d'elle dans une situation que je n'avais aucun plaisir à prolonger.

Cependant ce m'était presque un plaisir, d'entendre prononcer le nom de Maroussia et, regardant autour de moi, de rappeler soudain mille souvenirs dans cet appartement où elle était restée trop peu.

Vera Petrovna s'en rendit compte; elle s'aperçut du goût que je prenais à ces décevantes évocations et elle y ajoutait en se taisant ou en hochant parfois la tête, comme gênée de comprendre à quel point sa présence m'apportait d'équivoque, de surprise et, à la fois, d'obscur et lancinant émoi.

***

... Il y avait cinq jours que la petite princesse se prêtait à ce jeu et il la passionnait plus qu'elle ne s'en doutait... Le courage me manquait pour le lui interdire... En effet, que n'aurais-je point donné pour qu'au lieu de Vera Petrovna, c'eût été réellement Maroussia qui se trouvât ainsi chez moi et me posant toujours les mêmes questions! Mais non... Maroussia était perdue et tout ce qui me restait d'elle, une

autre m'y faisait penser pour mieux me tourmenter et composer un hypocrite fantôme sans ressemblance avec celui de ma maîtresse.

Pouvais-je ne pas le voir? Vera Petrovna n'avait pas ce grand corps aux libres mouvements, ni ce regard humide et tendre, ni cette opulente chevelure que j'avais tant de fois défaite avec ferveur et répandue sur les épaules de Maroussia. Près de l'image de cette femme, celle de Vera Petrovna était menue et sèche de lignes. Ses yeux gris, aux longs cils, son mince visage, son menton volontaire, ses courts cheveux châtains rejetés en arrière lui prêtaient des charmes moins expressifs et ne faisaient émaner d'elle, pour ainsi dire, qu'une séduction d'ordre tout cérébral...

Nous prîmes bientôt pour habitude de nous donner rendez-vous soit chez moi, soit dans un de ces thés à la mode où, si l'on nous avait surpris, on eût juré que notre sympathie n'était point seulement ce qu'elle laissait paraître. Cela ne nous importait guère. Vera Petrovna ne connaissait personne qui eût à juger de sa conduite. Quant à moi, en dehors de Maroussia, nulle femme ne me gênait ni ne me touchait d'aucune sorte. Nous errions, ensuite, dans Paris, à pied ou en voiture et si je devais à la petite princesse, durant le temps qu'elle m'accordait, d'oublier Maroussia, un calcul tortueux me faisait désirer de croiser celle-ci dans la rue et de me montrer à ses yeux en compagnie de sa rivale. Vera, sans m'en parler, ne formait-elle pas le vœu de rencontrer Serge sur sa route? C'était de bonne guerre... mais Serge ni Maroussia ne se montrèrent à nous et Paris, à l'approche des fêtes de la Mi-Carême, s'animait insensiblement et se préparait aux cortèges. Il avait beau pleuvoir, on dressait le long des trottoirs des mâts, on tendait des guirlandes et, le soir, de très jeunes ouvrières admiraient de bonne foi les façades décorées. C'était partout comme une détente heureuse; les photographies des Reines, dans les journaux, étaient commentées par chacun... Des magasins étalaient en vitrine des costumes de pierrots, d'arlequins, de toréadors, de marquis. Des boutiques débitaient aux passants les premiers mirlitons et, dans certaines rues, barrées pour des travaux, les chanteurs populaires accom-

pagnaient d'un grattement de mandoline un *J'en ai marre* créé par Mistinguett, comme un grand air de circonstance.

Vera Petrovna, dans la foule, écoutait la chanson et tantôt regardait ses voisins avec curiosité tantôt se tournait vers moi pour me communiquer ses impressions. Elle avait un faible, qu'elle ne cachait pas, pour ces façons d'attroupements où la vie des plus humbles se manifeste et se montre telle qu'elle est. Parfois, j'achetais la chanson et elle l'étudiait dans la nuit, et la jouait sur le piano... Elle apprenait même les paroles et quand je lui demandais l'intérêt qu'elle trouvait à de si piètres élucubrations, elle répondait :

— C'est la meilleure façon pour bien comprendre les choses cachées...

Elle me disait aussi :

— En Russie, chacun chantait... avant la terrible Révolution...

— Et maintenant?

— Ce sont d'autres chansons qu'on oblige les soldats à apprendre afin qu'ils les répandent parmi les ouvriers...

Elle ajoutait :

— Comment voulez-vous comparer?...

— Il y a cependant, — lui faisais-je observer, — une déception à savoir une chanson qui vous plaît... elle vous paraît alors stupide...

— Peut-être, — répondait Vera Petrovna.

Mais elle n'était pas convaincue et murmurait, en fixant devant elle un point vague :

— Croyez-vous que savoir qu'à Pétrograd, l'herbe pousse dans les palais abandonnés n'est pas une déception plus grande?

— Ce n'est pas la même chose.

— Si, quand on le sait personnellement, quand on ne peut pas douter que ce ne soit vrai... J'ai vu, dans la *Serguiewskaia*, pousser librement l'herbe partout.

— N'est-ce point, — lui répliquai-je par ironie, — en raison d'un symbole?...

— Eh bien! — fit Vera Petrovna. — Ne plaisantez donc pas avec ces choses...

— Pourtant cela peut se défendre... La liberté, si on l'applique à tout, relève des mêmes lois.

— Quelle liberté? — riposta-t-elle, choquée par ma légèreté...

— Mais celle du bon plaisir...

— Non, — dit Vera Petrovna simplement, — cela est impossible... Par exemple, est-ce un pays tel que la France où pareille liberté existe? Personne n'y pense...

— Justement!

Elle me jeta un coup d'œil dédaigneux et reprit :

— Là-bas, chacun est amoureux de liberté, et l'imagine, peureusement, comme un trésor qu'il ne peut posséder... Sauriez-vous expliquer pourquoi?

— Parce qu'il y pense trop...

— Ah! — s'écria Vera Petrovna. — Voilà toute la question... Ici, depuis que j'ai quitté la malheureuse Russie, je vois les gens aller à leur travail et revenir et, dans toutes les maisons où ils habitent, du haut en bas, ils n'ont l'idée que d'être réveillés le lendemain pour reprendre leur besogne.

— Personne, — lui assurai-je, — ne les force qu'eux seuls.

— Vous vous moquez? — reprocha la jeune femme...

Une autre fois, comme nous allions nous séparer après avoir passé toute la journée ensemble, elle se pencha vers moi et :

— La liberté, — confia-t-elle, — n'est pas la même partout... Voyez... Elle n'est ici, pour la plupart des êtres, qu'une question d'habitude...

Et elle me quitta, sur ces mots, pour sauter dans un autobus qui l'emporta vers de lointains Passy.

FRANCIS CARCO

(A suivre.)

UN PROCÈS POLITIQUE SOUS LE DIRECTOIRE

JORRY CONTRE TALLEYRAND

En 1799, le tribunal correctionnel de la Seine eut à connaître d'un procès dans lequel était mêlé le citoyen Talleyrand, ministre des Relations extérieures : c'est l'affaire Jorry-Talleyrand. Jusqu'ici, croyons-nous, ce procès a échappé à l'attention des historiens, en dehors de quelques allusions incomplètes et fort peu précises. Il fut cependant de conséquence; car il amena par ricochet la démission ministérielle de Talleyrand.

***

Dans le procès Jorry-Talleyrand, l'une des deux parties est trop connue pour qu'il y ait à en parler en détail. Talleyrand avait été nommé ministre des Relations extérieures, par un décret du Directoire, le 16 juillet 1797; il avait quarante-trois ans au moment du procès. Mais qui était son adversaire?

Jorry (Sébastien-Louis-Gabriel) était né à Paris le 16 octobre 1772; il était fils de Louis Jorry, imprimeur libraire, et de Marie-Charlotte Valeyre, son épouse [1]. Entré au service le 15 septembre 1791, à près de dix-neuf ans, il avait été nommé d'emblée sous-lieutenant au 11e régiment de chasseurs à cheval. Il avait pris part à ce titre à la bataille de

1. Dossier Jorry : archives administratives du ministère de la Guerre.

Jemappes; il y avait été blessé. Lieutenant le 1er avril 1793, chef de bataillon, adjudant général provisoire en l'an II, il avait servi aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Sa conduite n'avait pas été sans reproche : accusé de lâcheté lors de l'attaque du château de Bouillon par les Autrichiens, il avait été suspendu le 19 août 1794. Trois ans plus tard, le 14 août 1797, il était admis au traitement de réforme. Cette mise à la réforme était sans doute la conséquence du rôle qu'on lui avait attribué dans la conspiration de Babeuf; il avait été arrêté comme l'un des complices du principal accusé. Toutefois l'accusateur près la haute cour n'avait pas trouvé de charges suffisantes contre lui; il avait été acquitté. A propos de ces poursuites qui n'avaient pas abouti, Barras déclare, dans ses *Mémoires*, que l'adjudant général Jorry était un « militaire honorable, plein de courage et de caractère, qualité fort peu vulgaire ». Peut-être Jorry avait-il, aux yeux de Barras, le grand mérite d'avoir été un ennemi de Talleyrand.

Environ un an plus tard, au mois d'avril 1798, Jorry engageait une violente campagne contre Talleyrand, qui finit par avoir son dénouement devant le tribunal correctionnel. Le ministre crut devoir faire insérer dans le *Moniteur universel* du 4 floréal an VI (24 avril 1798) une note officieuse, qui donnait la version de la rue du Bac; elle était précédée d'un court préambule : « Celui-ci (le ministre Talleyrand) n'a opposé aux calomnies et aux menaces que le silence d'une conscience sans reproche; mais quelqu'un, moins patient que lui et bien instruit des faits, vient de répondre par un seul placard aux nombreuses affiches de Jorry. » Affiches et placard n'ont point été conservés; du moins, d'après la note du *Moniteur*, et aussi d'après un rapport autographe que Talleyrand avait adressé, le 26 mars 1798, au président du Directoire Merlin [1], voici les faits.

Quelques jours après le 18 fructidor (4 septembre 1797), le Directoire, qui disait s'inspirer d'un généreux esprit de clémence, avait songé à utiliser au dehors, « en Italie, dans l'agence secrète », certains citoyens « connus par leur caractère impétueux »; ces citoyens devaient y trouver le double avantage d'avoir des moyens d'existence et d'employer leur

1. Archives Nationales : F7 6152, n° 855.

activité; ils le feraient d'ailleurs dans des conditions qui permettraient de surveiller leur zèle et de le contenir. Au nombre de ces citoyens se trouvaient l'ancien général Rossignol et l'adjudant général Jorry. Sottin, ministre de la Police générale, les conduisit l'un et l'autre à l'hôtel des Relations extérieures. « Je leur proposai d'aller à Rome, dit Talleyrand dans son rapport secret à Merlin; ils me demandèrent à réfléchir et à déjeuner. » Le ministre de la rue du Bac les reçut à plusieurs reprises; chaque fois, il leur témoigna une grande bonté, à laquelle les deux intéressés ne manquèrent point de répondre par une grande reconnaissance. En réalité, l'un et l'autre étaient des manières de suspects; Rossignol, qui avait fait preuve à l'armée de La Rochelle de la plus insigne incapacité, avait été impliqué, comme Jorry, dans le procès Babeuf; comme Jorry, il avait été acquitté. Finalement, Rossignol refusa la mission à l'étranger; mais Jorry l'accepta.

En guise d'à-compte sur son futur traitement et avec l'engagement de partir sans retard pour le pays indiqué, le protégé du ministre avait touché cent louis, soit deux mille quatre cents francs; cela se passait au commencement de brumaire, vers le 22-25 octobre 1797. Mais une fois les cent louis touchés, Jorry ne vint pas retirer son passeport et il ne partit point. Le ministre avait eu connaissance de sa désobéissance et il avait laissé cinq mois se passer ainsi; évidemment, il ne se préoccupait pas de faire exécuter les ordres qu'il avait donnés. Quant à Jorry, qui devait dépenser agréablement à Paris les avances reçues pour son voyage, il avait une explication toute prête de son séjour dans la capitale : il attendait ses instructions. On peut croire qu'il n'était pas plus disposé à aller les chercher qu'on ne paraissait empressé à les lui donner.

Cinq mois s'étaient donc écoulés pendant lesquels Jorry était resté à Paris au vu et au su de tous; seul peut-être le ministre ignorait sa présence. Il faut reconnaître qu'il devait avoir d'autres soucis en tête que de faire quitter Paris à cet obscur adjudant général de vingt-cinq ans. Mais le Directoire s'émut de cette présence irrégulière; au commencement de germinal, vers le 21-25 mars 1798, il demanda des explications au ministre. Talleyrand répondit par son rap-

port du 26 mars au président Merlin et « sans une qualification quelconque sur la personne ». Ces derniers mots sont de la note du *Moniteur*; ils donnent lieu de supposer que le ministre ne tenait pas à fournir à Jorry des raisons de griefs personnels; le personnage lui paraissait peut-être dangereux, comme l'instrument possible d'un parti.

Cependant l'affaire avait suivi son cours. En tête du rapport même de Talleyrand, Merlin avait écrit : « Faire sur le champ poursuivre comme escroc l'ex-adjudant général Jorry ». Celui-ci avait été arrêté le 5 avril, à 5 heures du matin, et écroué à la prison de l'Abbaye. Talleyrand tint à faire savoir qu'il n'avait été pour rien dans ces poursuites judiciaires. « Le mandat d'arrêt, dit la note du *Moniteur*, que Jorry s'est attiré par sa conduite, son arrestation, la divulgation du fait et du motif, tout cela est aussi étranger à Talleyrand qu'à tout autre individu de la République. »

***

Jorry avait passé cinq jours en prison, du 5 au 9 avril. Interrogé par le juge de paix Hanoteau, de la section du Mail il avait reconnu avoir reçu la somme en question pour une mission secrète; il était tombé malade; il avait déposé cette somme chez un ami; il était prêt à la restituer; il s'était présenté à plusieurs reprises rue du Bac, sans pouvoir obtenir ses instructions. Jorry avait aussitôt (8 avril) demandé au juge Hanoteau sa mise en liberté [1].

Je crois, Citoyen, qu'aux termes de la Constitution, n'y ayant aucune charge contre moi d'après l'interrogatoire, je dois être mis en liberté. Je suis très persuadé que votre probité et votre amour de la justice, s'il ne dépend que de votre ministère, vous feront un devoir de me faire jouir de l'application des lois de notre pays.

Je vous observerai de plus que j'ai été nommé électeur par une assemblée primaire de Paris, et que, sous aucun prétexte, aucune puissance n'a le droit de m'empêcher de remplir les fonctions augustes que le peuple souverain m'a confiées. L'assemblée électorale ouvre demain ses séances.

Le juge de paix Hanoteau estima, après l'interrogatoire de Jorry, qu'il n'y avait pas lieu de procéder à son arrestation

1. Archives Nationales : même dossier.

définitive. Le même jour (8 avril), il envoya à ce sujet un rapport au président du Directoire [1].

Je crois devoir vous adresser directement mon rapport judiciaire sur l'ex-adjudant général Jorry, prévenu d'escroquerie et électeur. Je l'ai présenté au citoyen ministre [de la Police], qui, pour réponse, m'a prescrit de lancer le mandat d'arrêt.

J'ai dû m'y refuser, ma conscience n'étant point pénétrée de la justice de cette mesure.

Cependant, avant d'ordonner la mise en liberté, j'ai dû vous faire connaître mon opinion, afin que, dans le cas où des raisons de politique, à moi inconnues, vous feraient désirer la détention de cet individu, vous puissiez prendre sur vous les mesures dont la Constitution vous a remis l'exercice.

Veuillez donc, Citoyen Président, en référer de suite au Directoire et lui faire sentir l'impossibilité où je suis, n'y ayant lieu de ma part au mandat d'arrêt, de laisser subsister même l'état de détention provisoire d'un homme qui demain doit commencer de grandes fonctions.

Je suis loin sans doute de vouloir contrarier les vues d'un gouvernement auquel j'ai voué attachement et fidélité inviolable; mais je le supplie de se pénétrer de ma position, surtout vu le caractère du détenu. Salut et respect. — HANOTEAU, juge de paix.

Cette lettre est du 8 avril, à 3 heures de l'après-midi. Le lendemain même, à 4 heures, Jorry était remis en liberté. Convaincu que Talleyrand était l'auteur de sa détention, il résolut de se venger.

***

Un rapport de police du 9 avril signalait un placard qui venait d'être répandu avec profusion dans Paris; sous la forme d'une lettre pour le *Journal des hommes libres*, ce placard contenait des plaintes et des injures adressées par le citoyen Jorry, électeur, au citoyen Talleyrand, ministre. Quarante-huit heures plus tard, le 11 avril, le ministre de Prusse à Paris Sandoz-Rollin, en sortant de l'hôtel des Relations extérieures, envoyait cette note à Berlin :

Le ministre était rêveur et soucieux. Il m'en apprit lui-même la cause. Un nommé Jorry, électeur, avait placardé un libelle horrible contre lui, le dénonçant comme un faux républicain et indigne de

1. Archives Nationales : AFIII 274.

siéger dans le Directoire; ce dernier avait, à la vérité, sévi contre le calomniateur et l'avait fait arrêter; mais cela ne le guérissait pas du soupçon que Jorry ne fût l'instrument de quelque intrigue supérieure, pour parvenir à l'écarter du Directoire. J'ai pu me convaincre ici combien il attachait d'honneur et d'ambition à siéger dans le Directoire. Je l'ai dit et je le crois : son entrée dans cette première magistrature de la France mettrait fin aux convulsions futures de l'Europe.

On sait que l'ambition de Talleyrand de passer de l'hôtel de la rue du Bac au palais du Luxembourg ne devait point être satisfaite; lorsque François de Neufchâteau quitta le Directoire (22 mai 1798), ce fut Treilhard qui le remplaça. Il est vrai que la tournure que prenait l'affaire Jorry n'était guère propre à faire aboutir les souhaits du ministre des Relations extérieures.

Le 12 avril, paraissait une nouvelle affiche de Jorry : en termes plus circonspects et sans faire de personnalités, il y exposait les motifs qui l'avaient déterminé à déposer entre les mains du juge de paix Hanoteau une somme de 2400 livres, qui lui avait été comptée par ordre du gouvernement. Les cent louis une fois restitués, on pouvait croire que tout était terminé. Loin de là : l'affaire ne faisait que commencer.

Jorry imagina, en effet, de traduire devant les tribunaux, pour arrestation arbitraire, le ministre qu'il regardait comme le véritable auteur de la décision prise contre lui. Un an et demi plus tard, sous le régime du Consulat, Talleyrand aurait pu invoquer contre son accusateur le bénéfice des articles 71, 72, 73 de la Constitution de l'an VIII, qui créaient pour les ministres un statut spécial dans les cas de poursuite judiciaire; présentement, il était, comme tous les citoyens, passible de la justice des tribunaux ordinaires. Il semble que dès lors Talleyrand, qui n'avait peut-être pas grande confiance dans la justice de son pays, se soit senti en assez fâcheuse posture. La note du *Moniteur* se terminait, en effet, par ces mots :

Les gazettes ont appris au ministre et la mise en liberté de Jorry et les menaces insensées d'un homme qui prétend traduire devant les tribunaux le ministre Talleyrand, lequel n'a eu d'autre rapport avec lui que de lui donner cent louis et de ne pas même se plaindre, quand il a su qu'il ne remplissait pas les conditions qui lui avaient été imposées.

Ce jeune homme, qu'on voudrait ne croire qu'égaré, va plus loin;

il pousse le délire jusqu'à soutenir que de ce genre de rapports qu'il a eu avec le ministre, il résulte un compte à régler entre le ministre et lui et un compte tout fait au profit de Jorry.

Tout cela fait pitié et ne ferait que pitié, si l'on ne voyait, dans ces placards dégoûtants de fureurs et de calomnies, le projet mal déguisé de ce parti, essentiellement destructeur, qui médite chaque jour la ruine du gouvernement.

***

Cependant Jorry, qui avait introduit, auprès du parquet du département de la Seine, une demande de poursuites contre Talleyrand, ne parvenait pas à la faire aboutir; d'ajournement en ajournement, les semaines et les mois se passaient sans résultat. Mais, de jour en jour, l'opinion publique devenait de plus en plus défavorable à la politique étrangère du Directoire. Qu'était devenue l'expédition d'Égypte? Où était Bonaparte? Que signifiait la rupture du congrès de Rastadt, la formation d'une nouvelle coalition contre la France, l'assassinat de nos plénipotentiaires qui venaient de quitter le congrès? La guerre qui recommençait dans l'Italie du Nord, dans cette Italie si chère aux Français depuis la campagne de 1796, s'ouvrait par des désastres. Bientôt tout était perdu pour nous au delà des Alpes, à l'exception de la région de Gênes. Autre part, la situation n'était pas moins grave. Notre frontière d'Alsace était à la veille d'être menacée. Masséna en Suisse avait dû se replier derrière le lac des Quatre-Cantons; serait-il de force à y tenir? L'opinion publique ne s'en prenait pas aux généraux, mais à la politique de casse-cou que le Directoire suivait depuis quelques mois et au ministre de la rue du Bac qui la représentait. Et quel ministre! n'avait-il pas été noble, évêque, constituant? Il n'en fallait pas tant pour perdre un homme qui n'avait pas le mérite d'être heureux.

Museler la presse, on ne pouvait pas y songer. Après le 18 fructidor, le gouvernement avait pratiqué des coupes sombres dans les journaux; mais les Conseils venaient d'adopter, au mois de juin 1799, des mesures libérales sur la presse. Ce fut alors un débordement de pamphlets. Les vendeurs parcouraient les rues en criant des titres à sensation : *Visite du diable au Directoire, Cela va mal, Procès criminel d'une*

aventurière nommée la Révolution, Testament de Reubell (il venait de quitter le Directoire, le 16 mai, et d'y être remplacé par Sieyès). A chaque jour, à chaque heure, c'était une éclosion nouvelle de placards et de libelles.

C'est alors que le *Journal des hommes libres de tous les pays ou le Républicain...* commença contre Talleyrand une véritable guerre au couteau. Conduite surtout par le ci-devant marquis d'Antonelle, elle ne laissait dans l'ombre rien de ses actes publics ou privés : le ministre est un anglo-émigré; c'est un traître; la nommée Legrand (au lieu de Grand), dans ce moment-ci, partage, comme sultane favorite, la couche de notre évêque ex-émigré; Talleyrand, c'est la cause secrète de tous nos malheurs. Et cela continue pendant des colonnes. Il n'y avait pas de censure. Le *Journal des hommes libres* pouvait dévorer ses victimes à belles dents; on comprend qu'on lui ait donné ce surnom : le Journal des Tigres.

Talleyrand n'avait pas renoncé à l'idée de devenir Directeur; mais les nominations qui firent entrer coup sur coup au Luxembourg, le 16 et le 18 juin, trois Directeurs nouveaux, Gohier, Roger-Ducos, Moulins, le laissèrent où il était; cette petite révolution avait été pour lui, comme il le confiait au ministre de Prusse, une journée des dupes. La partie restait belle pour ses ennemis.

Le *Journal des hommes libres* fut trop heureux d'ouvrir ses colonnes à la campagne de Jorry. Le 23 messidor an VII, 11 juillet 1799, il insérait cette lettre :

Paris, 22 messidor an VII.

Au rédacteur du *Journal des hommes libres.*

Citoyens, à peine avons-nous commencé à jouir de la liberté de la presse que je me suis empressé de me rendre au tribunal de police correctionnelle, à l'effet de demander la levée d'un ajournement indéfini, sous le poids duquel m'a fait rester, depuis si lontemps, une complaisance très criminelle pour l'artisan des malheurs de la République.

Le 24, à midi, je combattrai corps à corps ce ministre des Relations extérieures, Talleyrand, déjà suffisamment frappé par l'opinion publique, et j'achèverai de démontrer les perfidies multiformes de ce royal diplomate. — JORRY, adjudant général.

Nouvelle lettre de Jorry, en date du 25 messidor, 13 juillet,

insérée dans le numéro du 27 messidor. C'est un cri de triomphe. Il avait comparu le 24 messidor, 12 juillet, devant la première section du tribunal de police correctionnelle du canton de Paris, Leclerc, président, Martin et Duperron, juges, Isnard Bonneuil, substitut du commissaire du pouvoir exécutif. Pour savoir comment les poursuites avaient été introduites, pour connaître la physionomie de la séance, il faudrait posséder le dossier de l'affaire; mais, depuis l'incendie de la Commune en 1871, aucun dossier n'existe plus au greffe du tribunal de la Seine avant l'année 1867. Du moins, on a le texte du jugement, soit dans le *Moniteur*, du 1er thermidor, soit, d'une manière plus complète, dans le *Journal des hommes libres*, du 2 thermidor.

D'après le texte du jugement, Talleyrand avait imputé à Jorry le délit d'escroquerie; mais il avait fait défaut à l'audience, ce qui enlevait beaucoup de force à cette accusation.

Le délit n'ayant jamais existé, dit Jorry qui triomphe, le commissaire du Directoire a déclaré, comme il le devait, qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre moi. Nonobstant ces conclusions favorables, je suis, pour l'opinion publique, entré dans quelques détails; et, après avoir crayonné le portrait du royal diplomate avec les couleurs qui lui sont propres, j'ai eu la satisfaction d'entendre déclarer par le tribunal qu'il n'y avait jamais eu le moindre indice de prévention sur mon compte. Si les deux évêques et les quatre grands vicaires qui étaient dans l'enceinte ont rendu un compte fidèle au chef du concile de la rue du Bac, il doit se convaincre que, le règne de la justice ayant repris son cours, le sien est passé. Salut fraternel. — JORRY.

Voici l'extrait, qui a été conservé, du jugement rendu par le tribunal :

Ouï ledit Jorry, dans ses conclusions, par lesquelles il demande que Talleyrand, ministre des Relations extérieures, auteur de son arrestation arbitraire, soit poursuivi par le ministère public comme coupable d'abus d'autorité contre un citoyen; que son calomniateur Talleyrand soit tenu de réparer publiquement l'injure qu'il lui a faite, et condamné, même par corps, en cent mille francs de dommages et intérêts, applicables aux indigents de cette commune;

Le Tribunal, faisant droit, attendu que de l'instruction faite à l'audience, non seulement il ne résulte aucune preuve, mais pas même l'ombre d'une présomption, ni aucun indice du délit d'escroquerie imputé audit Jorry par une lettre du ministre des Relations

extérieures, renvoie ledit Jorry des fins de ladite dénonciation; et, faisant droit sur les conclusions dudit Jorry, déclare ladite dénonciation injurieuse et calomnieuse, et les poursuites qui ont été exercées sur icelle inconstitutionnelles [1] et vexatoires; lui permet d'imprimer et afficher ledit jugement au nombre de deux mille exemplaires, avec recours contre qui de droit; lui réserve en outre toute action pour réparation de vexations, d'injures et calomnies, et de dommages et intérêts, devant les juges qui doivent en connaître.

Vingt-quatre heures après ce jugement, le 25 messidor an VII (13 juillet 1799), Talleyrand adressait aux Directeurs sa démission de ministre; sans faire allusion au procès, il parlait de l'acharnement de leurs ennemis communs, qui ne lui permettait plus d'être utile dans le ministère. Il déclarait au ministre de Prusse (14 juillet) qu'il renouvellerait sa démission jusqu'à ce qu'elle fût acceptée. Le 2 thermidor (20 juillet), il envoyait une nouvelle lettre de démission, celle-ci pleinement explicite :

Citoyens Directeurs, Je vous prie de nouveau de vouloir bien accepter la démission que j'ai eu l'honneur de vous offrir le 25 messidor dernier.

Je ne me pardonnerais pas de rester dans une place où, malgré la certitude que j'ai d'avoir fait pour la République tout le bien qui était en mon pouvoir, je sens que mon nom seul, attaqué chaque jour par de nouveaux outrages, pourrait devenir un obstacle aux vues du gouvernement. D'ailleurs, dans un moment où un tribunal du département de la Seine vient de me condamner sans même m'avoir appelé en cause et de déclarer calomnieuse et inconstitutionnelle une dénonciation qui n'a jamais existé ni par écrit, ni de vive voix, que je n'ai ni faite, ni même un seul instant voulu faire, tout m'avertit que je dois me retirer, et que je ne dois pas laisser plus longtemps la qualité de ministre de la République exposée à d'aussi inconcevables injustices.

Je conserverai à jamais, Citoyens Directeurs, le souvenir de vos bontés. Veuillez recevoir, en ce moment, l'expression de ma reconnaissance et l'hommage de mon respect.

Le même jour, le Directoire acceptait la démission du ministre. Sans faire aucune allusion au procès, il déclarait qu'il regardait « comme un acte de justice » de témoigner au

1. Ces poursuites étaient déclarées inconstitutionnelles, comme ayant été faites en violation de l'article 8 de la déclaration des droits qui précède la Constitution de l'an III.

citoyen Talleyrand combien il avait été satisfait de son « zèle constant », de son « civisme » et de ses « lumières ». Le compliment était un peu sec.

Plus tard, en rédigeant ses *Mémoires*, Talleyrand a présenté son départ de la rue du Bac comme une satisfaction personnelle. « Dès que les armées du Directoire furent battues, dit-il, on le méprisa. On l'attaqua dans les journaux, dans les pamphlets, partout enfin. On n'épargna pas naturellement ses ministres; cela me procura la facilité que j'attendais de quitter mon poste. J'avais bien reconnu qu'il ne m'était possible d'y empêcher que trop peu de mal, et que ce ne serait que plus tard qu'il y aurait du bien réel à y faire. » Le prince de Bénévent ne tenait pas à informer la postérité qu'il avait été obligé un jour de baisser pavillon devant un simple adjudant général.

***

Si le tribunal n'avait pas alloué à Jorry les cent mille francs de dommages et intérêts qu'il avait demandés, les considérants et le jugement avaient été pleinement en sa faveur. Quant à la démission forcée de Talleyrand, que le Directoire avait si facilement acceptée, elle couronnait d'une façon victorieuse la campagne de l'adjudant général et du *Journal des hommes libres*. Quelques jours plus tard, Jorry remportait une nouvelle victoire, qui était comme la conclusion de son procès : le 17 thermidor (4 août), un arrêté du ministre de la Guerre Bernadotte le rappelait à l'activité, avec le grade de colonel d'état-major, en l'affectant à l'armée d'Italie.

Le triomphe de Jorry et d'Antonelle ne fut pas de longue durée. Dès le 25 brumaire (16 novembre), six jours après le coup d'État de Saint-Cloud, les Consuls de la République, Sieyès, Roger-Ducos, Bonaparte, rendaient un arrêté en deux articles. D'après l'article I, trente-sept individus devaient se rendre à Rochefort pour être ensuite conduits et retenus dans le département de la Guyane française; Jorry était l'un de ces trente-sept. D'après l'article II, vingt-deux individus devaient se rendre dans telles localités du département de la Charente-Inférieure qui leur seraient indiqués par le ministre de la Police générale; Antonelle était l'un de ces vingt-deux.

Ici, Talleyrand joua une scène digne de *Cinna ou la Clémence d'Auguste*. Le 29 brumaire (20 novembre), il adressait à Fouché, ministre de la Police générale, une lettre, dont un rapport de police dit qu'elle fit beaucoup de sensation; d'après un journal, *le Citoyen français*, cette lettre respirait « le sentiment le plus pur et le plus délicat ». La voici :

J'ai vu avec beaucoup de peine, Citoyen Ministre, le nom de Jorry dans la liste des hommes condamnés à l'exil. Jorry est un très jeune homme, dont les écarts méritent plus d'indulgence que de rigueur. Il est au service de la République, il est à l'armée d'Italie; peut-être au moment même où la loi le frappe, elle est prévenue par les coups de l'ennemi; peut-être des blessures ou une mort patriotique honorent son nom. Je dois ajouter que Jorry n'ayant jamais, à ma connaissance, offensé que moi, je me crois un droit particulier à vous présenter ces observations; et je vous avoue qu'ayant le plus grand, le plus vif désir de voir mon offense oubliée de toute la terre, comme elle l'est de moi, je recevrai comme une faveur personnelle l'exception que je sollicite et que je vous prie très instamment de demander aux consuls de la République. — TALLEYRAND.

La lettre est très belle; mais n'est-on pas en droit de se demander quel en était le degré de sincérité? Avec Talleyrand, la question n'est jamais inutile. Le baron Brinkman, chargé d'affaires de Suède, rapportait à son gouvernement que la lettre avait pour objet de rejeter tout l'odieux de ce projet de proscription sur le ministre de la Police, alors que Sieyès en était le véritable auteur. D'autre part, l'auteur de la lettre n'ignorait pas que cette mesure de rigueur avait été très mal accueillie par l'opinion, et que sans doute elle allait être rapportée. Le *Moniteur* avait publié la lettre de l'ancien ministre le 24 novembre; le lendemain, les Consuls rapportaient l'ensemble de l'arrêté du 25 brumaire pour l'un et l'autre de ses articles.

Le jour même où la lettre de clémence avait été livrée à la publicité, le 3 frimaire an VIII (24 novembre 1799), un décret des Consuls appelait au ministère des Relations extérieures le citoyen Talleyrand-Périgord. Un communiqué du *Moniteur*, du 4 frimaire, s'exprime ainsi : « Il avait quitté cette place il y a cinq mois, à l'époque où un parti essentiellement désorganisateur et proscripteur de tous les talents dominait

dans toutes les autorités de la République. » L'hôtel de la rue du Bac avait retrouvé son ministre, qui, pendant plus de sept ans, devait diriger notre politique étrangère.

Quant à Jorry, il retomba dans l'obscurité d'où quelques semaines de notoriété l'avaient fait sortir. Sous la Restauration, il fut gouverneur de l'île d'Oléron; sous la monarchie de Juillet, de 1830 à 1833, il commanda la place de Navarin, en Morée. Il devait mourir en 1857, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans avoir pu franchir, malgré des sollicitations répétées, le grade de colonel. Peut-être, dans ses vieux jours, en avait-il gardé une certaine fierté; car ce grade avait été le prix du procès bizarre qui avait eu pour conséquence d'interrompre, pour quelque temps, la carrière ministérielle de Talleyrand.

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

LA POÉSIE DE PAUL VALÉRY

Le centre et le massif de son œuvre, c'est jusqu'ici, chez Valéry, une création poétique, trois volumes, ou plutôt trois plaquettes de vers que la plupart des poètes s'accordent à considérer comme un des sommets actuels de la poésie française. Un *Album de Vers anciens* comprend tous les poèmes de jeunesse écrits jusqu'en 1898. Après la mort de Mallarmé et même un peu avant, longtemps Valéry cessa d'écrire des vers (quelques articles dans l'*Athenœum* anglais et le *Mercure* furent toute sa production littéraire); il ne revint à la poésie que vingt ans après, en 1917, quand il publia la *Jeune Parque*. De 1918 à 1922, il écrivit les poèmes de *Charmes*. Il croit que son œuvre poétique s'arrêtera là, et qu'il a à peu près épuisé la matière lyrique départie à sa nature. Chacun des trois livres a son indépendance, comme trois cercles, non tangents, mais concentriques. Le centre commun, celui que l'*Hérodiade* de Mallarmé désignait déjà du doigt, c'est la méditation de la substance du poète par lui-même, le poids de cette substance dans une main parfaite et dure, faite de rythmes et d'images.

> Et là-haut, dans la lumière immense,
> Nous nous sommes trouvés en pleurant,
> O mon cher compagnon de silence.

Écrits un peu dans le cercle de la lampe allumée rue de Rome, dans l'ombre de la yole qui glissait sur la Seine à Valvins, sur les bords du rondeau où fleurissait le nénuphar

blanc, les vers anciens de l'*Album* nous évoquent à chaque page le décor mallarméen et symboliste. Ils vivent profondément par un double élan vers deux puretés paradoxales, celle du moi pur, celle de la poésie pure : le moi pur seul objet de la poésie pure, tous deux d'ailleurs identiques et ne comportant qu'une différence de point de vue, — de même que la seule matière possible de la loi morale universelle est chez Kant l'idée même d'universalité.

L'*Album* pourrait porter entier ce titre d'une de ses pièces : *Narcisse parle*. Et la liaison entre l'*Album* et *Charmes*, la pérennité du thème poétique que n'a jamais déserté Valéry, le *Fragment du Narcisse* publié dans *Charmes* nous en assure à nouveau. On sait quel prestige exerça le mythe de Narcisse sur la génération symboliste. On trouverait bien des thèmes communs entre les vers de Valéry et le *Traité du Narcisse* d'André Gide. Mais tandis que la prose symboliste avec Gide, la poésie symboliste avec Henri de Régnier, ayant tiré de ces solitudes décoratives ce qu'elles comportaient de nouveau, de jeune, d'aigu, les abandonnaient avec la satisfaction d'y avoir fait leurs écoles, Valéry a continué à occuper, après Mallarmé, ce pic stérile et dominateur, où la glace prend un aspect de diamant, et d'où la sentinelle perdue sent qu'elle surveille de haut, d'un air vierge et sous des étoiles élargies, les vallées dans lesquelles se pressent les villages, poussent les maisons et passent les routes.

Voici les tercets d'un sonnet :

> Est-ce vivre? O désert de volupté pâmée,
> Où meurt le battement faible de l'eau lamée,
> Usant le seuil secret des échos de cristal...
>
> La chair confuse de molles roses commence
> A frémir, si d'un cri le diamant fatal
> Fêle d'un fil de jour toute une trame immense.

On reconnaît une nature transposée non seulement dans une intelligence, mais dans un vocabulaire, celui de Mallarmé, où la Rose et le Diamant figurent comme des emblèmes usuels, pleins de signification pour les initiés, ainsi que chez les mystiques persans la Rose et le Rossignol. Un monde de conscience, pris sous des paupières baissées, dans la méditation de lui-même, et fêlé (tout comme le *Vase Brisé*, mon

Dieu!) par le diamant fatal, par le contact de la vie à vivre. Le thème, en sa racine originelle, est celui de toute poésie; on n'en saurait imaginer de plus banalisé par tout le lyrisme romantique. Pourquoi nous apparaît-il dans le symbolisme et dans Valéry comme apportant un élément poétique réellement nouveau? Parce qu'il passe du sentiment à la métaphysique; parce qu'il se transporte à un point qu'on peut appeler soit l'antipode du lyrisme, soit un hyper-lyrisme. Le poète ne nous accorde pas plus de confidences sur sa destinée personnelle que ne le faisait un poète parnassien (et Mallarmé nous montre comment le Parnasse a pu évoluer en symbolisme). Il ne tire de lui-même que des attitudes et des images par lesquelles il s'intéresse, et nous intéresse, à deux êtres généraux, à deux universaux, à deux Idées, qui sont l'univers et la poésie. Le mythe de Narcisse a été traité non sentimentalement, comme eussent pu faire un disciple de Baudelaire, un Samain, un Bourget jeune dont les vers eussent été d'un poète, mais métaphysiquement, à la manière d'un Léonard ou d'un Gœthe. Et Valéry, pas plus que Mallarmé, n'a voulu quitter cet éther supérieur, sinon pour des jeux, des exercices présentés comme tels, et dont on ne trouve d'ailleurs d'exemples que dans ses *Vers anciens*, — une tête, une oreille, une figure en miroir.

> Éclose la beauté par la rose et l'épingle!
> Du miroir même issue où trempent ses bijoux.
> Bizarres feux croisés dont le bouquet dur cingle
> L'oreille abandonnée aux mots nus des flots doux.

Négligeons-les, et arrivons à la seconde poésie de Valéry, celle qui commence avec la *Jeune Parque*, après une interruption de vingt ans.

***

La *Jeune Parque* passe pour le poème le plus obscur de la poésie française, beaucoup plus obscur que l'*Après-midi d'un Faune*. Et pourtant elle n'a pas subi les railleries qu'on prodigua à Mallarmé. Ce livre si difficile, si peu intelligible en apparence, est respecté. Cela pour deux raisons. D'abord on ne raille plus Mallarmé. Mallarmé, comme Baudelaire, a

vaincu, on ne voit dans sa « difficulté » qu'un culte mystique de la poésie, et les moins mallarméens reconnaissent qu'il a écrit une quarantaine de vers qui sont parmi les plus beaux de la langue française; Valéry bénéficie de la trouée qu'a faite son maître. En second lieu il y a dans la *Jeune Parque* un singulier contraste entre l'obscurité du poème et la beauté évidente, extraordinaire, des vers et des images pris séparément. Cet éclat extérieur, visible pour tous, prouve évidemment l'existence d'une intelligibilité intérieure, dont le poète a la clef. Il en est de même pour tout poème de qualité élevée, et le métier de la critique consiste à convertir, dans une certaine mesure, cette intelligibilité intérieure en une intelligibilité commune.

Sous l'éclat des images et la musique des vers, nous sentons dans la *Jeune Parque* un poids de réalité intérieure d'une originalité et d'une indépendance uniques. La conversion de l'intérieur en extérieur est une nécessité du langage et de la poésie : conversion à laquelle Valéry se refuse, employant au contraire la poésie à renforcer, à maçonner, à embaumer cet intérieur. Une image viendra ici à mon aide. Vous avez devant vous trois pièces anatomiques, une main, un cœur et un cerveau. Vous tirez de vous-même assez de sympathie, d'intelligence, pour animer la main, pour la comprendre dans son mouvement, pour y voir une réalité vivante qui va, croyez-vous, remuer et faire des gestes pourvus d'un sens, faciles à interpréter. Le cœur ne vous dira à peu près rien de pareil, à moins que vous ne soyez physiologiste. Le physiologiste, lui, reconstituera spontanément avec ce cœur un ensemble d'images dynamiques presque aussi naturelles, aussi claires, que l'ensemble d'images dynamiques reconstituées par un individu quelconque sur une main. Voici maintenant le cerveau. Qu'y voyez-vous? Une matière mystérieuse que vous avez beau regarder, cela reste, pour vous, de la matière, vous ne savez l'incorporer dans aucun mouvement spontané et suivi. Le physiologiste va un peu plus loin : il imagine les faisceaux de nerfs afférents et efférents, la trépidation des cellules, l'irrigation sanguine; mais, tandis qu'il voyait en images dynamiques la liaison entre les mouvements du cœur et la production de la chaleur animale, il ne voit abso-

lument rien de la liaison entre les mouvements intérieurs des cellules et la conscience ou le mouvement volontaire. S'il est psychologue et philosophe, il va encore un peu plus loin, il recourt à des hypothèses et à des images, comme celle de l'appareil téléphonique ou de la sonnerie électrique; mais il va aussi plus loin dans le sentiment de son ignorance. Et pourtant nous savons que les mouvements de la main, du cœur et du cerveau appartiennent à un même courant dynamique, que la clarté relative des premiers est en fonction de l'utilité qu'il y a pour nous à les connaître, de l'habitude où nous sommes de les voir fonctionner et servir dans notre vie de relation. Or le langage correspond, comme la main, à un ensemble de mouvements extériorisés, déployés sur un plan, facilement intelligibles. Valéry, dans le dialogue sur la danse, parle du corps de la danseuse, qui devient tout entier une main, parce que la danse est le type du mouvement centrifuge qui répand l'âme vers l'extérieur. Mais la prose de Valéry et plus encore ses poèmes, et surtout la *Jeune Parque*, donnent le sentiment d'organes intérieurs comme le cerveau, dont le raccord avec notre vision ordinaire n'est pas fait, dont le mouvement est exprimé tant bien que mal par les moyens purement poétiques, et qui obligent au moins le lecteur à définir le poète, contrairement à Gautier : un homme pour qui le monde intérieur existe.

Et monde intérieur ne signifie pas ici monde moral. Nous ne sommes pas chez Amiel. La *Jeune Parque*, où le poète a voulu exprimer ce qui existe en lui de plus authentique et de plus profond, est un poème à la fois physique, psychologique et cosmologique. — Physique parce qu'il porte sur le mystère du corps plus que de l'âme. Dans l'*Ame et la Danse*, Valéry fait dire à Eryximaque : « La raison, quelquefois, me semble être la faculté de notre âme de ne rien comprendre à notre corps. » La *Jeune Parque* est un effort poétique pour écarter cette raison, cette facile intelligibilité qui nous empêche de comprendre le corps et de poser frais et nu le problème du corps. — Psychologique en un sens tout à fait opposé à celui que le théâtre, le roman, le langage courant donnent à ce mot lorsqu'ils en font l'épithète d' « analyse ». Pas analyse, pas non plus synthèse, mais intuition de notre masse psycho-

logique immédiate, sentie de près, investie à la manière dont l'amour envahit, occupe, étranger à toute « analyse », à toute intelligence, le corps ou l'âme de l'être aimé. — Cosmologique enfin, car ce physique et ce psychique n'existent pas en fonction d'un être incertain qui serait nous, mais comme aspects d'un être certain qui est l'univers, le Tout.

Quand nous lisons la *Jeune Parque*, nous songeons d'abord à l'*Hérodiade* de Mallarmé. Mais la ressemblance n'est qu'apparente. *Hérodiade* figure un symbole de la poésie pure, une transposition du mythe de Narcisse sur le plan de l'art poétique : c'est le « vers » qui équilibre la « prose » pour des Esseintes. Valéry a mis au jour, comme Maurice de Guérin dans le *Centaure*, une créature idéale qui pourrait être l'une des Parques du Parthénon. Non femme parce qu'en effet femme, mais seulement pour mettre en lumière, comme le vers et les images eux-mêmes, la figure décorative du poème et aussi pour lui enlever tout le *je*, tout le caractère de lyrisme personnel et d'aveu, incompatibles avec l'idée de poésie pure. Admettons une sorte de Léda léonardesque ou d'Ève michelangelesque, — simplement et nûment une statue de la Vie, statue animée comme celle de Condillac, — personnage unique d'un drame qui se passe moins à son intérieur qu'à l'intérieur même de l'élan vital, et d'une conscience qu'on peut, au hasard de la page, dilater en cosmique ou resserrer en pathétique.

> Toute! mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,
> Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,
> Et dans mes doux liens à mon sang suspendue,
> Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais
> De regards en regards mes profondes forêts.

Monde intérieur, dont fait partie le corps éprouvé du dedans, et auquel le monde extérieur fournit des images comme l'eau à Narcisse renvoie la sienne. La perfection serait cette solitude idéale, plénitude d'un univers qui se suffit comme le Dieu d'Aristote, et dont l'équilibre heureux du corps et de l'âme nous fournit une figure fugitive. Tel est le monde qui existerait de droit, le paradis terrestre. Mais le droit est brisé, fêlé par le fait, le fait où nous sommes pris malgré nous, et qu'auprès de cette Ève sans Adam personnifie le

vieux serpent, ce Serpent dont Valéry reprendra le mythe dans l'*Ébauche* de *Charmes*. Un serpent l'a mordue en songe — mythe et vérité, mythe qui se vérifie par l'effet.

Je me sentis connue encor plus que blessée.

Elle n'est plus seule avec elle-même, elle ne forme plus un monde parfait, circulaire et exact comme l'horizon. Une autre figure — meilleure ou pire? — éclôt d'elle.

Dieux! dans ma lourde plaie une secrète sœur
Brûle!... qui se préfère à l'extrême attentive!

C'est cette sœur, cette nouvelle et plus jeune Parque qui parle dans l'admirable tirade en italiques :

Va! je n'ai plus besoin de ta race naïve,

celle-là solitaire encore, mais pleine intérieurement de richesse et d'amour :

Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie.

Un passage de l'attente et de l'absence à la présence. Présence faite de la cessation ou de l'absolu de l'absence? On ne sait. La musique seule (qui n'est pas étrangère à la *Jeune Parque*, écrite sous l'influence de Glück) relayerait ici la poésie. « A la température de l'intérêt passionné, dit ailleurs Valéry, ces deux états (amour ou haine) sont indiscernables. » Sur ces limites, rien ne se rapporte « à l'alternative de l'être et du non-être : ce serait trop simple ».

Je sors, pâle et prodigieuse,
Toute humide de pleurs que je n'ai point versés,
D'une absence aux contours de mortelle bercés
Par soi seule... Et brisant une tombe sereine,
Je m'accoude inquiète et pourtant souveraine,
Tant de mes visions parmi la nuit et l'œil
Les moindres mouvements consultent mon orgueil.

C'est cette Parque maintenant, cette sœur nouvelle, qui vit, délaisse l'Autre et son marbre compact; l'Ève de Milton qui s'avance, après la faute, dans un monde nouveau, sur un différent registre de vie.

Cette Autre, la Parque immémoriale, la réalité d'avant l'individu, et qui ne faisait qu'un avec le monde, elle évoque le plein lumineux, sur lequel les regards de l'œil éternel ne

découvrent que des abstractions, — la vision idéale que limite, fragmente, abolit la vision réelle. Mais cela ne peut se dire en prose sans tomber dans le concept; les vers seuls sont efficaces.

Quel éclat, sur mes cils aveuglément dorés,
O paupières qu'opprime une nuit de trésor,
Je priais à tâtons dans vos ténèbres d'or!
Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclore,
Je m'offrais dans le fruit de velours qu'il dévore;
Rien ne me murmurait qu'un désir de mourir
Dans cette blonde pulpe au soleil pût mûrir.
Mon amère saveur ne m'était point venue,
Je ne sacrifiais que mon épaule nue
A la lumière; et sur cette gorge de miel,
Dont la tendre lumière accomplissait le ciel,
Se venait assoupir la figure du monde,
Puis, dans le dieu brillant, captive vagabonde,
Je m'ébranlais brûlante et foulais le sol plein,
Liant et déliant mes ombres sous le lin.

(Le charmant vers, qui double la mobilité des ombres par la mobilité du lin, et les unit ou les divise d'un même mouvement!) Seule son ombre, cette « absence peinte », dessine déjà sur le sol une image ennemie, celle du serpent qui fait passer l'être à la vie mutilée et agile, active et desespérée, — le thème que reprendra l'*Ébauche* de *Charmes*.

Absence, néant, qui contribuent à ce déficit qu'est la conscience, à cette conscience d'un manque qu'est la vie. Un monde obscur s'est maintenant creusé dans un intérieur, au lieu de cet objet lumineux qui ne formait qu'une sphère parfaite.

Mon œil noir est le seuil d'infernales demeures!...
Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux,
Mes pas interrompus de paroles aux cieux.

La vie maintenant ne coïncide plus avec un univers, elle est ce qui s'ajoute incessamment à l'univers. La Parque d'autrefois c'était un univers qui était. Mais maintenant l'univers ne peut se suffire. « Son effroi d'être ce qu'il est l'a donc fait se créer et se peindre mille masques », et la *Jeune Parque* figure non expressément l'un de ces masques, mais métaphysiquement leur genèse et leur principe à tous. Masque

idéal, qu'elle serre cependant sur son visage comme le moyen mystérieux de plus d'être et de vie, le triste et fier honneur de l'espace et du temps.

Souvenir, ô bûcher, dont le vent d'or m'affronte,
Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus
D'être moi-même en flamme un autre que je fus.
Viens, mon sang, viens rougir la frêle circonstance
Qu'ennoblissait l'azur de la sainte distance
Et l'insensible iris du temps que j'adorai!

Monde livré au travail de la mort. Cette vie de fleur pure, élémentaire et vierge, « cette rose sans prix », il faut que la mort la respire pour une fin ténébreuse. Qu'elle vienne donc, la mort, qu'elle glisse son illusion dans le splendide printemps qui la nie! Ce printemps, ce beau corps de la vierge, cette pure argile sont-ils formés pour triompher de la mort au moment où ils lui cèdent?

Pour que la vie embrasse un autel de délices,
Où, mêlant l'âme étrange aux éternels retours,
La semence, le lait, le sang coulent toujours?

Non.

Peuple altéré de moi suppliant que tu vives,
Non, vous ne tiendrez pas de moi la vie...

Elle repousse cette figure du monde traîné vers la répétition, la multitude, la fécondité, — l'autrui, — ce que Platon nommait l'Autre, — et cette « manie humaine de faire écho » qui monnaye en le billon humain une invisible pièce d'or! Seul monde pour elle, le monde intérieur; mais ce monde intérieur où nous cherchons plus de vérité est un monde sans joie. Il est symbolisé par cette vivante et musicale larme que Valéry a vraiment « faite » en la substance diaphane et adamantine d'une vingtaine de vers inexprimablement beaux.

Tendre libation de l'arrière-pensée!
D'une grotte de crainte au fond de moi creusée
Le sel mystérieux suinte muette l'eau.
D'où nais-tu? Quel travail toujours triste et nouveau
Te tire avec retard, larme, de l'ombre amère?
Tu gravis mes degrés de mortelle et de mère,
Et déchirant la route, opiniâtre faix,
Dans le temps que je vis, les lenteurs que tu fais
M'étouffent...

Vers d'une lenteur, d'une gravité, d'un poids qui mettent vraiment la goutte d'eau vivante en mouvement. Valéry ne personnifie pas, comme Vigny, la divine larme humaine en une Eloa, il la réalise dans le corps même et la matière qui lui ont donné naissance.

> Hélas! de mes pieds nus qui trouvera la trace
> Cessera-t-il longtemps de ne songer qu'à soi?

Et toute la *Jeune Parque* n'est en effet qu'un songe de soi, — mais songer à soi, se songer, c'est poser le pied sur une terre trouble et inconsistante.

Pourtant, dans cette descente intérieure, peut-être le visage de l'ancienne Parque, du Moi perdu, antérieur à l'individu, va-t-il reparaître. Il semble qu'un soleil se lève, qu'une terre se dessine, et que de vastes épaisseurs d'êtres, de souvenirs, de durée, se découvrent.

> L'ombre qui m'abandonne, impérissable hostie,
> Me découvre vermeille à de nouveaux désirs,
> Sur le terrible autel de tous mes souvenirs.

Tout reparaît à la fois neuf et ancien, soustrait au temps, avec un visage d'éternité. Ce qu'elle retrouve, ce que nous retrouvons, dans l'élan de notre être profond, c'est l'élan même du monde, c'est la création, qui ne se fait pas autrement que nous-mêmes ne créons, ne nous créons. Voici tout le monde de la chair et des formes qui « procède » à la façon alexandrine, figuré par ces Cyclades en fleur dans une aurore.

> Salut! Divinités par la rose et le sel,
> Et les premiers jouets de la jeune lumière,
> Iles!... Ruches bientôt quand la flamme première
> Fera que votre roche, îles que je prédis,
> Ressente en rougissant de puissants paradis,
> Cimes qu'un feu féconde à peine intimidées,
> Bois qui bourdonnerez de bêtes et d'idées,
> D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther.

Le bloc d'aube et de vie intérieure équilibre ici le bloc ancien de lumière nue et d'être sans durée.

> Je soutenais l'éclat de la mort toute pure,
> Telle j'avais jadis le soleil soutenu.

La belle mort à laquelle nous accoutume la vie intérieure,

la mort, grottes développées derrière cette larme des yeux, qui la signifie, rendra-t-elle donc à la Jeune Parque, purifiée par la conscience, cet état d'identité heureuse et de divinité, ce paradis perdu que le serpent subtil lui a fait quitter?

> Dans quelle blanche paix cette pourpre la laisse,
> A l'extrême de l'être, et belle de faiblesse...
> Et moi, d'un tel destin, le cœur toujours plus près,
> Mon cortège, en esprit, se berçait de cyprès,
> Vers un aromatique avenir de fumée
> Je me sentais conduite, offerte et consumée,
> Toute, toute promise aux nuages heureux!

Pointe de fumée, pointe aussi de cyprès qui s'effile, — tout comme dans les *Mille et une Nuits*, ce qui « gagne le géant de la ténuité » — (j'aurais souhaité presque une faute d'impression et pouvoir lire *néant*, pour songer, sur la même allitération à la pointe mallarméenne),

> Une sonore, vaine et monotone ligne!

Mais c'est là un absolu comme l'autre. Impossible à l'être limité d'atteindre sans contradiction — d'idée ou de sentiment — l'un ou l'autre de ces absolus. L'ancienne Parque n'avait pas d'yeux pour le soleil et ne le « soutenait » que de son être entier. Celle de maintenant n'en a pas pour la mort. Ni l'un ni l'autre ne se peuvent regarder fixement. La puissance de la vie est là. C'est à elle et non à nous qu'appartiennent nos yeux.

> Mais qui l'emporterait sur la puissance même,
> Avide par tes yeux de contempler le jour
> Qui s'est choisi ton front pour lumineuse tour?

Cet élan vital auquel nous ne pouvons échapper, qui ne nous appartient pas et dont nous ne sommes que l'instrument, cet être qui affleure par nous et qui dispose et de notre vie et de notre mort, le repliement sur nous-même nous en fera-t-il sentir au moins le secret? Se replier comme le reptile, suivre un fil, arriver à une racine intérieure, épouser par la pensée les plis de ce cerveau qui nous est prêté, qui n'est ni nous ni à nous, cela se peut-il?

Voici la Jeune Parque dans une profondeur qui ne connaît pas la mort : non plus cette profondeur de vide, de pensée,

d'encens, de ténuité, qui était celle de l'âme et de la vie intérieure, mais une profondeur de substance, de plein, d'être.

> Hier la chair profonde, hier la chair maîtresse
> M'a trahie...

Deux puissances qui semblent pour Valéry les deux clefs de l'être, de notre être qui n'est pas nous : le sommeil, la chair. Le sommeil qui eût pu être le rêve, un beau rêve d'amour. Mais non... Une chute, une descente dans une existence vraiment autre.

> Au milieu de mes bras je me suis faite une autre.

Le sommeil n'est pas ici un symbole. Il est lui-même, il fait sa partie dans cette nécessité étrange où nous sommes de vivre non pas une vie, mais deux vies, deux vies alternées, et celle du sommeil peut être la plus vraie. M. Bergson, dans les pages de l'*Énergie Spirituelle* sur le *Rêve*, dit qu'il croit que le sommeil profond est contact avec la vie et l'être. Il le croit sans pouvoir en faire état comme philosophe, puisqu'il n'y a pas là d'expérience proprement dite. Mais Valéry, qui le croit sans doute aussi, peut en faire état comme poète. Il est même curieux qu'il retrouve en poète, en lui conférant le baptême poétique d'une belle allitération, le mot par lequel M. Bergson définit le sommeil quand il l'appelle un « désintéressement » (je songe aussi aux dernières pages du *Journal* d'Amiel).

> Ce fut l'heure, peut-être, où la devineresse
> Intérieure s'use et se désintéresse :
> Elle n'est plus la même... Une profonde enfant
> Des degrés inconnus vainement se défend,
> Et redemande au loin ses mains abandonnées.
> Il faut céder aux vœux des mortes couronnées
> Et prendre pour visage un souffle...

Descente, descente profonde, sous le visage immatériel de ce souffle égal, comme une pierre dans l'eau sous les cercles de frissons élargis. Descente dans une eau, mais dans de l'être, — est-ce l'être? Tout ce qui se passe au delà de notre gosier, dit l'Eryximaque de l'*Ame et la Danse*, nous devient mystérieux. Le sommeil lève-t-il ce mystère?

La porte basse, c'est une bague... où la gaze
Passe... Tout meurt, tout vit dans la gorge qui jase...
L'oiseau boit sur ta bouche et tu ne peux le voir...
Viens plus bas, parle bas... Le noir n'est pas si noir!

Le noir n'est pas si noir... Peut-être, par delà la vie, par delà la veille, et filtrée par elle comme l'eau par le sable, la lumière massive et totale reparaît-elle. Les trois dernières pages de la *Jeune Parque* ramènent les thèmes de la *Soirée avec M. Teste*. Le lit,

Presque tombeau vivant dans les appartements,
Qui respire et sur qui l'éternité s'écoute,

pour elle comme pour Teste, il figure le lieu du contact avec l'être, le vaisseau qui va de la mer des Ténèbres à la mer de lumière. La Parque se sent là « femme absolue » devant une aurore, un soleil métaphysique qui point à l'extrémité de ce tombeau. Regrets, tristesses, toute l'amertume du poème ne fait plus qu'une vieille réalité dépassée

Et ce jeune soleil de mes étonnements
Me paraît d'une aïeule éclairer les tourments;
Toute sa flamme aux remords ravit leur existence,
Et compose d'aurore une chère substance
Qui déjà se formait substance d'un tombeau!

Le poème s'achève sur les motifs reconquis du début : la mer et la lumière, l'être universel et la totalité massive de cet élan cosmique, qui semble *connaître* l'homme et que l'homme *reconnaît*, contact du sujet et de l'objet, d'où jaillit l'éclair final.

Je te chéris, éclat qui semblais me connaître,
Et vers qui se soulève une vierge de sang
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant.

On pourrait voir dans la *Jeune Parque* le seul poème métaphysique de notre langue, avec le *Satyre*. J'entends un poème dont l'idée, le mouvement, les figures, coïncident avec une genèse du monde, non pas didactiquement comme dans Lucrèce et probablement dans Parménide, mais de l'intérieur et en reproduisant par des images l'élan, le rythme de la création. L'accent poétique est mis, chez Parménide et chez Lucrèce, sur l'émotion de l'homme qui découvre la

vérité. Dans le *Paradis Perdu* ou dans la grande épopée dont Lamartine a écrit le premier et le dernier épisode, l'accent est mis sur un drame moral, sur la chute et la rédemption. Dans le *Satyre* et la *Jeune Parque* ces éléments figurent bien accessoirement, mais l'élan du poème, traversant le physique, le psychologique et le métaphysique, est en réalité un élan cosmique. La création poétique s'efforce de coïncider avec la création du monde. Dans le *Satyre* cet élan du poème « symbolise » avec la métaphysique du romantisme allemand, dans la *Jeune Parque* avec la métaphysique bergsonnienne. Et cela n'implique à peu près aucune influence directe. Hugo n'aurait pu lire dix lignes de philosophie proprement dite, et Valéry, dont la tournure d'esprit est d'ailleurs fort philosophique, n'a jamais ouvert l'*Évolution Créatrice*. L'accord singulier, depuis le cartésianisme, entre des philosophes de profession et des écrivains qui ne les lisent pas, se rattache à un problème délicat qui ne saurait être traité ici. Il faudrait aller chercher dans les profondeurs originelles, communes à la philosophie et à la poésie, une identité d'impulsion qui se traduit par une parenté entre les idées de l'une et les images de l'autre.

Pareillement la musique laissait Hugo assez indifférent, et elle semble passionner Valéry, beaucoup plus pour les questions d'art qu'elle permet de poser que pour elle-même. Et pourtant le *Satyre* et la *Jeune Parque* s'annexent au moins autant de musique que de métaphysique. Hugo savait bien que la présence de la flûte de Mercure et de la lyre d'Apollon étaient indispensables au mouvement de son poème. Et on aura trouvé sans doute (comme moi-même) que mon analyse de la *Jeune Parque* ressemblait fâcheusement à un de ces programmes qu'on distribue au concert. Je suis d'ailleurs fort étonné que la musique n'ait jamais repris son bien au *Satyre* comme elle l'a repris à l'*Après-midi d'un Faune*, et comme il serait bien naturel qu'elle le reprît un jour à la *Jeune Parque*.

Quand je parle de poème métaphysique, je parle en lecteur, et surtout en critique, et même en critique atteint de l'équation personnelle, du pli professionnel qui consiste à chercher les « idées » des livres. Mais je n'imagine pas

que Hugo ni Valéry, quand ils ont écrit leurs deux poèmes, aient vu devant eux la moindre idée à réaliser. Plus que tout autre, chacun de ces poèmes nous laisse croire qu'il a été fait sans but, pour obéir à cette *vis a tergo* qui se confond avec l'inspiration. La réalité de poète *in the flesh* qu'il y a dans le *Satyre*, c'est un Hugo en un état de tension, de lucidité, de santé et de force intérieure prodigieuse, qui se trouve, un matin de printemps, devant ses piles de papier blanc, qui sait et qui sent qu'il est inspiré, qui ne sait pas ce qui sortira de son inspiration, mais qui sait qu'il en sortira quelque chose. Et il en sort en effet ceci : inspiration qui se chante elle-même, qui se prend pour matière poétique, et qui, parce qu'elle représente le génie artistique à sa plus haute température, dans sa plus formidable tension, coïncide spontanément avec cet élan créateur du monde dont le génie nous donne probablement la clef. Le *Satyre* ne touche à la métaphysique que parce qu'il est poésie sans matière. Le cas de Valéry ne saurait évidemment se comparer à celui de Hugo, et le terme d'inspiration aurait, en ce qui concerne l'un et l'autre, des sens assez différents. Mais il ne semble pas que dans la *Jeune Parque* Valéry se soit proposé une matière de poésie. Il faut prendre à la lettre les deux lignes de la dédicace à André Gide : « Depuis bien des années j'avais laissé l'art des vers; essayant de m'y astreindre encore, j'ai fait cet exercice, que je te dédie. » Une discipline, un exercice. Ce n'est nullement un métaphysicien qui veut prendre contact avec le monde; c'est un poète qui veut reprendre contact avec son art. Et en prenant contact avec son art, il rencontre ce métaphysicien, peut-être inattendu. Peu importe le sujet. Il n'y a pas de sujet. Le minimum de sujet, comme Hugo, il le ramassera le plus près de lui, et il n'y a rien de plus près de nous que notre vie intérieure. Cette vie intérieure, pour la convertir en objet de discours, nous lui faisons subir une préparation, nous la traduisons en termes logiques, et nous traduisons ensuite ces termes logiques en termes poétiques.

Valéry se refuse à cette préparation, ne cherche pas à ménager entre la vie intérieure et son expression poétique le médiateur plastique d'un plan logique. Il entend revenir

à la poésie pure, c'est-à-dire simplement à du hasard converti en chance. Vie intérieure pure et poésie pure sont mises immédiatement en contact, et ce contact ne donne, en droit, rien autre chose que des rythmes et des images. Mais la progression de cette vie intérieure, la « procession » de cette poésie pure, elles ne sont pas succession de hasard, elles durent, elles s'organisent en durant, cette organisation projette comme son ombre une logique qu'il est permis au critique et à sa technique propre de mettre en discours, de sorte qu'on puisse tant bien que mal remonter de ce discours à la vie intérieure et à la poésie pure comme on a pu descendre de celles-ci au discours.

Évidemment l'air plutôt raréfié dans lequel se passe tout cela, ce monde de réalités pures et de limites abstraites, ces jeux singuliers, seront catalogués par beaucoup sous l'étiquette de ces Néphélococcygies où l'on abstrait de la quintessence. Soit. Mettons que ce sont des rêves. Mettons que la *Jeune Parque* soit un rêve. Mais la poésie qui revient ou qui s'éveille de ce monde de rêves tient au moins dans ses mains quelque chose qui n'est pas rêve, à savoir de beaux vers et de belles images. Ces pierres précieuses authentiques, elle les rapporte du monde qu'elle a rêvé, du monde que vous lui dites qu'elle a rêvé. Il faut donc que la coupure entre le rêve et la réalité, celle de l'être et du non-être, soit moins simple que le sens commun ne croit. Et la *Jeune Parque*, comme, plus ou moins, toute poésie, nous transporte sur un point d'où cette coupure ne paraît plus qu'un jeu de lumière ménagé par un illusionniste transcendant.

*
* *

La *Jeune Parque* demeure au centre et au massif de l'œuvre de Valéry. Mais la vue soutient difficilement cette lumière de poésie pure, cette lumière intense qui mérite si peu le nom de clarté diffuse. Les poèmes que Valéry écrivit pendant les cinq ans qui suivirent, et que réunit *Charmes*, reprennent à peu près tous les motifs de la *Jeune Parque*, mais la lumière y est tamisée, retenue par assez de vapeur d'eau pour que le regard la supporte, la voie dorer de beaux

nuages, et reconnaisse, dans ces nuages, des teintes et un jeu poétique un peu plus coutumiers.

Au milieu du recueil, le *Fragment du Narcisse* établit la liaison de *Charmes* avec l'*Album de Vers anciens*. Le vieux thème symboliste reparaît. Le titre de *Fragment* indique que Valéry a rêvé un long poème de Narcisse qui ferait pendant à la *Jeune Parque*, un monologue métaphysique, et non seulement un monologue, mais une « monologie », je veux dire le poème du Seul, comme Stirner a écrit le livre de l'Unique.

Valéry a parlé, dans son *Introduction à la méthode de Léonard*, « du problème le plus étrange que l'on puisse jamais se proposer, et que nous proposent nos semblables, et qui consiste simplement dans la possibilité des autres intelligences, dans la pluralité du singulier, dans la coexistence contradictoire de durées indépendantes entre elles, — *tot capita, tot tempora* — problème comparable au problème physique de la relativité, mais incomparablement plus difficile ». L'ayant posé, on ne saurait le résoudre, mais on peut si on est poète le sentir, et, sinon le faire sentir, du moins construire un poème qui conserve et perpétue quelques traits nés de ce sentiment.

Dans le *Fragment du Narcisse*, le poète élimine cette existence de l'Autre, cette multiplicité de durée. Pour résoudre son « problème de rendement », il réalise l'hyperbole de la solitude, son épure, non géométrique, mais poétique. De même que dans l'énoncé d'un théorème ne doit entrer nul élément empirique, ainsi la fontaine où Narcisse se mire ressemble à une étude au tableau noir où ne figurera nul élément qui supposerait autrui.

Nymphes! si vous m'aimez il faut toujours dormir!
La moindre âme dans l'air vous fait toutes frémir;
Même, dans sa faiblesse aux ombres échappée,
Si la feuille éperdue effleure la napée,
Elle suffit à rompre un univers dormant...
Votre sommeil importe à mon enchantement,
Il craint jusqu'au frisson d'une plume qui plonge.

La *Jeune Parque* commençait par des vers qui semblent indivis entre *Narcisse* et elle :

Qui pleure
Si proche de moi-même au moment de pleurer?

Et Narcisse :

Je suis seul, si les Dieux, les échos et les ondes
Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit!
Seul!... Mais encor celui qui s'approche de soi
Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage.

Toute la poésie de Valéry consiste à s'approcher de soi, à s'en approcher paradoxalement et sans jamais oblitérer en lui l'étonnement d'exister. Devant lui il voit non des choses, non des hommes, mais un double. Cette existence des autres hommes, qui lui paraît inexplicable, tranchant le nœud gordien il la supprime. La *Jeune Parque* ne comportait qu'un être, en lequel tout le drame du monde se jouait. Narcisse paraît en comporter deux : lui et son reflet. Mais cette dualité suffit pour que Narcisse, comme la Jeune Parque, se pose un problème d'existence : lequel existe, son corps ou son âme, lui ou son double? Ses yeux ont puisé dans la fontaine

Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée.

Ce qui ne signifie pas, évidemment, que l'adolescent Narcisse a les yeux noirs, mais bien que ces yeux qui le révèlent à lui sont un écrou quelque part, un arrêt et une absence locale de l'universelle lumière. Cette méditation sur son existence, cette pensée qui se prend elle-même pour objet poétique, elle suffit à Valéry. Le Mallarmé d'*Hérodiade* et de la *Prose pour des Esseintes* s'était arrêté au fait critique, comme matière de la poésie; Valéry s'arrête au fait personnel qui lui paraît consubstantiel au fait de l'univers. Les après-midi du faune sont devenus métaphysiques.

J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle! aux fuites habiles, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi.

Nulle des nymphes en effet ne figure dans sa poésie. Sauf peut-être les onze vers de la *Fausse Morte*, il n'y a pas dans son œuvre de vers d'amour. Et ce sont moins encore de précieux vers que des vers précieux. Seul lui paraît digne

du poème l'émoi poétique ou métaphysique. Ce qui tient dans ses deux recueils la place de l'amour, ce sont deux Dormeuses. La Jeune Parque elle aussi figure dans une partie du poème une Dormeuse. Un beau corps ensommeillé semble au poète un pur contact avec l'être, avec le courant de la vie profonde, avec la réalité « désintéressée ». Le corps d'Anne *pouvait* tomber dans des bras amoureux, mais voici qu'il est tombé dans le sommeil, et le poète équilibre, compare les deux possibles, en faisant pencher la balance sous la plénitude et la perfection du second.

Au hasard! à jamais dans le sommeil sans hommes,
Pur des tristes éclairs de leurs embrassements,
Elle laisse rouler les grappes et les pommes
Puissantes, qui pendaient aux treilles d'ossements,

Qui riaient, dans leur ambre appelant les vendanges,
Et dont le nombre d'or de riches mouvements
Invoquait la vigueur et les gestes étranges
Que pour tuer l'amour inventent les amants.

Ces deux stances baudelairiennes réalisent les deux possibles, le corps endormi, soustrait aux hommes comme celui de Narcisse et de la jeune Parque, — le corps éveillé dans les gestes qui morcellent et tuent l'intégrité de l'amour. Valéry a repris le thème de la Dormeuse dans un des sonnets de *Charmes*, qui est un des plus splendides et des plus pleins de notre poésie. Les hommes de 1650 s'enchantaient de la *Belle Matineuse*. Ceux de 1923 doivent savoir par cœur la Belle Dormeuse. Il faut se le réciter après le sonnet de Ronsard :

Mignonne, levez-vous! vous êtes paresseuse...

Ici le poète souhaite que la dormeuse demeure dans son absolu, dans cette réalité double, ou dédoublée, du sommeil qui déverse de deux côtés, en deux perfections, le corps et l'âme

Et glisse entre les deux le fer qui coupe un fruit,

comme la nuit entre Narcisse et son ombre. Le sommeil et la veille sont les deux côtés de l'être : l'être qui est et l'être qui agit. « L'âme absente occupée aux enfers » a cessé d'agir, de s'intéresser, elle n'est plus qu'être. Toute la dormeuse

est-elle versée du côté de l'être? Non — quelque chose veille, — la forme de son corps, et, si ses yeux sont fermés, des yeux restent ouverts sur cette forme. « Ta forme veille et mes yeux sont ouverts. » La forme, superficie, pellicule, coupe sur une profondeur, comme dans le *Cimetière Marin*, partie de l'être qui vit sous la lumière et pour l'action, — ici ramenée à son Idée en des yeux de poète. Les vers d'amour de la *Fausse Morte* prendraient peut-être place au-dessous de cette *Dormeuse*. Valéry n'a loué l'amour que sous les formes du sommeil et de la mort : c'est le rendre à un jeu de lignes, de masse et de pure beauté qui s'accorde à ce rêve d'*Intérieur*.

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines,
Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs;
Elle met une femme au milieu de ces murs
Qui dans ma rêverie errant avec décence,
Passe entre mes regards sans briser leur absence,
Comme passe le verre au travers du soleil,
Et de la raison pure épargne l'appareil.

Intérieur, évidemment, de métaphysicien. On pourrait appeler les poèmes de *Charmes* Poèmes pour les Métaphysiciens, si poésie et métaphysique n'impliquaient, au-dessus de la conscience vague et incommunicable qui leur est commune, deux techniques si différentes qu'elles ne sont jamais réunies dans le même esprit ou plutôt dans le même corps. Il n'en est pas moins vrai que nous reconnaissons, dans les thèmes que Valéry traite poétiquement, des problèmes qui, sur un autre registre, et à un autre point de vue, seraient traités métaphysiquement. Et l'on peut ici concevoir la critique comme une sorte de philologie comparée, qui établit les racines et les mouvements communs de deux langues ou de deux techniques, dont chacune comporte son développement autonome et a des chances d'être mal parlée par qui en mélangerait l'emploi.

Chacun des grands poèmes de Valéry ressemble, comme la *Jeune Parque*, à un hiéroglyphe, condense un regard interrogateur sur un mystère métaphysique.

Le *Serpent* reproduit en partie, sous forme d'ode, les thèmes mêmes de la *Jeune Parque*.

Comme las de son pur spectacle
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité,

Éternité semblable à ce Moi de plénitude, à cet Être idéal d'où la Parque, sous la morsure du même serpent, a glissé dans la vie. Un Être d'ailleurs qui, par rapport à notre monde d'individus, peut aussi bien être dit un Non-Être, dans la pureté duquel l'univers n'apparaît que comme un défaut. C'est ce défaut que nous prenons pour l'être. Illusion subtile, mensonge utile, dont le serpent s'est fait l'instrument. Ce serpent dans le poème de Valéry il parle comme le démon à Éloa, avec cette différence qu'il ne fait pas appel aux puissances d'âme et d'amour, mais à la chair, à la chair qui se connaît, se goûte et construit.

Je vais, je viens, je glisse, plonge,
Je disparais dans un cœur pur.
Fut-il jamais de sein si dur
Qu'on n'y puisse loger un songe?
Qui que tu sois, ne suis-je point
Cette complaisance qui poind
Dans ton âme lorsqu'elle s'aime?
Je suis au fond de sa faveur
Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même!

Autour d'Ève mère des hommes comme autour de la Parque figure de l'Être, il tisse son réseau d'illusion.

Que sous une charge de soie,
Tremble la peau de cette proie,
Accoutumée au seul azur!

Ces fils subtils, c'est l'instant, le mouvement, l'ivresse de ce qui n'est pas éternel, de ce que jamais on ne verra deux fois.

N'écoute l'être vieil et pur
Qui maudit la morsure brève!
Que si ta bouche fait un rêve,
Cette soif qui songe à la sève,
Ce délice à demi futur,
C'est l'éternité fondante, Ève!

L'éternité qui fond dans le néant pour laisser sur son passage la trace aiguë d'un moment. Mais ce néant comme

dans la *Jeune Parque* prend une figure positive par le désir, et la conscience devient de l'Être. L'arbre de la connaissance, dans lequel le Serpent est lové, est aussi, est plutôt l'arbre de la Vie. L'Être se refait, ou se fait, à travers la chute et le mouvement, par la *construction*.

Cette soif qui le fit géant,

dit le Serpent à l'arbre,

Jusqu'à l'Être exalte l'étrange
Toute-Puissance du Néant.

La poésie de Valéry ne fait que rendre en lumière vive et en *carmina* (Charmes) cette racine double de sa méditation (antinomie si l'on veut, mais nous pouvons négliger ce cadre abstrait de l'opposition logique). D'un côté un sentiment, aigu jusqu'à l'hallucination, de la fluidité du monde intérieur, de la fragilité des catégories, de la dissolution de l'être en mouvement et du mouvement en néant. De l'autre l'idée de la construction, la conscience de la création technique, architecturale, poétique. L'homme (et l'homme c'est le monde) lui paraît un prodigieux non-être en tant qu'il se connaît, mais un être en tant qu'il construit, qu'il construit de l'être, réfléchissant ainsi sur lui, en un être qui lui devient propre, l'être de sa construction. Le seul poème de l'*Album de Vers anciens* qu'il ait reproduit dans *Charmes*, c'est une *Sémiramis*, d'une belle allure parnassienne, en qui s'exalte précisément cette idée de la construction. On pourrait faire de *Sémiramis* la suite et l'antithèse des deux *Dormeuses*. N'éveille pas pour l'amour, dit-il à Anne, ce corps dont le repos contient, pour un regard, toutes les idées pures de l'amour, ni cette âme qui, occupée aux enfers, y communique avec l'être du monde et vit avec les Mères; demeure endormie comme la Nuit de Michel-Ange; que tes fruits roulent, diamants, pour le monde minéral, éternel, où règne l'Hérodiade mallarméenne! Mais quand l'Aurore t'appelle à la belle architecture, aux chantiers de l'art, de la page ou de l'homme, quand tu te nommes Sémiramis, éveille-toi!

Existe! Sois enfin toi-même, dit l'Aurore.
O grande âme, il est temps que tu formes un corps!

Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclore,
Parmi tant d'autres feux tes immortels trésors!

Remonte aux vrais regards! Tire-toi de tes ombres,
Et comme du nageur dans le bleu de la mer
Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres,
Toi frappe au fond de l'âme...

Et, dans la bouche de Sémiramis, c'est déjà une épreuve extérieure et sonore du dialogue d'*Eupalinos*.

Qu'ils flattent mon désir de temples implacables,
Les sons aigus de scie et de cris des oiseaux,
Et ces gémissements de marbres et de câbles
Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux!

Comme *Sémiramis* équilibre les *Dormeuses*, *Palme*, sur le registre opposé, équilibrerait l'*Ébauche d'un Serpent*. *Palme*, sur lequel se terminent *Charmes*, fait sur la page, comme en son ordre l'architecture du *Cantique des Colonnes*, une ascension souple, aisée, musicale, fluide en l'or du rythme ainsi qu'en la lumière du désert, une représentation visuelle d'une palme parfaite qui croît, et qui nous mène au plus pur d'un fruit, au plus fin du plaisir poétique. Dans les stances *Au Platane*, Valéry demandait au monde végétal le symbole de l'être, de la nature, qui échappe non seulement à la prise de l'esprit, mais à la prise poétique. Le poète peut bien l'envelopper de loin dans un réseau de mots et de rythmes qui l'imitent vaguement, il ne saurait approcher de son cœur. La communauté végétale refuse d'épouser cette apparence de corps individuel, qu'à l'imitation de la cuisse du cheval — même du cheval ailé — et d'une chair solide d'athlète, l'imagination du poète fait contracter à son tronc substantiel et dur. Ce fils de la nature se refuse à nos coupes techniques.

Non, dit l'Arbre. Il dit : Non! par l'étincellement
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement,
Comme elle fait une herbe!

Dans l'ode d'*Amour*, qui fait suite au *Platane*, le poète se fond avec une facilité heureuse dans le mouvement de

la nature pour l'incorporer au mouvement de sa parole. On dirait le reflux du *Platane*.

Toute feuille me présente
Une source complaisante
Où je bois ce frêle bruit...
Tout m'est pulpe, tout amande,
Tout calice me demande
Que j'attende pour son fruit.

La stance de vers de sept syllabes, plus aérée et plus liquide que la stance d'octosyllabes, et qui paraît l'ordre ionique de l'ode, est choisie par Valéry pour épouser ces états de fluidité et de candide lumière où la poésie, comme une main comblée, épouse les courbes dociles et consentantes de la nature. C'est elle qu'il reprend dans *Palme*, où éclatent triomphalement, comme en une fin de symphonie, les thèmes essayés dans *Aurore*.

Du *Platane*, qui commence à peu près *Charmes*, à *Palme*, qui les termine, on imagine que la nature végétale (prise pour figure de toute la nature) a été comme filtrée par l'épaisseur des poèmes. Là-bas mystère sourcilleux et rebelle, ici réalité ameublie, humanisée par le travail poétique. Dans *Palme* prend conscience de lui le monde construit par le poète, œuvre de sa technique propre, ou plutôt équilibre parfait entre la vie et la technique.

Pour autant qu'elle se plie
A l'abondance de ses biens,
Sa figure est accomplie,
Ses fruits lourds sont ses biens.
Admire comme elle vibre,
Et, comme une lente fibre
Qui divise le moment,
Départage sans mystère
L'attirance de la terre
Et le poids du firmament.

La durée, d'abord scandale de la vie, ne fait maintenant plus qu'un avec la vie, et la poésie, dans sa chair serrée et sa technique exacte, ne fait qu'un avec la durée. et en même temps qu'elle équilibre le *Platane*, *Palme* équilibre le *Serpent*. L'arbre de la connaissance autour duquel était enroulé le Serpent, néant en face de l'être, mais néant industrieux,

technique, finissait par exalter jusqu'à l'être la toute-puissance du néant. Voici dans *Palme* cet être formé, réussi, purifié de ce néant, l'effort converti en possession, et le hasard qui, par le tournant ambigu et délicieux de la poésie, est devenu chance.

Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr!
Viendra l'heureuse surprise,
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux!...

Même thème dans la *Pythie*, même passage. On pourrait y voir une figure de l'enthousiasme poétique, et ce serait partiellement vrai, mais elle dépasse le poétique, et l'ode prend comme la *Jeune Parque* une figure de vie cosmique. Origines heureuses, sacrées, et, avant le monde de l'individu, monde de l'indivision, — la Pythie évoque de sa mémoire le même univers, inconscient et heureux, que suscitait la Jeune Parque, et qui pour elle n'existe plus, depuis que ce corps, jadis uni radieusement à la matière, c'est-à-dire, Narcisse satisfait, à lui-même, est occupé et exercé par une âme étrangère.

Le temple se change dans l'antre,
Et l'ouragan des songes entre
Au même ciel qui fut si beau.
Il faut gémir, il faut atteindre
Je ne sais quel espace, et ceindre
Ma chevelure d'un lambeau!

Mais les dernières stances reproduisent les derniers mouvements de la *Jeune Parque*. L'âme vient habiter et agiter le corps qui la repoussait douloureusement. Une cime de volupté, une toison d'or, s'arrache de ces profondeurs grondantes, et ce qui en jaillit, dans un corps assoupli et docile de rythme, c'est le « Saint Langage », — le Poème.

La *Pythie* nous rappelle par son dessin, son symbole, et les fureurs de son mouvement, les grandes odes romantiques où Lamartine et Victor Hugo ont pris pour sujet l'inspiration

poétique, l'ont symbolisé, le premier dans Ganymède enlevé aux cieux, le second dans Mazeppa, attaché sur un cheval sauvage, et qui, à la fin de sa course effroyable, se relève roi. Mais précisément nous saisissons ici la différence entre la poésie de Valéry et la poésie romantique. Dans l'ode romantique que veut exprimer le poète? Lui-même. Il faut que le lecteur croie le poète, comme l'enfant par l'aigle ou l'homme par le cheval, emporté par un mouvement dont il n'est pas maître, par une âme étrangère qui « l'exerce ». Cette image de lui-même, de son « inspiration » est-elle vraie? Évidemment non. L'inspiration lyrique se produit, se manifeste et travaille tout autrement. Ganymède et Mazeppa sont des allégories, et rien de plus convenu, par soi-même, que l'allégorie. Si l'*Enthousiasme* et surtout *Mazeppa* restent de belles pièces, l'allégorie n'y est pour rien, mais bien les tableaux et le mouvement eux-mêmes, en dehors de toute interprétation tendancieuse. Quant à la figure de lui, que le poète voudrait imposer au lecteur, diffère-t-elle beaucoup de celle qui depuis trois siècles couvre d'un ridicule mérite l'auteur de l'ode sur la prise de Namur.

> Quelle docte et sainte ivresse
> Aujourd'hui me fait la loi?

Boileau pindarisant, c'est la Pythie en bonnet de nuit, et si les romantiques ont remplacé sur leur chef la mèche par un panache, le panache ne nous fait aujourd'hui pas plus d'illusion que la mèche. Mais l'erreur la plus énorme qu'on pourrait commettre sur Valéry, ce serait de prendre la *Pythie* pour une figure de son inspiration poétique et de voir sa poésie sur un trépied. Il a résolu le problème de l'inspiration d'une façon fort modeste : il y voit simplement de la chance, une chance constante qui se substitue d'une part à la nécessité logique des mots et d'autre part au hasard de leurs ressemblances sonores. Il n'y a pas de quoi se présenter aux populations, comme Boileau, Lamartine et Hugo, assis sur un trépied et rempli par l'esprit divin. Ainsi qu'il le dit quelque part, dans le problème de rendement qui se pose au poète, à l'heureux possesseur d'une technique, n'entre pour lui en aucune façon un sentiment personnel à exprimer et à faire partager.

Le thème de la *Pythie* concerne un objet et non pas un sujet. Cet objet pourrait être la poésie, considérée en elle-même et non dans le sentiment qu'en a le poète, mais en réalité il ne l'est pas, ou il ne l'est que de façon accessoire. Le thème dépasse le poétique et se lie au cosmique, comme dans la *Jeune Parque*. J'ai déjà rappelé à cette occasion le *Satyre* de Victor Hugo, où il n'y a pas allégorie, mais, comme chez Valéry, symbole, et où, sans que le poète songe à nous communiquer une idée, un sentiment de sa création poétique, la création poétique est néanmoins incorporée, elle aussi, à la symphonie, fait sa partie dans la marche à la création et dans le mouvement cosmique du poème.

On sentira, sur un autre registre, la différence entre Valéry et les romantiques, en s'attachant au *Cimetière marin*, qui est en passe de devenir le plus célèbre de ses poèmes. Les cimetières ont donné au pessimisme romantique ses lieux d'élection. Gautier, Hugo, Baudelaire ont développé avec puissance ou fait jaillir avec déchirement, dans leurs poèmes de cimetière, l'angoisse ou l'ironie macabre. Ici la méditation sur un cimetière au bord de la mer implique bien tout l'appareil obligatoire, technique, de telles méditations, la présence, même l'hallucination du cadavre ou de squelette, et tels vers précis à la Villon ou à la Baudelaire. Mais, comme les morts eux-mêmes, fondus « dans une absence épaisse » et rentrés dans le jeu, la méditation est une méditation rentrée dans l'être, commensurable à l'être impersonnel, une méditation métaphysique.

Mer et cimetière sont pris dans une essence commune, cimetière marin et mer cimetière de l'être. Mais cimetière senti, éprouvé, réalisé de l'intérieur, « toit tranquille » du premier et du dernier vers. Et l'homme, lui aussi, ne voit de son être qu'une seule pellicule superficielle comme celle de la mer, un toit.

> Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
> Tant de sommeil sous un voile de flamme,
> O mon silence! Édifice dans l'âme,
> Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!

Cimetière, force paisible des morts confondus qui rentrent dans le jeu universel; mer, corps vivant qui est là et qui s'inter-

roge; tous trois passent sous le dénominateur commun de cette métaphore : le toit. Lieu parfait pour penser la substance, pour se penser dans la substance par delà ces écorces, ces toits. La rumeur de la mer se tient ici comme la gardienne du silence intérieur et de la méditation sur l'être.

Chienne splendide, écarte l'idolâtre!
Quand, solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux!

Que la méditation demeure obstinément fixée sur l'essence, retirée, absorbée, par delà les toits, dans la profondeur, au foyer, à la citerne.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Qu'est-ce que je trouve en moi, qui m'oppose vivant à cette mort universelle, pleine, douce, calme, à ces réalités poreuses de la lumière, du grand midi étalé sur ma tête, de la mer massive et du cimetière où l'être reprend son niveau, — à ces deux moitiés du monde qui se coupent en moi, l'épaisseur de lumière en haut et l'épaisseur d'ombre en bas? Je trouve ceci, le changement, ce que Valéry allégorise ailleurs par la morsure du serpent. Je suis l'être qui change. C'est ce qui me permet d'appeler l'absolu une absence, d'en faire un non-être. Car l'être pris en soi serait, comme pour l'Éléate, ce qui ne change pas, ou ce qui ne change plus. Et cet être immuable je l'élimine, je le déclasse par ma seule présence, puisque je suis ce qui change, puisque, quand je ne changerai plus, quand je serai rendu à l'A = A de l'identité, rentré dans le jeu de ces tombes et de cette mer, je ne serai plus. L'immortalité, quand nous la concevons comme une possession définitive et comme la permanence d'un état, nous lui donnons exactement la même figure qu'à la mort. Être et non-être sont dès lors des termes trop simples, et arti-

ficiels. Il s'agit ici de *partis* : le parti de l'identité et le parti du changement, le parti de l'univers et le parti de moi-même, de ma vie. Nous reconnaissons toujours les thèmes de la *Jeune Parque* :

> Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!
> Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
> Sont le défaut de ton grand diamant!
> Mais dans leur nuit, toute lourde de marbres,
> Un peuple vague aux racines des arbres
> A déjà pris ton parti lentement.

Le ver rongeur de la transformation, dont nous faisons le symbole de la mort et du tombeau, bien plutôt il est celui de la vie. Il vit dans notre vie et non dans notre mort; il se confond avec notre conscience, avec la conscience de notre changement, avec le changement de notre conscience.

Cette méditation métaphysique du *Cimetière marin* ressemble donc à une méditation bergsonienne, et on l'imaginerait volontiers épanouie en marge de la *Perception du changement*. Mais cet élément métaphysique, c'est moi, c'est le critique, qui l'introduis, ou plutôt qui l'accouche, qui ramène, par un jeu de dissociation et de désarticulation, le concret à l'abstrait, et qui obéis à cette inévitable nécessité du métier : attendre, comme Faguet, le poète au coin d'un bois pour lui demander ses « idées ». Si Valéry bergsonise, c'est un peu comme les poètes du XVIIe siècle auraient, selon Nisard, cartésianisé : sans s'en douter. Valéry demeure ici sur le registre poétique. Mais lorsque moi, critique, je traduis ce registre poétique en un registre métaphysique, Valéry doit être le dernier à m'en blâmer, et quelque chose en lui y consent, même m'y sollicite, m'amène à écrire aujourd'hui sur lui plutôt que sur dix sujets qui se proposent à ma plume. Le Valéry poète est déposé sur un chemin par un Valéry d'amplitude plus vaste et d'un mouvement qui va ou qui irait plus loin, ce Valéry qui rêve, après Descartes et Leibniz, d'une caractéristique universelle, d'un langage commun ou d'une algèbre qualitative valable pour toutes les disciplines, « l'algèbre et la géométrie, dit-il, sur le modèle desquelles je m'assure que l'avenir saura construire un langage pour l'intellect ». Or on imagine volontiers des racines communes à la poésie et

à la métaphysique, comme Parménide ou Platon en avaient eu l'intuition, et ces racines nul blanc n'est pour nous plus commode à les rêver que celui où sont posées les stances du *Cimetière marin*.

Les dernières de ces stances nous y invitent presque formellement :

Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Élée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée,
Qui vibre, vole et qui ne vole pas!
Le son m'emporte et la flèche me tue!
Oh! le soleil!... Quelle ombre de tortue
Pour l'Ame, Achille immobile à grands pas!

Quand je dis et que je pense : « Je suis un être qui change! » je rencontre l'Éléate qui fait du changement et du mouvement un non-être, — ces arguments de Zénon derrière lesquels on aperçoit, comme derrière un drapeau permanent, tous les bataillons de la métaphysique et des métaphysiciens. La flèche me tue, dit Valéry comme M. Bergson. L'argument de la flèche me nie, nie la vie en niant le changement. Le son de la flèche vibrante « m'enfante » parce que mon être, et surtout mon être de poète, consiste à épouser cette vibration mystérieuse, ce mouvement, ce principe de ce qui se meut et qui change, c'est-à-dire l'âme. La matière, le cimetière marin, la lumière massive et substantielle (comme celle de la *Jeune Parque*), — et tout le *parti* du stable — ils nient l'être, ils font l'être quand nous les pensons, immobile et contradictoire, comme la tortue éléate nie le progrès d'Achille, lui défend de rattraper son avance, et déclare dialectiquement immobiles les pas de ses pieds légers. Mais cette dialectique de Zénon, évoquée par le *Cimetière marin*, ne fait qu'un tremplin sur lequel rebondit plus agile le *parti* du changement, le *parti* pour le changement, — c'est-à-dire l'Ame. Les trois dernières stances reproduisent les images mêmes et tout l'être poétique des trois dernières pages de la *Jeune Parque*, sonnent une vraie « marche » bergsonienne.

Non! non!... Debout! Dans l'ère successive!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent!
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée,
Courons à l'onde en rejaillir vivant!

Comme on voit, Valéry a refait plusieurs fois, avec des systèmes d'images poétiques et un souffle poétique différents, le même poème. C'est peut-être la raison pour laquelle il lui semble avoir dit à peu près tout ce qu'il avait à dire en vers. Quoi qu'il en soit des découvertes futures et du renouvellement qui pourra jaillir, à tel moment, en lui, n'oublions pas qu'un poète peut fort bien se contenter d'un sujet, ou de quelques sujets, indéfiniment variés par des richesses d'expression que Valéry possède mieux que personne. D'ailleurs il sait, comme Mallarmé, doter d'une radiation infinie la substance imperceptible d'un petit poème presque sans sujet. Souvenez-vous de ce simple *Toast* de Mallarmé, à un banquet de poètes, toast qui, presque sans mots, plante son drapeau sur tant d'espace.

Une ivresse belle m'engage
A porter debout ce salut,
Solitude, récif, étoile,
A n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre voile.

L'*Abeille*, la *Ceinture*, les *Grenades*, le *Sylphe*, le *Rameur*, ressemblent à ces points lumineux, — solitudes, récifs, étoiles, — ils réalisent ce qu'il y a peut-être dans l'art de plus paradoxalement difficile, de plus contradictoire dans les termes et que j'appellerais la perfection ouverte. L'idée de perfection implique des limites, un contour arrêté, et tout ce que le labeur incorporait de fini aux *Émaux et Camées* de Gautier et aux *Trophées* de Heredia, murs aux pierres bien taillées, somptueux tombeaux. Ces petits poèmes de Valéry, eux, n'ont pas de murs. Ce ne sont pas des tombeaux, ce sont des kiosques, auxquels leurs colonnettes ne font qu'un minimum de support, et qui n'admettent d'autres bornes que des lignes vivantes d'horizon et de mers, — kiosque d'où le poète,

Que la vitre soit l'art, soit la mysticité,

lance non la coupe orfévrée, mais un peu du vin d'Omar Kheyyâm.

J'ai quelque jour, dans l'Océan,
(Mais je ne sais plus sous quels cieux)

Jeté, comme offrande au néant,
Tout un peu de vin précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur?
J'obéis peut-être au devin?
Peut-être au souci de mon cœur,
Songeant au sang, versant le vin?

Sa transparence accoutumée
Après une rose fumée
Reprit aussi pure la mer....

Perdu ce vin, ivres ces ondes!...
J'ai vu bondir dans l'air amer
Les figures les plus profondes...

ALBERT THIBAUDET

SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Un jour de juin 1917, deux jeunes gens, venus des îles Saint-Pierre et Miquelon, se présentaient dans la ville maritime de C..., au bureau de l'officier préposé au recrutement des engagements coloniaux. Après avoir attendu assez longtemps, quelle ne fut pas leur stupéfaction d'entendre l'officier, derrière la cloison de bois, dire à son secrétaire : « Maintenant, faites entrer les Noirs ! » Les Noirs ! C'étaient eux ! Ils s'avancèrent quelque peu humiliés. Et la pâleur de leurs visages, plus blancs que de coutume, — car on est toujours un peu blême quand, pour la première fois, on paraît devant un bureau militaire, — dut éclaircir l'erreur inconcevable de cet officier de recrutement.

A vrai dire — et pour être charitable — Saint-Pierre et Miquelon étant « militairement » subdivision de la Martinique, une confusion pouvait s'être glissée dans l'esprit de l'officier. Mais il reste que, perdu parmi les brouillards et les glaces du Nord, le petit archipel français des îles Saint-Pierre et Miquelon est peut-être, de toutes nos Colonies, la plus ignorée. Situé sensiblement par 59° de longitude Ouest de Paris et 47° de latitude Nord, sa superficie totale dépasse à peine 240 kilomètres carrés; et sa population n'atteint pas 4 000 habitants. Petit domaine, à la vérité ! Rochers stériles couverts de neige ou suintants dans l'air humide ! Terres de frimas et de brumes ! Et si l'intérêt que nous portons à nos Colonies n'avait d'autre mesure que l'étendue de leurs territoires et la valeur productive de leur sol, Saint-Pierre et Miquelon mériterait à peine d'être mentionné parmi nos

possessions d'outre-mer. M. Albert Sarraut, par la visite qu'il y a faite récemment, a prouvé qu'il en jugeait autrement. On peut regretter que son passage ait été si court : vingt-quatre heures à peine; on doit lui être reconnaissant d'avoir commencé, par cet archipel déshérité, la tournée qu'il entreprend cette année à travers notre domaine colonial.

Les Saint-Pierrais n'en voulaient pas croire la nouvelle, quand on leur annonça cette extraordinaire visite. Certaines bonnes vieilles — on vit très vieux, à Saint-Pierre — aimaient à raconter, le soir, à la veillée des lampes à schiste, qu'elles avaient vu le Prince de Joinville; elles ne pouvaient songer qu'un ministre des colonies se dérangerait pour venir apporter à cette petite, mais vaillante population, le salut de la Mère Patrie.

Les origines de nos établissements français de Saint-Pierre et Miquelon sont des plus anciennes; mais elles se rattachent assez à celles de la grande île toute proche de Terre-Neuve pour qu'on n'ait guère songé jusqu'ici à en écrire l'histoire spéciale. La visite de M. Albert Sarraut ayant ramené l'attention vers cette petite colonie, il nous paraît intéressant d'en dégager l'histoire et de fixer quelques instants nos regards sur ce tout petit domaine, qui nous reste comme le témoin d'un glorieux passé, la relique d'un empire colonial qui fut un monde et que nous avons perdu.

***

Les Annales islandaises rapportent qu'en 1347 un navire groenlandais mit à la voile pour le *Markland*. Bien qu'on ne puisse accepter sans critique la valeur historique des *Sagas* islandaises, il est probable que le *Markland* désignait l'île de Terre-Neuve; Colomb n'était pas encore connu que l'Amérique du Nord était découverte et ses eaux fréquentées par nos pêcheurs de morue. S'il faut s'en tenir aux documents contrôlés, le premier voyage d'un Français à Terre-Neuve fut celui de Jehan Denys; il date de 1506. Jacques Cartier, lors de sa seconde expédition, en 1536, signala « qu'il avait rencontré, aux îles Saint-Pierre et Miquelon, plusieurs navires « tant de France que de Bretagne ».

Dans cette première moitié du XVIe siècle, en effet, Normands, Bretons et Basques rivalisèrent d'audace et entreprirent la campagne, combien périlleuse alors, de la grande pêche : de janvier à mars 1544, deux navires au moins chaque jour partirent du Havre, de Rouen, de Honfleur ou de Dieppe, à destination de Terre-Neuve et de Saint-Pierre et Miquelon. Il ne s'agissait toutefois que de simples campagnes de pêche : aucun de ces hardis marins n'avait l'intention de s'installer sur les côtes voisines des bancs de pêche. A l'automne de chaque année, tous rentraient dans leurs ports de départ, où ils passaient l'hiver; et Saint-Pierre n'était encore qu'un lieu de pêche.

Pour faciliter leurs opérations, quelques marins songèrent, dès 1604, à fonder des établissements sédentaires et pêcheries, sur le littoral de Terre-Neuve et de Saint-Pierre et Miquelon. Ce n'était pas encore l'installation permanente, puisque tous les pêcheurs retournaient toujours hiverner en France, mais la présence de ces établissements permit à la France de prendre officiellement possession de ces îles, qui lui revenaient par droit de découverte et de premier occupant.

En 1670, une petite colonie de 24 personnes [1] décide de passer l'hiver à Saint-Pierre et de s'y installer définitivement. Ce petit groupe, auquel d'autres familles s'uniront bientôt, constitue la première origine de notre colonie Saint-Pierraise.

Les Anglais ne tardèrent pas à contester nos droits sur les terres neuves et ripostèrent en s'installant à leur tour sur la presqu'île d'Avalon. Leurs prétentions devinrent bientôt tellement inquiétantes que Louis XIV ordonna de fortifier Plaisance et Saint-Pierre. En 1694, Saint-Pierre reçoit une garnison de trente fusils et voit s'élever sur son littoral un fortin de huit canons, qui ne permettra pas cependant au Commandant Degrès de Sourdeval de s'opposer efficacement à une incursion des Anglais, en 1707.

Cette première occupation française des îles Saint-Pierre et Miquelon allait être de courte durée. Au moment où la petite colonie commençait à s'organiser et à s'épanouir, le traité d'Utrecht, en avril 1713, nous arrachait un premier

1. 13 hommes, 5 femmes et 6 enfants, dont 3 filles et 3 garçons.

et important morceau de notre empire colonial : l'Acadie (Nouvelle-Écosse), Terre-Neuve et ses dépendances passaient à l'Angleterre. Les Saint-Pierrais, une première fois « dérangés », abandonnèrent leurs installations et vinrent se réfugier dans l'Ile Royale (Cap Breton).

***

Les îles Saint-Pierre et Miquelon restèrent pendant un demi-siècle sous la domination anglaise. Puis, dès 1745, la guerre recommençait entre la France et l'Angleterre : Louisbourg capitulait en 1758, Québec le 10 septembre 1759, Montréal en 1760. C'en était fait de notre Canada et de toutes nos possessions de l'Amérique du Nord. Le Traité de Paris, en 1763, sanctionnait notre défaite, d'une manière draconienne, puisqu'il livrait le tout à l'Angleterre. Celle-ci, toutefois, voulait bien nous rendre les îles Saint-Pierre et Miquelon, pour servir de base à nos pêcheurs de morue; mais elle nous défendait de les fortifier et nous ne pouvions y garder qu'une garnison de cinquante hommes.

L'Angleterre regretta même cette rétrocession; elle essaya de l'annuler, en nous proposant un échange. Le Ministre de la Marine français écrivait au duc de Praslin, le 19 septembre 1765 :

A l'égard de l'idée du duc de Grafton d'échanger Saint-Pierre et Miquelon contre deux autres îles, telles que Belle-Isle et une autre qu'il n'a pas nommée, il y aurait bien des observations à faire remarquer. Son objet ne peut être que de nous éloigner du golfe Saint-Laurent, afin que nous ne puissions jamais y paraître, et nous ôter par ce moyen tout prétexte de tenir des vaisseaux de guerre dans ces parages. Quoique les isles Saint-Pierre et Miquelon soient pour nous une bien petite possession dans nos mers, elles ont bien des avantages par leur position. Il faudrait bien d'autres objets d'utilité pour nous prêter à l'échange; et Belle-Isle ne tient lieu de rien aux Anglais.

Les îles proposées en échange par Grafton sont apparemment Belle-Isle [1] et Groix, qui, situées entre la Baie aux

1. Il ne peut être question de Belle-Ile en mer, que les Anglais nous avaient déjà restituée par le traité du 10 février 1763, après l'avoir occupée depuis 1761.

Lièvres et la Baie du Canada, au nord-nord-est de Terre-Neuve, pouvaient servir aux pêcheurs du *french shore*, tout en les éloignant des côtes de l'Acadie.

Le 14 juillet 1763, commença donc la seconde occupation française des îles Saint-Pierre et Miquelon. Le baron de l'Espérance, capitaine d'infanterie de marine, vint en prendre possession au nom de la France. M. d'Angeac fut nommé Gouverneur, et M. Barbel, Ordonnateur, tandis que le baron de l'Espérance, sa mission terminée, assumait le commandement de Miquelon.

La nouvelle de la rétrocession de Saint-Pierre et Miquelon à la France fut accueillie avec joie par les Acadiens qui, refusant de se soumettre à la domination anglaise, allaient enfin trouver une terre française où se réfugier. On sait ce qu'avait été pour eux le « Grand Dérangement » de 1755, comment les Anglais les avaient chassés des terres qu'ils occupaient, séparant même les femmes de leurs maris, les enfants de leurs parents, les disséminant à travers les espaces immenses de l'Amérique. Quelques-uns s'étaient refugiés jusqu'en Guyane; d'autres avaient réussi à gagner la France. Quant à ceux qui avaient fui dans les bois, on les avait chassés, et on était allé jusqu'à dévaster le pays pour les empêcher de subsister. En apprenant que les îles Saint-Pierre et Miquelon redevenaient françaises, une lueur d'espoir pénétra dans le cœur de ces errants, dont le seul crime était d'avoir aimé la France. Un grand nombre, en effet, accoururent, et, avec quelques pêcheurs venus de Bretagne et de Normandie, ils formèrent le premier noyau qui repeupla nos îles.

Hélas! Notre politique vis-à-vis de l'Angleterre devait tromper leurs espérances. Traqués par les Bostonnais, bannis de leurs pays natal, dispersés, les Acadiens allaient goûter la suprême amertume de se sentir gênants et de se voir à charge sur un territoire français : l'Angleterre nous avait rétrocédé l'archipel de Saint-Pierre et Miquelon, à la condition que ces îles serviraient exclusivement de base pour nos pêcheurs de morue, et qu'aucun autre commerce n'y serait entrepris. Les Acadiens, qui nous arrivaient, n'étaient pas des pêcheurs, et leur présence pouvait porter ombrage à l'Angleterre.

Aussi, des instructions furent envoyées au Gouverneur d'Angeac, lui enjoignant de ne rien faire pour attirer les Acadiens dans nos îles, d'où il devait, au contraire, s'efforcer de les tenir éloignés. « Le grand nombre de colons, lui disait-on, ne peut être qu'à charge sur des îles sans bois. Leur affinité, leurs liaisons avec les habitants du continent, la coupe des bois de construction sur la grande terre seront tôt au tard des sujets de querelle et de rixe entre les deux nations ou fourniront des prétextes de rupture... » Malgré cela, leur nombre croissait sans cesse. Le 19 août 1764, un nouveau contingent de 150 Acadiens débarquait à Saint-Pierre. A la même époque, partait de France la flûte la *Nourrice*, commandée par e sieur Gilbert, lieutenant de frégate, qui amenait à Saint-Pierre, M. Perrault, anciennement Major Commandant des Milices du Canada. Il devait s'efforcer de persuader les Acadiens de quitter Saint-Pierre pour se rendre en Guyane, où on les nourrirait gratuitement pendant trois ans. M. Perrault s'acquitta consciencieusement de sa mission :

Vous êtes ainsi que moi, écrivait-il aux Acadiens, le 1er septembre 1764, comme des Israélites qui cherchez la Terre promise; il faut faire en sorte de la trouver. Il n'y a point dans les îles Saint-Pierre et Miquelon de ruisseaux qui coulent le lait ni le miel... Le Roy, notre bon maître, nous offre un sort bien plus gracieux, nous destinant une nouvelle Colonie...

La lettre avait la douceur d'une homélie, mais les Acadiens ne se laissèrent pas convaincre et refusèrent de quitter Saint-Pierre. Sans doute, il n'y coulait ni lait ni miel, mais c'était une terre française, et cela leur suffisait. Ils appelèrent, au contraire, près d'eux, quelques autres de leurs infortunés compatriotes. En 1675, les résidents de nos îles atteignaient le chiffre de 1 600.

L'année suivante, on signala de nouveau l'arrivée de 200 Acadiens. Devant cette affluence, craignant les remontrances de l'Angleterre, le Président du Conseil de la Marine donnait aussitôt à M. d'Angeac, le 1er août 1766, l'ordre de faire évacuer tous les Acadiens réfugiés, à l'exception de ceux qui effectivement se livraient à la pêche. « Je vous répète, écrit-il, que le Roi ne veut absolument souffrir aux îles Saint-Pierre et Miquelon que des pêcheurs. »

Ou bien M. d'Angeac n'exécuta pas ces ordres, ou les partants étaient aussitôt remplacés par d'autres; toujours est-il que le dénombrement de 1767 accusait encore la présence de 1 200 Acadiens. C'est alors que la Métropole envoya trois transports qui les ramenèrent de force en France, le 20 septembre. Mais, entre temps, un grand nombre de ces malheureux pourchassés, afin de se cramponner au sol de Saint-Pierre, s'étaient faits pêcheurs et avaient construit de nombreuses chaloupes. Le Gouverneur d'Angeac prit leur défense et obtint que 240 d'entre eux seraient rapatriés à Saint-Pierre aux frais du Roi, l'année suivante. « Les nouveaux arrivants, écrit Cassini[1], furent envoyés à Miquelon qui, avec cette addition, devait contenir 500 à 600 habitants. »

Les Acadiens trouvèrent enfin la paix. Miquelon possèda bientôt 50 chaloupes et 14 goélettes, dont 8 furent construites par les Acadiens, avec le bois de Langlade. Elle exporta chaque année 7 à 8 000 quintaux de poisson séché. Elle eut une caserne et une garnison de 15 soldats.

A Saint-Pierre, le Gouvernement était représenté par M. d'Angeac, 2 officiers et 50 soldats. Le port armait 40 goélettes et recevait plus de 80 bateaux de France. C'était une ère de prospérité qui s'ouvrait pour les îles de Saint-Pierre et Miquelon. Et chaque année la quantité de poisson exporté par elles s'éleva à 40 000 quintaux de morue.

C'est également du début de cette seconde occupation française que datent les deux plus anciennes cartes de Saint-Pierre que nous possédions [2].

Le 31 juillet 1773, M. d'Angeac prit sa retraite, avec 5 000 livres de rente, et fut remplacé, comme Gouverneur, par le baron de l'Espérance, tandis que son fils, d'Angeac de Saloge, était nommé capitaine en second de la compagnie

1. Le célèbre géographe visita notre Colonie en 1768, et fixa la latitude de la ville de Saint-Pierre.

2. Plan de l'île de Saint-Pierre, au sud de Terre-Neuve, levé en 1763, par le sieur Fortin, ingénieur géographe, et publié au Dépôt général des cartes, plans et journaux de la Marine, pour le service des vaisseaux du Roy, sous le ministère de M. le Duc de Choiseul, Ministre et secrétaire d'État de la Guerre et de la Marine.

Carte de l'isle Saint-Pierre, dressée au Dépôt des cartes et plans de la Marine, pour le service des vaisseaux du Roy, par ordre de M. le Duc de Choiseul... etc... par le sieur Bellin, Ingénieur de la Marine et du Dépôt.

d'infanterie. Veuf depuis plusieurs années [1], M. de l'Espérance partait pour Saint-Pierre en compagnie d'une de ses nièces, mademoiselle Le Coux, qui allait tenir sa maison; il était remplacé par M. de la Bouchère au commandement de Miquelon.

Sous l'administration du baron de l'Espérance, la colonie continua de prospérer. Mais, en 1778, le contre-amiral anglais Montague vint en arrêter l'essor : dans une expédition facile, il s'empara de nos îles, dont tous les habitants, au nombre de 1 400, furent déportés et les maisons entièrement rasées.

***

Cinq ans plus tard, le traité de Versailles rendait Saint-Pierre et Miquelon à la France et à ses anciens habitants. Tandis que le Gouverneur Dansteville arrivait de France, 500 pêcheurs rentrèrent de leur exil et se mirent courageusement à reconstruire leurs maisons, pendant l'été de 1783. L'année suivante, l'archipel comptait à nouveau ses 1 800 habitants.

Le fait saillant — et curieux — de cette troisième occupation française fut la répercussion que les événements de la Révolution Française eurent jusque dans nos petites îles. Les habitants de Miquelon émigrèrent tous aux îles anglaises de la Madeleine, en compagnie de leur curé M. Allain, qui refusa de prêter serment. Ceux de Saint-Pierre demeurèrent avec le « citoyen » préfet apostolique assermenté. Saint-Pierre eut sa Révolution, mais une révolution d'un pittoresque peu banal. Elle eut son *Comité de Salut Public*, une *Assemblée Générale* et un *Club des Amis de la Constitution*.

1. On voit encore aujourd'hui dans le petit cimetière de Miquelon la pierre tombale de la baronne de l'Espérance, dont l'inscription gravée sur granit est quelque peu effacée :

Ci-gît demoiselle Anna Claire de Pont...
Épouse de Messire Écuier Charles de l'Espérance
Baron du Saint-Empire, Commandant pour le Roy
Dans l'isle de Miquelon,
Décédée le 10 mai 176...
Requiescat in pace.

Mais les « ci-devant » n'avaient pas grand'chose à craindre de ces jacobins qui ne devenaient terribles que lorsqu'ils étaient ivres, — ce qui arrivait bien quelquefois. — Les réunions du Comité de Salut Public se tenaient à l'église et c'était au chant des cantiques que l'on se séparait. Si l'on chantait *la Marseillaise*, c'était au sortir de la grand'messe, et les plus farouches d'entre les révolutionnaires ne manquaient pas d'assister aux vêpres. Il y eut bien quelques bagarres, mais ce ne fut jamais qu'après boire.

Saint-Pierre voulut avoir aussi son arbre de la Liberté. La fête fut fixée au 8 avril 1793. A défaut d'arbre — car il n'en pousse guère à Saint-Pierre — on prit un mât de 40 pieds surmonté d'un bonnet phrygien au bout d'une pique en fer. On chanta *la Marseillaise*, sans oublier d'y ajouter le *Te Deum*.

Toutefois des ferments de discorde avaient fini par germer dans la Colonie. Le Gouverneur Dansteville s'était vu contraint de donner sa démission.

Et l'on pouvait s'attendre à de sérieux désordres. Mais une Colonie aussi « révolutionnaire » devait avoir son coup d'État. Et comme il n'y avait dans l'île personne qui fût capable d'assumer le rôle de Bonaparte, l'Amiral King s'en chargea : le 15 mai 1793, la flottille qu'il commandait apparut à l'horizon. Pour la troisième fois, Saint-Pierre tombait aux mains des Anglais. Les habitants se réfugièrent à l'île Madame, aux îles de la Madeleine et en Nouvelle-Écosse.

***

Les Traités de 1815 nous ramenèrent à Saint-Pierre, que depuis nous n'avons plus quitté. Le 22 juin 1816, *la Caravane* et *la Salamandre* embarquaient à La Rochelle 645 colons, à destination de Saint-Pierre. Et, de 1816 à 1820, l'on voyait revenir des îles anglaises où ils avaient fui, 800 des anciens Acadiens. La prospérité reprit essor dans la Colonie et la population alla sans cesse en s'accroissant jusqu'en 1905, où elle atteignit son maximum de 6 500. Puis, par suite surtout de la disparition de l'armement local absorbé par l'armement métropolitain, le nombre de ses habitants

commença à décroître. A l'heure actuelle, il n'y a pas 4 000 résidents dans toute la Colonie [1], qui conserve néanmoins toutes les administrations requises à la bonne marche des affaires : Gouvernement avec ses différents services; Tribunal de Première Instance et Cour d'Appel; elle est le siège d'une Préfecture apostolique; 3 instituteurs et 10 institutrices distribuent l'instruction dans les écoles publiques à un tiers seulement des enfants de la colonie, les deux autres tiers fréquentant les écoles privées; un détachement de gendarmerie assurerait l'ordre, si besoin était; un lieutenant de port préside au mouvement des navires dans le Barachois...

Le petit port — ou Barachois — de Saint-Pierre est triste et monotone pendant l'hiver. Mais, quand arrive la saison de pêche, de mars à octobre, les « hommes de France » viennent répandre un peu de bruit et d'animation sur ses quais. Ils sont beaucoup moins nombreux qu'autrefois, car le plus grand nombre des voiliers pêcheurs restent sur les bancs, sans toucher terre, pendant les six mois que dure la campagne. Seuls, les équipages des chalutiers et des goélettes descendent à terre. Leur petit nombre suffit néanmoins à provoquer dans la ville un mouvement inaccoutumé, parfois aussi un peu de désordre, car nos mathurins, une fois à terre, ne sont pas plus sobres à Saint-Pierre qu'en France. Il faut savoir être indulgent pour ces grands enfants : c'est un si dur métier que celui de ces marins exposés jour et nuit aux caprices de l'océan. Le navire ancré sur les bancs leur tient lieu de port d'attache; chaque jour, ils doivent le quitter, deux par deux, dans de petites doris, pour aller au loin tendre leurs lignes. Que de fois la brume les surprend dans leurs frêles embarcations! Si la tempête alors se lève, on ne les reverra plus et nul ne saura ce qu'ils sont devenus, car l'océan garde le secret des destinées de ceux qu'il engloutit.

1. Exactement 3 918, d'après le recensement du 1er juillet 1921 (J. O. de la Colonie, 30 septembre 1921). Les îles actuellement habitées sont : Saint-Pierre, 2 883; Miquelon, 536; l'île aux Vainqueurs et l'île aux Chiens, 499. Les habitants de cette dernière, fatigués des quolibets de quelques-uns de leurs compatriotes, demandèrent, après la guerre, que le nom de leur île fût changé. On ne crut pas devoir écouter leurs doléances, et l'île gardera son nom de l'île aux Chiens.

Pendant ces six longs mois, ils ne connaissent d'autre lit que la paille humide de leurs « postes », d'autre nourriture que le lard en conserve ou l'éternelle morue, d'autres vêtements que leurs habits sales et mouillés qu'ils ne quittent jamais ou presque. Leurs mains piquées par les hameçons, et déchirées par le frottement des filins sont trop souvent rongées d'abcès, de furoncles, panaris ou phlegmons, dont les souffrances sont cruellement avivées par le sel de la morue qu'ils manipulent à bord. Deux navires de guerre français croisent sur les lieux de pêche pendant la campagne, mais leur assistance ne suffirait pas à soulager efficacement nos marins, si une société privée, la *Société des Œuvres de mer*, n'envoyait chaque année sur les bancs un navire-hôpital. Don de la charité française, le bateau *Sainte-Jeanne-d'Arc* en est aussi magnifiquement le symbole. Quand sa blanche silhouette apparaît indécise derrière la brume — cette brume persistante et humide « qui dégoutte des cordages et des voiles des bâtiments » — elle est acclamée par tous les équipages. C'est la France qui passe au milieu d'eux, et qui passe comme une fée bienfaisante pour panser les blessures, distribuer les remèdes, recevoir à son bord les plus malades, apporter les lettres du pays, et, par le service de son aumônier, réconforter les âmes et les volontés.

***

Après le départ des « hommes de France », Saint-Pierre retrouve ses habitudes de vie paisible. Les brumes se sont dissipées; et, bien que la température demeure inconstante et désespérément variable, on a donné le nom d' « été indien » à cette courte période qui correspond assez bien, en le devançant, à notre « été de la Saint-Martin ». Ces quelques semaines sont bien vite écoulées, et, dès la première quinzaine de novembre, les frimas se font sentir; la terre est couverte de neige dès la fin de novembre. L'hiver est rude à Saint-Pierre [1]; nul ne s'en étonnera. Il est long surtout.

1. En février dernier (1923) la mer était gelée, pendant plusieurs semaines, à perte de vue sur la côte Ouest de Miquelon. Le vapeur *Pro Patria*, qui va chaque quinzaine chercher à Halifax le courrier de France, s'est trouvé bloqué par les glaces à 44 milles sud de Saint-Pierre.

Parfois, des vents secs et d'une violence extrême tamisent la neige déjà tombée, la réduisent en une poussière impalpable, la projettent des hauteurs dans les bas-fonds, l'amoncellent en un point pour la soulever de nouveau et la transporter ailleurs. C'est le *poudrin*. Cette fine poussière de neige pénètre par les moindres fissures jusque dans l'intérieur des maisons les mieux calfeutrées. Elle fouette violemment le visage et il devient presque impossible de voir, de respirer, de marcher dans cette poussière glacée, impondérable, qui s'infiltre sous les vêtements. Le poudrin, qui dure parfois plusieurs journées, sans une minute de répit, rend l'hiver fort désagréable, souvent même dangereux : des gens, surpris dans ces rafales de neige, à Miquelon, furent trouvés raidis par le froid. Il faut avoir passé l'hiver au milieu des Saint-Pierrais pour connaître leur endurance et savoir avec quelle bonne humeur toute française et quelle vaillance ils supportent l'âpreté de leur climat. Hommes et femmes, filles et garçons, s'en vont gaîment à travers le poudrin, bottés jusqu'au haut des cuisses, coiffés comme des cosaques, riant de leurs chutes sur la neige glacée qui atteint parfois le premier étage de leurs maisons.

Quand l'hiver est passé, — pas avant la fin d'avril, — ces rafales de neige sont vite oubliées; elles se prolongent néanmoins, au cours du printemps, sous la forme de tempêtes qui sont véritablement effroyables. Il n'y a pas de régions maritimes qui aient vu plus de naufrages que les parages de Saint-Pierre.

Pour se reposer des intempéries de l'hiver et des violences de la tempête, nos insulaires n'ont pas la consolation de jouir, en été, de frais bocages ou de jardins aux fleurs riantes. Ah! certes, ce bon M. Perrault avait raison : il n'y a pas dans les îles Saint-Pierre et Miquelon de ruisseaux qui coulent le lait ni le miel. Le sol, de lui-même, est absolument stérile. Et c'est à peine si quelques colons, avec de la terre apportée de France, sont parvenus à lui faire produire quelques fleurs, quelques fruits ou légumes, qui, du reste, n'arrivent pas à maturité complète. L'humidité de l'air empêche les plantes de transpirer; par suite des brouillards opaques, elles manquent également de lumière. Dans ces

conditions, on ne peut avoir que la végétation des sous-bois. Sauf sur le littoral, le sol est presque exclusivement vêtu de mousses. Le bourg de Miquelon se trouvant à l'extrémité de l'île très allongée, on voulut, il y a quelques années, le relier au sud par une route, dont le tracé se voit encore, mais qu'il fallut abandonner à cause des travaux immenses que cette œuvre aurait exigés, pour carder les mousses laineuses des plaines de Miquelon. A Saint-Pierre comme à Miquelon [1], on ne trouve que quelques bouleaux nains, des genévriers lilliputiens « arasés par le vent de mer à une hauteur de soixante centimètres, constituant un feutrage si serré que le seul moyen de le franchir consiste à se promener sur leurs cimes comme sur un tapis élastique qui rebondit sous les pieds ».

***

Le commerce à Saint-Pierre — surtout en whisky — avec les Anglais et les Américains, a pris, en ces dernières années, une extension considérable, par suite des lois prohibitives en vigueur aux États-Unis. Des droits d'entrée très élevés ont enrichi le Trésor, de façon inespérée. Mais ces circonstances spéciales, qui favorisent le commerce, peuvent disparaître d'un jour à l'autre. Par ailleurs, si le marin s'attache au havre où, le soir venu, il rentre son embarcation et ses engins de pêche, si, malgré l'âpreté de son dur labeur, il aime le sol où il vit, le commerçant, lui, n'a d'autre ambition que de réaliser au plus vite ses intérêts pour fuir ces régions déshéritées et retourner en France jouir du fruit de son négoce.

La fortune actuelle de nos îles paraît donc factice et passagère. Si nous voulons rendre à notre Colonie sa véritable prospérité des jours d'antan, il faut favoriser, développer et aider puissamment la pêche locale. Dans les campagnes

1. Dans l'île de Miquelon cependant, on rencontre quelques groupements de conifères aux environs du lac *Mirande*, au *Cap Verd*, et surtout à *Langlade*, au lieu dit *Belle-Vue*, sur la Grande Rivière. Ce dernier endroit notamment, quand le soleil d'août consent à l'éclairer, offre quelques charmes : les Saint-Pierrais y viennent en villégiature. Mais ces rares boqueteaux constituent des sortes d'oasis, qui n'enlèvent pas au pays son aspect général de désolation.

de France, ce sont nos braves cultivateurs, ces fils de la terre, qui constituent l'élément stable de la fécondité de notre sol national. A Saint-Pierre, il n'y a pas de terres cultivables; ses rochers sont comme d'immenses navires ancrés solidement au milieu des flots. Ce sont donc les fils de l'océan, les laboureurs de la mer, qui constitueront l'élément stable et permanent de nos possessions. Ils aiment la France : depuis plus d'un siècle, ils lui sont demeurés fidèles par leur langue et leur religion, malgré leurs relations constantes et nécessaires avec les populations anglaises et protestantes des pays voisins. Peu leur importe, à eux aussi, que leurs ruisseaux ne coulent ni le lait ni le miel, il leur suffit d'être français et d'avoir l'assurance qu'ils le resteront toujours.

La physionomie ethnique des îles Saint-Pierre et Miquelon est unique en son genre parmi toutes nos Colonies. Non seulement il ne s'y trouve pas d'hommes « de couleur », mais il n'existe pas à proprement parler d'autochtones ni d'indigènes. Les descendants des anciens Acadiens, revenus en 1820, sont très rares et se réduisent à quelques unités disséminées dans le pays, particulièrement à Miquelon. La plupart des familles actuelles sont issues de parents — ou tout au plus de grands-parents — venus de Grandville, de Saint-Malo ou des pays basques. C'est donc bien un coin de terre française, ou mieux, puisque nous l'avons comparé à un navire, c'est le stationnaire de la France dans l'Atlantique du Nord. Le pavillon tricolore, qui flotte sur ce bâtiment, porte, comme les drapeaux de nos régiments, des noms inscrits dans ses plis : Acadie, Canada, Louisiane. Et si le soleil refuse de les faire briller, ces noms, sous le vent de tempête qui souffle là-bas, la présence de ces îles et leur prospérité empêcheront que la gloire de notre passé ne s'éteigne. Saint-Pierre et Miquelon : petit domaine, et pourtant immense de toute la majesté de l'ancienne épopée dont il est le vestige : rochers stériles tout à la fois et féconds puisqu'ils perpétuent le nom, le souvenir et l'amour de la France.

GUSTAVE LE GALLOIS

UN MYSTÈRE ÉCLAIRCI

LORD SOUTHAMPTON, PROTECTEUR DE SHAKESPEARE

Lord Southampton, bel esprit auquel tant d'écrivains du règne d'Élisabeth ont dédié leurs œuvres, nous est surtout connu par le talent ou le génie de ses amis et sa fidèle affection pour le Comte d'Essex dont il partagea la tragique disgrâce. Il prit cependant une part active aux guerres et aux négociations diplomatiques de son temps et il exerça une influence notoire sur le monde des lettres, puisque Shakespeare, le plus grand des poètes, affirme qu'il lui doit *tout son art.*

Aussi, ceux qui s'intéressent à la littérature de cette époque avaient-ils hâte de mieux connaître ce jeune seigneur et de savoir jusqu'à quel point il était digne d'un pareil hommage. L'identité de Shakespeare serait-elle mise en doute, il n'en serait pas moins important d'être renseigné sur la personne romanesque sans cesse chantée par celui qui aurait usurpé ce nom.

Peut-être cette personne serait-elle capable de nous faire comprendre certains textes restés encore obscurs à la plupart des commentateurs. Southampton ne pourrait-il pas nous fournir la clef de certaines énigmes?

Sa vie vient de nous être enfin révélée par une biographie nouvelle publiée sous le patronage de l'Université de Cambridge [1]. Avec le soin scrupuleux qu'il met à ses patientes

1. *The Life of Henry, Third Earl of Southampton, Shakespeare's Patron* by C. Carmicael Stopes. University Press, Cambridge, 1922.

recherches, l'auteur, C. Carmichael Stopes, a dépouillé les documents du British Museum, du National Record Office, étudié les archives des Sidney, des Cecil et des Salisbury conservées à Hatfield House et a fait ainsi revivre, tel que Shakespeare l'a dépeint, Henry Wriothesley, troisième Comte de Southampton.

Par sa correspondance officielle, aussi bien que par ses lettres privées, ce personnage apparaît digne, en effet, de l'admiration qu'il inspira : ami fidèle, mari dévoué, soldat intrépide, ministre intègre, il porta jusqu'au sacrifice l'amour paternel, comme il avait sacrifié sa carrière à la femme qu'il aimait.

Dans des circonstances oubliées de la critique moderne, il s'est trouvé précisément en contact avec Francis Bacon, avec lord Rutland et avec le Comte de Derby, aux heures décisives de sa vie.

Et, comme s'il avait voulu répondre lui-même et définitivement à la *Question shakespearienne*, il a fait parler chacun d'eux au cours de son procès. Le compte rendu de ces séances mémorables a été écrit en français par des témoins oculaires. Il est pour la première fois livré au public.

***

Henry Wriothesley, ou Harry Risley, comme il aimait lui-même à être appelé, naquit à Cowdray le 6 octobre 1573. Il était le troisième de sa famille à porter les titres de Comte de Southampton et de Baron Titchfield. Son enfance se passa entre les châteaux de Cowdray et de Beaulieu, le manoir de Titchfield, Whitely Lodge et le magnifique hôtel des Southampton à Londres, devenu aujourd'hui le National Record Office. Enrichie par les dépouilles des couvents confisqués sous Henri VIII, sa famille possédait à cette époque une des plus grandes fortunes terriennes d'Angleterre. Lady Southampton, sa mère, aimait l'élégance et le faste; elle était fière de ses somptueuses demeures, de ses livres rares, de ses beaux tableaux et elle se résignait difficilement à la solitude d'un veuvage auquel elle fut astreinte à l'âge de vingt-huit ans. Dans la suite elle se remaria deux fois.

Par la mort prématurée de son père, Harry devint, dès l'adolescence, chef d'une des premières maisons seigneuriales du Royaume. Pupille de la Couronne — Child of State, comme Shakespeare le désigne dans ses sonnets — il passa naturellement sous la tutelle de la Reine et ne tarda pas à devenir, pour les ministres qui aspiraient à l'honneur et aux avantages pécuniaires de son éducation, un objet de rivalités. Sa mère, affectueuse mais frivole, aurait voulu conserver son influence en le confiant à son ami le Comte de Leicester, ancien favori d'Élisabeth, mais à ce moment une autre influence s'affirmait à la cour et ce fut le ministre William Cecil qui obtint la charge et les émoluments de tuteur délégué.

Le milieu des Cécil était sérieux et docte. Lady Burleigh, femme du ministre, possédait une instruction supérieure et son fils Robert, le futur Secrétaire d'État, pouvait servir de modèle d'application au jeune Southampton. Celui-ci trouvait donc à ce contact une heureuse émulation, et malgré le protestantisme austère de cet entourage il resta profondément attaché à sa foi catholique.

Certaines lettres de cette époque signalent « le déplaisir de Sa Majesté en apprenant que son pupille persistait à entendre la messe et refusait d'assister aux offices de l'église anglicane ».

A l'âge précoce de douze ans, Southampton fut jugé capable d'entrer à Cambridge où nous trouvons son nom inscrit, à partir de 1585, sur les registres du collège Saint-John, institution qu'il vénéra sa vie entière et à laquelle il légua sa précieuse bibliothèque.

Pendant ces années d'étude, son goût marqué pour les lettres ne paraît pas avoir nui à son développement physique, puisqu'il excella dans tous les sports à la mode : la chasse, la fauconnerie, l'équitation, l'escrime et le tennis. Mais, en rompant son corps aux exercices vigoureux, il songeait surtout à briller plus tard au champ d'honneur. Selon le témoignage de William Camden, le grand éducateur de la jeunesse anglaise : « Il arma la noblesse de sa naissance des ornements de l'érudition et de l'art militaire, afin de servir glorieusement son pays. »

La trace de ses ambitions subsiste dans un discours latin rédigé à l'âge de treize ans. Il y développe cette pensée : « Les belles actions ont pour origine le désir de la gloire. » Afin de donner son cachet personnel à cette composition, le jeune étudiant substitua le mot *gloriae* au mot *proemii* (récompenses) du texte original imposé par le maître :

« *Facile igitur videri potest quod omnes ad studium virtutis incitantur spe* GLORIAE. »

Pauvre Southampton ! il la poursuivra partout, cette renommée, et toujours elle se dérobera. Son grade, conquis à la pointe de l'épée, lui sera ravi injustement. Ses nobles aspirations pour la liberté échoueront dans un cachot, sans hâter d'un jour la fin d'un régime d'oppression. La gloire dont il rêvait lui échappera et celle qu'il recueillera ne sera faite que des lauriers de son poète.

Nous trouvons sur les registres de Cambridge que le Comte Southampton fut diplômé « Magister in Artibus » le 6 juin 1589. Sa carrière universitaire se terminait donc dans les honneurs et son tuteur avisé estima probablement alors que le jeune homme était parvenu à un âge où l'on pouvait déjà songer à le marier. Nous lisons en effet une note curieuse dans un journal tenu par Cecil à cette époque :

6 octobre 1589. *Henry Ct Southampton erat aetatis* 16 *annorum.*
Edward Ct Bedford erat aetatis 15 *annorum.*
Roger Ct Rutland erat aetatis 13 *annorum.*

Connaissant les intrigues nouées par Cecil quand il s'est agi de choisir un mari pour Élisabeth Vere, sa petite-fille, on peut inférer de ces lignes que le tuteur pesait déjà les avantages des partis possibles. La comparaison des âges comme celle des fortunes faisait du jeune Henry le candidat le plus désirable. Le puissant ministre dut raisonner de cette manière, car Southampton, qui ne pouvait disposer de son sort avant d'avoir atteint sa majorité, fut déclaré fiancé malgré lui.

Sa mère n'osa pas entraver la volonté d'un conseiller aussi influent de la Reine; offenser Cecil, n'était-ce pas ruiner la carrière de son fils? Elle ne pouvait qu'essayer de gagner du temps. Aussi écrivit-elle au tuteur de « son Harry » des lettres pleines d'excuses, demandant que le mariage fût

retardé. « Mon fils est jeune... il aime son indépendance... Il sollicite deux années de répit... »

Ces deux années furent accordées, mais elles s'écoulèrent trop rapidement au gré des Southampton et le fiancé dut faire un nouvel effort pour gagner en même temps que sa liberté les éperons qu'il ambitionnait depuis l'enfance.

Il avait appris qu'une expédition allait partir pour renforcer les troupes d'Henri IV. La direction en devait être confiée au comte d'Essex[1], un des favoris du moment, pour lequel Southampton avait une admiration et une affection qui durèrent toute sa vie. L'occasion paraissait favorable à cet adolescent hanté par la gloire et qui rêvait de la carrière des armes. Il savait bien qu'il ne lui serait pas permis de quitter l'Angleterre avec les troupes. Mais il décida de courir sa chance et fit voile seul pour Dieppe, afin d'attendre en France l'arrivée du corps expéditionnaire et d'y offrir sur place le concours de son épée. Il pensait mettre ainsi son tuteur devant le fait accompli. La missive que nous reproduisons montre qu'Essex avait été mis au courant du projet d'escapade et approuvait les désirs de son jeune ami.

Datée de Dieppe le 2 mars 1591 la lettre respire l'impatience, l'ardeur et l'ambition :

Rien que je puisse écrire n'est digne de votre attention, et pourtant je ne puis laisser partir un courrier sans renouveler auprès de Votre Seigneurie les offres de service que j'ai déjà faites verbalement. Mon grand dévouement est né du respect qu'inspire votre immense vertu et comme je n'ai pas de meilleur cadeau à offrir que moi-même, je place ma personne, quoi qu'elle soit de peu de valeur, sous votre commandement et à votre entière disposition, très fier si je puis mériter votre faveur. En attendant, et en vous souhaitant une fortune égale à votre magnanimité, je prends congé de Votre Seigneurie.

Du haut des falaises normandes Southampton interrogea

1. M. L'Hommedé, dans un récent article publié par la *Revue de Paris*, a cru pouvoir identifier Essex avec le héros des Sonnets de Shakespeare. Les pages qui vont suivre font nettement ressortir l'impossibilité de cette théorie. Les poèmes intimes de Shakespeare s'adressent à un très jeune protecteur. Le poète conjure ce seigneur de se marier; et il clôt la série de ses sonnets en célébrant la mise en liberté de son héros. Or Essex avait à peu près l'âge de Shakespeare; il était marié quand les sonnets furent écrits et Shakespeare, dont la troupe paraît avoir été quelque peu compromise dans la conspiration d'Essex, ne pouvait chanter la libération du Chef de cette conjuration qui eut la tête tranchée.

vainement l'horizon. Les forces anglaises n'apparaissaient pas. Essex eut à compter, avant de quitter Londres, avec la jalousie des ministres et les lenteurs de l'administration et ce ne fut que six mois plus tard qu'un premier contingent de 3 000 cavaliers put débarquer dans le port de Dieppe. Depuis longtemps les tuteurs avaient remis la main sur leur pupille; ils avaient même décidé, à la suite de cette fugue, que le jeune héritier devait, pour apprendre à gérer ses futurs biens, compléter son instruction par la connaissance du droit. Southampton entra donc à Gray's Inn.

Ce milieu de futurs avocats et aussi de dilettantes s'est toujours intéressé aux lettres, aux arts et au théâtre. A cette époque, en particulier, Gray's Inn était le centre d'une fiévreuse activité littéraire.

Southampton ne tarda pas à y exercer son attraction et à s'entourer de satellites. Il aidait de ses propres deniers les talents naissants. Le premier de ses protégés fut Shakespeare, qui, le 18 avril 1593, fit enregistrer et déposer à la censure son poème de *Venus et Adonis*, dont le sujet est suggéré par le dixième livre des Métamorphoses d'Ovide.

Quelques semaines plus tard le volume était publié et mis en vente chez un ancien voisin de Shakespeare à Stratford, Richard Field. Ce fut un événement littéraire. Les éditions se succédèrent rapidement. L'auteur se vit aussitôt apprécié à l'égal des Spenser et des Sidney, et l'honneur de l'avoir découvert en revint à Southampton à qui le poème était dédié, dans une prose simple et modeste.

Moins d'une année plus tard, cette première œuvre lyrique de Shakespeare fut suivie du *Rapt de Lucrèce*, nouveau chef-d'œuvre dont la dédicace, encore adressée à Southampton, étonne par la sincérité et la ferveur de la reconnaissance du poète envers son protecteur.

Au Très Honorable Henry Wriothesley, Comte de Southampton et Baron Titchfield.

L'affection offerte ici à Votre Seigneurie est sans fin comme cette brochure sans préambule n'en témoigne qu'une faible parcelle.

L'assurance que j'ai de vos bienveillantes dispositions envers moi est mon excuse, plutôt que les mérites de ces lignes mal dégrossies. Tout ce que j'ai fait est vôtre, tout ce que je ferai est vôtre, puisque tout ce que j'ai vous est consacré. Si ma valeur était plus grande, ce

devoir serait mieux démontré. Tel qu'est mon mérite, il est entièrement dédié à Votre Seigneurie à laquelle je souhaite une longue vie prolongée par tous les bonheurs.

Yours in all duety

WILLIAM SHAKESPEARE

La fortune exceptionnelle de ces deux publications souleva la jalousie et l'émulation d'autres poètes rivaux, tous désireux d'obtenir le patronage de ce « Laurier de la colline des muses dont la faveur vient de couronner la plus glorieuse des plumes », comme écrivait en 1594 Gervase Marklam. On imitait la prose des dédicaces de Shakespeare. On essayait d'imiter ses vers. Dans son *Choice of Valentines*, Thomas Nash dit assez impertinemment à Southampton : « Ne me blâmez pas si mes vers paraissent peu chastes, puisqu'une muse aussi lascive que celle d'Ovide ne vous a point offusqué ». Cette pointe n'a pas porté. Southampton continua à encourager celui qui s'inspirait d'Ovide et semble s'être fort peu intéressé au travail de Nash, puisque le *Choice of Valentines* avec sa dédicace est resté jusqu'à nos jours en manuscrit au British Museum.

D'autres eurent plus de succès que Nash dans sa première tentative, car on vit bientôt graviter autour du jeune Mécène des poètes de talent, tels que Chapman, Beaumont et Daniel, et des écrivains moins doués parmi lesquels on peut citer les Barnes, les Barnfield, les Gwinn, les Wither, les Price, les Braithwaite, les Beale et les Pettie.

Mais quand on énumère les auteurs qui recherchèrent la protection du Comte de Southampton, on est frappé par la présence dans ce milieu d'un certain maître italien dont le portrait nous a été fait par Shakespeare. Giovanni Florio vivait sous le même toit que Southampton et son rôle dans l'orientation littéraire de son entourage n'était point négligeable.

Dans une thèse soutenue en Sorbonne, j'ai discuté les œuvres de cet érudit italien, examinant sa compétence philologique, louant ses dons de traducteur et cherchant à mesurer la part d'influence qu'il eut sur Shakespeare[1].

En Southampon, Florio avait trouvé l'élève rêvé, admirateur fervent des littératures étrangères et surtout de celle

1. *Giovanni Florio, Un apôtre de la Renaissance en Angleterre*, 1921, Payot et Cie.

de l'Italie. Il déclare que les études du jeune Comte « remarquables dans toutes les branches étaient surtout excellentes en italien. » L'élève, en effet, paraissait avide de connaître tous les chefs-d'œuvre « conçus au delà des Apennins », il avait hâte aussi de répandre autour de lui les enseignements du maître, le culte des auteurs qui étaient chers à Florio et que l'Angleterre connaissait peu. Sous cette influence, Southampton ne tarda pas à prendre place parmi ses contemporains comme italianisant convaincu et Florio en 1589 pouvait écrire à son élève qui avait projeté un voyage en Italie :

Votre compétence est si grande que j'en arrive à douter de mon utilité. Sans quitter votre demeure vous avez appris de l'italien tout ce qu'un maître peut enseigner et un élève apprendre. Mais complétée par ce voyage, que manquera-t-il à votre perfection?

Dans ce même document, Florio fait nettement ressortir le rôle de propagandiste joué par son élève.

Le rayon glorieux et gracieux émanant de Votre Honneur — Soleil étincelant — m'a communiqué, à moi et à bien d'autres la lumière et la vie. Il a en particulier donné de l'éclat et de la vigueur à mes propres lumières qui étaient faibles jusqu'au moment où je vous en ai emprunté. C'est un fait : votre heureuse disposition a influencé favorablement *votre entourage* et lui a donné du lustre.

Vous avez beau répandre autour de vous tant de bonnes grâces, elles ne sont point pour cela diminuées. Les sources claires où vous venez puiser pour vous-même sont suffisantes à abreuver aussi vos amis. Votre torche doit éclairer d'abord pour vous, elle peut ensuite allumer la chandelle de votre prochain...

Doit-on s'étonner que Shakespeare se soit plu à agrémenter d'un vernis italien presque toutes les comédies de sa première manière? La liste de la bibliothèque de Florio, à laquelle le poète avait un accès si facile, comprend plus de 300 volumes dont une trentaine de pièces à l'ancienne mode, ce genre auquel Shakespeare fait allusion dans *Loves Labours Lost* quand il énumère les personnages de la vieille comédie, le Pédant, le Fanfaron, le Frère défroqué, le Bouffon et le Petit Garçon. Les *Novelle* de Cinthio et de Boccace, toutes les œuvres de Macchiavel et de l'Arioste, figurent dans les répertoires de Florio et expliquent par qui et comment Shakespeare était en mesure de connaître : *il Peccorone* dont il s'est servi pour le *Marchand de Venise, il Suppositi* qui fournit le sujet de la

Mégère apprivoisée, Giletta de Narbonne d'où est tiré *Tout est bien qui finit bien, Ginevra* source de l'incident principal de *Cymbeline,* sans parler des *Nouvelles de Bandello* dont on retrouve l'écho dans la *Nuit des Rois, Roméo et Juliette* et dans le *Conte d'une Nuit d'Hiver.*

Certains critiques se demandent encore comment deux allusions à un texte plus rare en Angleterre se trouvent parmi les premières œuvres de Shakespeare. Il s'agit du passage des lettres dans les *Gentilshommes de Vérone* et de la description de Diane pleurant dans la fontaine, habilement relevée par M. Le Franc dans *Comme il vous plaira,* allusion à la *Diane* de George de Montemayor, qui ne fut publiée en anglai squ'en 1596 par Young. Southampton peut encore nous fournir la clef de cette énigme, car il possédait déjà en 1594 une traduction manuscrite de cet ouvrage qui lui avait été dédiée par son auteur Thomas Wilson et qui est actuellement conservée au British Museum.

Doit-on s'étonner également du rapide succès de Shakespeare à la scène? Pas davantage si l'on pense à la situation que son protecteur occupait dans le monde du théâtre.

Par tradition et par atavisme, autant que par goût, Southampton s'intéressait à l'art dramatique. Son grand-père, « un des favoris d'Apollon », passait pour avoir été le meilleur acteur de l'Université de Cambridge. La description que donne Leland dans ses *Encomia* de ce personnage — « au front étincelant de beauté, aux cheveux étincelants d'or, dont le cerveau rayonnait comme le faisaient ses charmes et ses vertus » — s'applique également au petit-fils, remarquable par la beauté de ses grands yeux fauves et le châtain doré de ses longs cheveux bouclés. Celui-ci était encore plus passionné pour le théâtre que son aïeul; car, d'après une lettre contemporaine, « il passait toutes ses journées au spectacle ». Vers la fin de son séjour à Gray's Inn, la troupe de Shakespeare joua dans cette enceinte où aucun acteur de profession n'avait pénétré jusqu'alors. Puis, toujours au cours du même mois, elle présenta, pour les fêtes de Noël, *la Comédie des Erreurs* devant la Cour, à Greenwich. A cette date, en effet, Southampton pouvait obtenir, pour ses protégés, de semblables faveurs. Sa mère venait de se remarier avec sir Thomas Heneage qui,

en sa qualité de Vice-Chambellan, était chargé de toutes les représentations théâtrales à la cour. La troupe de Shakespeare, connue auparavant sous le titre de Comédiens de Leicester, ensuite sous celui des « Hommes de lord Strange », passait à ce moment sous l'égide du Chambellan et jusqu'à l'avènement de Jacques Ier s'intitulera *Serviteurs du Lord Chambellan.*

Shakespeare, déjà célèbre comme poète, devint rapidement l'auteur dramatique le plus en vogue. Avant 1598, il avait présenté douze de ses plus belles pièces, car nous lisons dans *Palladis Tamia,* œuvre de critique littéraire publiée en 1598 par Francis Meres :

L'âme fine et spirituelle d'Ovide vit encore dans le doux Shakespeare à la langue de miel; voir : *Venus et Adonis, Lucrèce* et ses sonnets sucrés réservés à ses amis intimes.

Tel Plaute et Sénecque, qui parmi les Latins sont jugés les meilleurs pour la Comédie et pour la Tragédie, ainsi, parmi nous Anglais, Shakespeare excelle dans les deux genres. Je prends à témoin pour la Comédie ses *Gentilshommes de Vérone,* ses *Erreurs,* ses *Peines d'Amour perdues,* ses *Peines d'Amour gagnées,* son *Songe d'une Nuit d'Été,* et son *Marchand de Venise.* Pour la tragédie : son *Richard II, Richard III, Henri IV, Roi Jean, Titus Andronicus,* et *Roméo et Juliette.*

Comme Epius Stolo, qui prétend que les muses, si elles parlaient latin, parleraient la langue de Plaute, ainsi je dis que les muses, si elles parlaient anglais, discourraient dans la langue finement ciselée de Shakespeare.

Une telle fortune aurait été inconcevable sans l'appui d'un Southampton [1] et personne mieux que Shakespeare lui-même ne s'en rendait compte. Aussi, s'adressant à son protecteur, lui dit-il : « Vous êtes tout mon art... Vous donnez à ma plume des sujets et des arguments. Vous avez élevé ma rusticité plus haut que la science. »

Ces lignes et surtout cette pensée sont comme le « leitmotiv »

1. Nicolas Rowe écrivit en 1709 dans son excellente édition des œuvres complètes de Shakespeare : « Il (Shakespeare) avait reçu bien des marques de faveur et d'amitié du seigneur Southampton, célèbre à cette époque pour son dévouement à l'infortuné Essex... Nous avons une preuve des largesses de ce protecteur que j'hésiterais à donner si je ne pouvais l'appuyer par l'autorité de Sir William Davenant (il s'agit du filleul de Shakespeare qui le remplaça comme directeur de sa troupe), très au courant de la vie et des œuvres du poète. De lui, je tiens, qu'à certain moment, lord Southampton vint en aide à Shakespeare et lui donna la somme de mille livres

des poèmes intimes. Les sonnets et les dédicaces dans lesquels Shakespeare regrette sa « rude ignorance » et se plaint de son humble condition seraient incompréhensibles si l'auteur déguisé était un érudit comme Bacon ou un grand seigneur comme lord Derby.

Du reste si Shakespeare nous permet d'apprécier Southampton, Southampton à son tour nous aide souvent à comprendre Shakespeare. Sa biographie éclaire certains passages, restés obscurs, des poèmes intimes. Par exemple, lorsque le poète déclare dans le sonnet 105 que *ses chants et ses louanges vont* « to one, of one, still such, and ever so » (c'est-à-dire textuellement « à l'un, d'un, encore tel et toujours ainsi »), le commentateur perplexe préfère croire à une erreur d'impression plutôt qu'à un défaut de sens. La phrase s'explique aujourd'hui. Nous sommes en présence d'une allusion à la devise héraldique de Henry Wriothesley : *ung partout, tout par ung*, et le thème du sonnet 105 est, pour ainsi dire, brodé sur le blason des Southampton. On doit noter qu'un autre poète anglais, W. Pettie, intercale cette même devise en vieux français entre les stances d'éloges qu'il consacre à Southampton et ainsi se trouve dévoilée, encore une fois, l'identité de l'ami auquel Shakespeare adressait ses poèmes.

***

A sa sortie de Gray's Inn, et au dire unanime de ses contemporains, Harry Risley présentait l'image du beau patricien. Adonis partant pour la chasse, tel qu'il est décrit par Shakespeare, nous aide mieux à évoquer le jeune Anglais que le Grec du Mythe d'Ovide. « Quand j'ai tracé le portrait d'Adonis, ses traits étaient faiblement imités des vôtres » (speak of Adonis and his counterfeit is poorly imitated after you). De nombreux tableaux et miniatures nous conservent la physionomie de Southampton. Dans l'ovale allongé de son visage, ses traits réguliers et fermes étaient illuminés par des yeux, « soleils jumeaux », d'où rayonnait la critique ou l'inspiration. Son teint était délicat et sanguin. Une grande bienveillance éclairait son sourire. Mais cette beauté physique n'était, pour ses admirateurs, que le symbole de sa bonté et de son esprit. Son ima-

gination semblait plus active que sa plume. Il aimait mieux découvrir que créer, suggérer qu'approfondir. Malgré les sollicitations de Shakespeare, il semble s'être refusé à écrire, se bornant toujours au rôle de critique et d'inspirateur.

Les poètes réunis à sa table s'exerçaient à des concours de bouts-rimés pour le distraire et réclamaient comme faveur suprême d'entendre leurs œuvres de sa bouche. Car, d'une voix souple et grave, il lisait si bien, que son interprétation faisait apparaître des mérites nouveaux et des beautés insoupçonnées.

Mais sous cette apparence aimable, Southampton était d'un naturel primesautier, vif et même violent. Comme Cyrano, il avait des « fourmilles au bout de son épée ». Celle-ci sortait du fourreau à la moindre offense. Le roi lui-même ne put empêcher Southampton de châtier, en sa présence, le vil calomniateur d'un ami disparu.

En 1594, il approchait de sa majorité et les traits que l'on va dépeindre font ressortir la générosité de ce caractère fier et noble, désintéressé en amitié, romanesque en amour.

Deux de ses amis, sir Charles et sir Henry Danvers, l'aîné ex-page de Sidney, le cadet fait chevalier par Essex, — l'un et l'autre plus heureux que Southampton puisqu'ils avaient déjà fait leurs preuves comme soldats, — furent compromis dans une affaire de meurtre, sorte de querelle de Capulet et des Montaigu, à laquelle voisins et serviteurs des familles ennemies prirent une part active.

A la suite d'un combat où les Danvers ne paraissent pas avoir été les agresseurs, sir John Long fut tué. Dans le Comté de Wiltshire en émoi, on organisa le « hue and cry », véritable chasse à l'homme, mais les meurtriers disparurent comme par magie.

Le magicien ne fut autre que Southampton qui réussit à cacher ses amis dans une de ses demeures. Puis, sous prétexte de parties de chasse, Southampton et sa suite passèrent de châteaux en châteaux, toujours se rapprochant de la mer, où un bateau affrété en hâte attendait les Danvers pour permettre leur fuite en France.

La manœuvre réussit malgré le zèle d'un certain juge de paix. Cet officier s'était mis en bac à la recherche des fuyards.

A l'accostage, il tomba sur treize serviteurs du Comte de Southampton qui menacèrent de le noyer s'il ne se retirait pas. Il se retira, mais non sans avoir rédigé sa plainte; et sur la liste de ses agresseurs, tous au service de Southampton, on peut relever les noms du régisseur, du gentilhomme de la garde-robe, de l'écuyer en chef, du barbier Humphrey Drewell et enfin du Signor Florio, un Italien qui, avec le barbier, paraît avoir été le plus disposé à mettre les menaces à exécution. Et ainsi il est établi que déjà en 1595, date de l'enregistrement de ce document aux assises de Wiltshire, Giovanni Florio comptait dans la suite du protecteur de Shakespeare.

Les Danvers gagnèrent la Normandie, prirent du service dans les armées de Henri IV et jouirent de la faveur personnelle du grand Roi qui obtint ultérieurement leur pardon de la reine Élisabeth.

On verra plus loin dans ce récit comment les deux frères Danvers surent prouver leur gratitude à celui qui leur avait sauvé la vie.

La petite-fille de Cecil, Élisabeth Vere, après cinq années d'attente pendant lesquelles Southampton s'était constamment dérobé, se décida à agréer le nouveau prétendant qui lui était proposé. Ce candidat n'était autre que William Stanley, VIe Comte de Derby. Détail piquant : la dot de la mariée fut fournie en partie par l'ex-fiancé obligé de payer la somme de 5 000 livres sterling comptant, pour rupture de contrat. Premier cas d'amende imposée par la justice dans ces sortes d'affaires de « *breach of promise* », aujourd'hui nombreuses de l'autre côté de la Manche. Cette union fut célébrée à la cour de Greenwich le 28 janvier 1595. Désormais Southampton était libre.

Il profita d'abord de cette liberté pour revenir à ses premières ambitions; Essex préparait une expédition maritime contre les Espagnols et cette fois-ci on ne pouvait l'empêcher de s'enrôler. Il eut même l'occasion de se distinguer après la prise de Cadix. Son bâtiment, le *Garland*, et deux autres navires placés sous ses ordres, s'étaient trouvés séparés de l'escadre au large des Açores et à proximité de la flotte espagnole qui convoyait l'or provenant du Mexique. Il n'hésita pas à engager le combat et tandis que l'ennemi cherchait à prendre

abri dans le port de Tercera, réussit à aborder un des navires espagnols et put recueillir un riche butin. Il opéra ensuite un débarquement hardi près de Villa Franca où, après une bataille inégale, il resta maître du terrain. Il y fut rejoint par son Amiral et, « encore couvert de sang et de sueur », reçut l'accolade sur le lieu même de ses exploits. Ainsi fut scellée à jamais l'amitié de ces deux esprits aventureux.

Rentrés à Londres, ils connurent la popularité. On peut dire qu'ils furent les héros du jour. Cependant un accueil plus froid leur était réservé à la cour. Le vieux ministre ne pardonnait pas à Essex son succès personnel auprès de la Reine et redoutait tout autant son prestige militaire auprès du peuple. Et profitant de cette situation, les Raleigh, les Gray et les Cobham ne manquèrent pas d'accroître dans l'entourage la haine et l'envie des courtisans sédentaires envers le récent vainqueur. Quant à Southampton, il restait aux yeux de Cecil celui qui avait méprisé l'alliance avec sa famille, et, auprès d'Élisabeth, il allait perdre tout crédit. Jusque-là la religion l'avait éloigné de la faveur royale, mais voici qu'il venait de nouer une intrigue romanesque désastreuse pour sa réussite à la cour.

Élisabeth Vernon, une des demoiselles d'honneur de la reine, appartenait à une vieille famille catholique. Elle était belle et douce; Southampton, nous le savons, était jeune et charmant. Ils furent d'autant plus attirés l'un vers l'autre qu'ils se trouvaient dans un milieu hostile à leur croyance et où l'objet de leur commune admiration n'était autre qu'Essex, cousin et tuteur de la jolie jeune fille.

On jasa beaucoup sur ce coup de foudre. L'affaire défrayait la chronique mondaine et même politique que résumait l'infatigable Rowland Whyte. Dans le récit adressé régulièrement par ce Saint-Simon anglais à Sir Robert Sidney, résident à Flessingue et Gouverneur des Cinq Ports, on lit :

J'ai ouï dire que Sa Majesté est fort troublée par les rapports défavorables qui lui sont faits au sujet de milord Essex et elle est très mécontente des assiduités de milord Southampton auprès de la belle demoiselle Vernon.

Et encore :

Je vois milord Southampton plein de mécontentement; on prétend

qu'il va accompagner monsieur le Secrétaire (il s'agit de Robert Cecil) en France. Ce voyage paraît beaucoup affliger sa jeune maîtresse qui passe son temps à pleurer et à se lamenter.

En février 1597, la situation s'aggrava :

Milord Southampton est désolé de la conduite inamicale de la reine à son égard. Quelqu'un a dû certainement le desservir auprès d'elle, car monsieur le Secrétaire a procuré à Milord l'autorisation de voyager; sa tendre maîtresse baigne quotidiennement sa douce figure de force larmes.

Cette « autorisation de voyager » équivalait à un ordre de quitter la cour. Southampton aurait pu, à la rigueur, s'en consoler, puisque cette absence devait lui permettre de retrouver ses amis Danvers qui étaient à Paris et d'entreprendre en leur compagnie le voyage rêvé au delà des Alpes. Sans doute estima-t-on préférable de le garder à vue, car Cecil (il s'agit de Robert, fils de William Cecil, Lord Burleigh) le retint comme secrétaire particulier. Le Premier Ministre se rendait à Paris pour conduire les longues négociations qui précédèrent et suivirent le traité de Vervins. Pour Henri IV et Élisabeth, l'Espagne pouvait passer pour l'ennemi commun, mais les intérêts de l'Angleterre et ceux de la France étaient assez divergents.

Southampton fut reçu par le roi de France, « qui le prit dans ses bras et l'embrassa affectueusement ». Henri IV voyait dans ce jeune homme un représentant du parti qui favorisait sa cause en Angleterre. Il avait au reste entendu Essex faire l'éloge de cet agent diplomatique. Southampton se lia vite d'amitié avec le Duc de Rohan et le Maréchal de Biron, personnages bien faits pour l'apprécier, et on régla en hommes du monde les graves questions d'État. Les négociateurs chassaient ensemble et jouaient aussi à la paume. Les enjeux devaient atteindre des sommes considérables, car notre Southampton paraît s'être laissé entraîner fort loin. Un des nombreux espions à la solde d'Élisabeth se déclare « bien marry d'être obligé de rapporter que ce milord Southampton perdit en une seule journée en jouant avec le Maréchal de Biron trois mille couronnes ». Ce délateur devait être bien renseigné; car, dans une lettre personnelle adressée à Essex, le joueur malheureux se déclare immobilisé à Paris faute de

fonds. C'est que, malgré sa grosse fortune, le voyageur devait se trouver fort gêné à la suite de ses dépenses et de l'amende qu'il avait dû payer pour rompre ses fiançailles. Mais à ce moment une nouvelle plus grave venue de Londres changea le cours de sa vie.

Au mois de septembre, bien que le traité de Vervins fût signé, des pourparlers se poursuivaient encore entre les deux cours, quand on manda à Southampton que la belle Élisabeth Vernon avait été obligée d'interrompre son service auprès de la Reine et, sous prétexte d'une indisposition, s'était réfugiée à Essex House où l'exquise Penelope Devereux, lady Rich, qui sous les traits de *Stella* fut chantée par sir Philip Sidney, s'offrait à soigner sa jeune cousine.

Le scandale bourdonnait à la Cour et trouvait de nombreux échos dans les lettres du moment. L'on se demandait si la demoiselle délaissée serait trahie par son amant, mais à l'étonnement de ceux qui colportaient ces racontars, la belle ne se montrait point troublée et déclarait que le Comte de Southampton s'était toujours conduit et se conduirait toujours en homme d'honneur.

Shakespeare décrit une situation semblable à celle où se trouvait miss Vernon à cette époque, ostensiblement abandonnée par un seigneur dont le signalement répond exactement à celui de Southampton. Plusieurs commentateurs, depuis François-Victor Hugo, premier traducteur de la *Complainte d'une Amante*, ont pensé, comme lui, que le poème était composé en vue d'attendrir le cœur volage du jeune amoureux. Soit que le poète ait réussi, soit que Southampton n'ait pas eu besoin des exhortations de Shakespeare, toujours est-il que, renonçant au voyage projeté en Italie, il quitta Paris, sans permission, et se rendit auprès d'Essex pour avouer son mariage secret. Une lettre qu'il écrivit à Robert Cecil fait part de sa situation. Il prie le ministre d'en informer la reine et, trop optimiste, il ajoute : « Puisque mon offense est petite, je veux espérer que la fâcherie de Sa Majesté ne sera point terrible et que j'obtiendrai mon pardon sans trop de difficulté. »

Southampton ne connaissait pas encore toute la colère dont la fille d'Henri VIII était capable. Élisabeth ne pardonna

jamais. Depuis ce jour, ni les nouveaux époux, ni Essex, qu'elle rendait responsable de ce mariage non autorisé, ne rentrèrent en grâce.

Malheureusement pour Southampton, la reine avait appris la nouvelle par son service d'espionnage avant de recevoir la communication de son ministre. « Elle en fut trop troublée pour se rendre à la chapelle ce jour-là et passa la matinée à invectiver sa suite et à menacer le jeune couple des pires punitions. » Pendant un moment, elle songea à envoyer dans les cachots de la Tour tous ceux qui avaient été au courant de l'affaire.

Elle se contenta de reléguer Southampton et sa femme à la prison civile de Fleet.

Cette union, commencée sous de telles auspices, ne fut jamais regrettée ni d'un côté ni de l'autre. Pendant vingt-cinq ans, le ménage Southampton put servir de modèle de parfaite alliance. Il passa par de terribles épreuves sans que la moindre ombre vînt troubler sa sérénité intérieure. Dans la séparation et l'adversité, lady Southampton ne s'adressa jamais à son mari sans l'appeler « Cher Seigneur et unique joie de mon existence », et lorsqu'elle « veut le faire rire » elle lui raconte « la dernière aventure de son ami, sir John Falstaff », preuve de la large part que Shakespeare tenait dans leurs entretiens. Southampton de son côté vante à tel point les charmes de la Noël passée avec sa femme et ses enfants, qu'il « se demande s'il aura le courage de rompre cette réunion pour reprendre ses fonctions publiques ».

Mais la première conséquence de ce mariage fut de lier plus fatalement encore les intérêts de Southampton au sort d'Essex. Les deux hommes devinrent inséparables et, pour bien comprendre le rôle de Southampton dans les événements qui vont suivre, il faut saisir la mentalité de celui « qui savait si bien imposer sa personnalité et possédait le don d'ensorceler les hommes ». Les défauts même d'Essex étaient de nature à le rendre cher à la multitude. Ses qualités le portaient bien en avant et au delà de son temps, puisque à l'époque des Tudors, il rêvait déjà des bienfaits de la liberté individuelle. En matière de religion, il était partisan d'une large tolérance. Accusé de favoriser les catholiques, il répon-

dit : « Je n'ai jamais compris qu'un chrétien pût être persécuté pour sa religion. » Au point de vue politique, il préconisait l'alliance avec la France et désirait la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse sous une même couronne. Il prêchait une guerre décisive contre l'Espagne, mais voulait composer avec l'Irlande, et ceci à un moment où un doux poète, comme Spenser, disait ouvertement que la seule manière de faire régner la paix dans « cette Communauté de commune misère (Commonwealth of common woe) serait d'en exterminer les habitants ».

Savant, poète à ses heures, Essex s'exprimait dans une prose vigoureuse, aussi pure en anglais que courante en français et en latin. C'est dans cette dernière langue qu'il entretenait une correspondance suivie avec Antonio Perez et échangeait ses idées avec de Thou et autres esprits ouverts au libéralisme. Camden, l'historiographe de la Reine qui avait publié ses annales en latin et en français [1], nous le décrit ainsi :

Robert Devereux, Comte d'Essex, étoit un personnage doué de toutes les vertus dignes des plus nobles, d'extraction ancienne, qui tiroit son nom de la ville d'Évreux située en Normandie. Certes il ne sembloit pas être propre à la Cour car il étoit tardif à commettre des crimes, facile à recevoir des offenses, difficile à les quitter, tellement ouvert (comme Cuff, son secrétaire, avoit accoustumé de s'en pleindre à moy) qu'on pouvoit aysément veoire dans sa face et l'amour et la haine, et si franc qu'il ne pouvoit rien celer.

Une des premières notices biographiques d'Essex cite « comme illustration de son caractère politique », la lettre qu'il écrivit au Chancelier lors de sa disgrâce. Dans ce document, nous voyons des inclinations franchement républicaines sans cesse opposées au loyalisme traditionnel.

Quand on vient de me traiter avec une grossièreté indigne, est-ce donc à moi que la religion demande de quérir le pardon? Dieu le veut-il? Est-ce impiété de ne pas me soumettre? Les Princes ne peuvent-ils avoir tort? Les sujets ne sont-ils pas parfois victimes de l'injustice des rois? Le pouvoir temporel est-il donc illimité? Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Monseigneur! mais jamais je ne souscrirai à ces principes-là! Que le pitre de Salomon rie s'il le peut quand on vient de le frapper ! Que les profiteurs des faveurs des princes restent

1. *Histoire d'Elizabeth, Royne d'Angleterre.* Londres, Field, 1624, et Paris, S. Thibovst.

insensibles aux injures commises par les Princes! Que ceux qui nient une toute puissance divine se glorifient en flattant une toute puissance terrestre (allusion à Raleigh)!

Quant à moi, ma cause est juste, je le pense, je le sais. Advienne que pourra! Toute la force avec laquelle on pourrait vouloir m'opprimer n'égalerait pas ma constance à souffrir.

Plusieurs critiques littéraires ont cru reconnaître Essex dans Hamlet, Brutus et Coriolan, ces héros dont les qualités furent cause de leur perte.

***

Au commencement de l'année 1599, Essex était si populaire et les désordres en Irlande devenaient tellement inquiétants que sa désignation comme chef d'une expédition organisée en vue de pacifier l'île fut unanimement approuvée. Même ses ennemis étaient partisans de ce choix, et ceux qui le desservaient à la Cour se résignèrent, persuadés que le nouveau vice-roi ne manquerait pas de rencontrer des difficultés insurmontables dans l'exécution de cette tâche; et ils se promettaient bien d'accroître ces difficultés par une obstruction systématique.

Essex débarqua à Dublin le 14 avril à la tête de 20 000 hommes. Southampton qui commandait la cavalerie se distingua dès le début des opérations par une avance audacieuse et des combats heureux. Il eut l'occasion de conduire des charges brillantes et il réussit à dégager un détachement d'infanterie, qui, faute de ce secours, eût été gravement compromis. Dans l'œuvre de pacification, il se montra, au dire des contemporains, aussi habile diplomate que bon général. Il fut l'instrument principal de l'apaisement dans la région troublée du Munster, ramenant enfin cette riche province à l'ordre et à l'obéissance.

A Londres, on prévoyait un retour plus triomphal encore que le retour qui suivit l'expédition contre l'Espagne, et, dans sa nouvelle pièce de *Henry* V, Shakespeare adressa ce que son premier biographe Rowe appelle « un compliment élégamment tourné à l'endroit du comte d'Essex, preuve que *Henry* V était écrit au moment où ce grand seigneur était général de la reine en Irlande ».

Ce retour ne fut pas ce qu'attendait le poète. Essex « ne rapportait pas la rébellion embrochée sur son épée ». Usant des prérogatives étendues que lui conférait sa lettre de service, il avait, après la conquête du Munster, estimé préférable de traiter avec le Comte Tyrone, chef de l'insurrection dans l'Ulster. Quoique ayant obtenu pour son pays des clauses plutôt avantageuses, il se vit reprocher de pactiser avec l'ennemi. Ses promotions ne furent pas ratifiées; c'est ainsi que Southampton dut continuer avec le grade de simple capitaine à servir dans cette cavalerie qu'il avait commandée comme général. On alla même jusqu'à prétendre qu'Essex avait des intelligences avec les Espagnols. Le vice-roi, tant pour répondre à ses accusateurs que pour obtenir la confirmation de ses nominations, se rendit à Londres avec Southampton, Danvers et quatre de ses plus fidèles amis, décidés à exposer lui-même devant la Reine une situation qu'il savait avoir été présentée à celle-ci par des ministres désireux de faire échouer son plan de campagne.

Confiant dans l'ascendant qu'il possédait autrefois sur le cœur d'Élisabeth, il était persuadé d'obtenir gain de cause s'il parvenait à s'entretenir seul à seul avec Sa Majesté.

Chemin faisant, Essex et sa petite bande rattrapèrent lord Gray qui, lui aussi, était pressé de gagner Londres. Cet officier, qui avait été réprimandé par Southampton pour une faute grave contre la discipline, avait juré de se venger, et portait en hâte un rapport contre ses chefs, certain en agissant ainsi de ne pas déplaire à Cecil.

Danvers, toujours partisan des moyens violents, s'offrait à « poignarder le délateur », mais Essex se contenta de prier courtoisement son subordonné de lui céder le pas. Gray, en guise de réponse, donna de l'éperon et une course, dont la résidence royale était le but, s'engagea aussitôt. Les adversaires parvinrent à *Nonesuch* au même moment; et tandis que Gray se précipitait chez le ministre, Essex montait tout droit dans la chambre de la reine qu'il trouva en déshabillé, les cheveux flottants.

A mesure qu'elle avançait en âge, Élisabeth devenait craintive et soupçonneuse. Elle ne voyait autour d'elle que complots et machinations. Elle considérait comme un crime le

fait même de discuter sa succession. Or, elle venait de lire un livre où les vertus d'Essex étaient données en exemple et où l'on insinuait que son sang royal le mettait tout près du trône. Quand le vice-roi d'Irlande se présenta, il fut mal reçu moins violemment que lors du mariage de Southampton : elle avait giflé son ancien favori en lui disant « Va te faire pendre ». Cette fois-ci sa colère mieux contenue n'en était que plus dangereuse. Essex quitta la demeure royale pour prendre les arrêts.

Il fut traduit devant la Chambre Étoilée qui se refusa à retenir le crime de lèse-majesté, mais le déclara coupable « d'erreur de jugement et manque de respect envers l'autorité royale ». On appela ce nouveau délit *Contempt*. Huit mois s'écoulèrent pendant lesquels Essex resta enfermé dans une maison près de Londres, où il était gardé à vue. Peu à peu il fut destitué de ses biens, de ses privilèges et le zélé correspondant des Sidney s'empressait d'écrire dans sa gazette de la cour : « Spectacle lamentable et plein de pitié que de voir celui qui fut autrefois le mignon de la fortune, réduit à telle passe, comme une personne indigne du moindre honneur. »

Le 9 janvier 1600, lord Gray, accompagné de plusieurs partisans, attaqua en pleine rue de Londres le Comte de Southampton. Celui-ci se défendit à la d'Artagnan et réussit, en jouant de l'épée, à se dégager. Essex de son côté avait été victime d'une double tentative d'assassinat. A partir de ce moment, tous ceux qui avaient épousé cette cause se crurent perdus s'ils n'arrivaient pas à affranchir la reine de l'influence de Cecil, de Gray et de Raleigh. Ils se réunissaient d'habitude dans la maison des Danvers pour aviser aux moyens de faire triompher leurs idées, et ainsi commença la conspiration de *Drury-House*, dont Essex était l'âme et Southampton l'instrument.

Quelles furent ses visées? Les conjurés avaient-ils l'intention, comme l'ont prétendu leurs ennemis, de saisir le pouvoir et de placer Essex sur le trône? Il semble probable qu'ils voulaient simplement faire restituer à leur chef sa liberté et ses biens, épurer l'entourage de la reine Élisabeth des « Athées et vers rongeurs du Bien Public » et délivrer le pays de la crainte d'une succession espagnole.

Si nous en croyons l'Ambassadeur de Venise à Londres, témoin qui paraît désintéressé, « par un accord signé des six principaux conjurés, on devait seulement tuer le Secrétaire Cecil et le Conseiller Raleigh comme ayant été cause de la disgrâce du Comte (Essex), puis ils devaient crier « Vive la reine » et après elle « Vive le roi Jacques d'Écosse, seul héritier légitime de la couronne d'Angleterre », — déclaration que la reine avait toujours refusé de faire ».

Les partisans croyaient pouvoir compter sur la sympathie de la bourgeoisie londonienne, dont Essex avait été plus d'une fois l'idole; et pour mieux préparer l'opinion publique, ils eurent recours, entre autres moyens de propagande, à la réclame par le théâtre.

On invita la troupe de Shakespeare à jouer *Richard II* plusieurs fois sur la place publique. On se rappelle le sujet de cette pièce : la tragédie d'un souverain livré à de mauvais conseillers. La veille même de l'émeute, *Richard II* fut représenté au Globe à la demande des conjurés qui y assistèrent en masse. Chaque acteur vit sa paye doublée pour cette soirée et le régisseur reçut « 40 shillings or »; ce fait n'est pas sans importance, car ces gratifications furent reprochées aux partisans d'Essex lors de leur procès comme preuve de préméditation.

L'après-midi veille de la rébellion, devant une assistance qui toute prit part le lendemain à l'émeute, on fit jouer une pièce traitant de la déchéance du roi Richard II. Et ce n'était pas fortuitement que cette pièce fut choisie. Elle avait été commandée par Merricke (secrétaire d'Essex) et quand un des acteurs fit remarquer que le théâtre perdrait de l'argent en reprenant ainsi une pièce ancienne, 40 shillings en sus du paiement habituel fut donné à titre de dédommagement et ainsi la pièce fut jouée, tellement on était âpre à repaître ses yeux de cette tragédie que l'on savait devoir être avant peu transportée par le maître de la scène du théâtre à celle du Gouvernement.

Si l'on songe que le ministère public qui s'exprimait en ces termes, n'était autre que Francis Bacon, il est permis de se demander comment certains critiques aventureux ont été conduits à choisir cet avocat pour en faire l'auteur de *Richard II* et des dédicaces affectueuses à Lord Southampton, ce lord Southampton dont Bacon allait demander la tête.

Le dimanche 8 février au matin, la reine devait être surprise dans son palais. Les issues en devaient être gardées par sir Christoph Blount, sir John Davis, sir Charles Danvers et une centaine d'hommes dévoués, pendant qu'Essex, délivré par Southampton, pénétrerait auprès de la Reine pour insister sur la révocation de Cobham, Raleigh, Gray et Cecil. Mais la trahison de Ferdinando Gorge fit échouer ce plan.

Dès l'aube, le palais avait été mis en état de défense et les gardes triplées. Ne pouvant profiter de la surprise, les conjurés eurent recours à la force. Essex et Southampton, à la tête de partisans dont le nombre s'était accru pendant leur marche, passèrent par le quartier des armuriers pour réquisitionner des fusils et des lances. L'émeute eut un moment de succès et la cité fut traversée sans résistance. Devant Westminster cependant, on se heurta à une défense bien organisée et renforcée par le canon. Les chefs de la révolte durent se replier et se barricader dans Essex House, mise en état de subir un siège. Les livres amoncelés servaient de sacs à terre dans les embrasures des fenêtres. Lady Essex et lady Blount se lamentaient tandis que lady Penelope Rich, les armes à la main, encourageait les défenseurs. Ce siège dura toute une journée; les partisans enfermés dans cette forteresse improvisée subirent des pertes sensibles, mais à la tombée de la nuit il fallut bien parlementer. Les troupes régulières avaient réussi à installer quelques tireurs sur le clocher voisin de Saint-Clement's Danes et ce feu de mousqueterie ajusté d'une position dominante fichait directement sur la terrasse et en interdisait l'accès aux rebelles. Entre temps les canons amenés de Westminster, furent braqués sur la porte et de puissantes charges de poudre placées au pied des murs. Southampton, une torche à la main, se présenta le premier et trouva en face de lui, pour discuter la capitulation, son propre cousin sir Robert Sidney. Les assiégés se rendirent, mais il fut convenu que les femmes seraient mises en liberté, puis que les conjurés seraient jugés par un Tribunal constitué sans haine et sans parti pris, enfin qu'il serait tenu compte du bien fondé des revendications des deux comtes.

A Paris, M. Winwood, le chargé d'affaires anglais, apprit de

la bouche même de Henri IV les événements qui venaient d'agiter son pays. Le 17 février, il rendait compte à son Ambassadeur, sir Henry Neville, resté en congé à Londres et qui avait pris part à la révolte :

Hier étant au Louvre, le roi m'a pris à part pour quérir les nouvelles d'Angleterre. Je répondis que depuis quelque temps j'étais sans nouvelles. Alors il m'a parlé d'une étrange émeute à Londres, qu'il comparait aux barricades dans Paris, tentée par les comtes d'Essex et de Southampton suivis de plusieurs chevaliers et autres hommes de qualité au nombre de 2 000. J'ai demandé s'il tenait cette nouvelle de son ambassadeur. Non, répondit-il, mais de M. de Rohan qui arrive en poste ce matin... On raconte ici des choses qui me fendent le cœur et qui font trembler la main qui essaye de les écrire.

On se fait difficilement une idée des rapports étroits qui existaient à ce moment entre la France et l'Angleterre. Au jour le jour, au moyen des correspondances privées et des « lettres-journaux » répandues par des marchands, le public de Londres était tenu au courant des événements de France. Au théâtre on réclamait l'actualité française et c'est ainsi que Marlowe fit présenter sa tragédie *The Massacres at Paris*, pièce retirée de la scène à la requête de l'ambassadeur de France, sous prétexte que ce drame violait le secret d'État.

Essex, en particulier, entretenait des agents d'information sur le continent. On pourrait presque dire que ces représentants étaient accrédités dans le pays où ils se trouvaient, comme les Danvers au Louvre, et sir Henry Wotton à Venise. De même, le plénipotentiaire français à la Cour de Greenwich se trouvait doublé par un représentant officieux auprès de l'homme capable, pensait-on, de devenir le régent, ou même le successeur de la reine; et c'est ainsi qu'Hercule de Rohan, lié d'amitié avec Southampton, représentait Henri IV auprès d'Essex. L'Italie aussi avait délégué officieusement auprès des conjurés un des Orsini, pour qui on monta, lors de sa réception à Londres, la *Nuit des Rois*.

Du reste, pour narrer l'épilogue de l'audacieux coup d'État tenté par Essex et Southampton, nous nous contenterons de reproduire le récit d'un Français, témoin oculaire du procès. M. Boissize de Thumery, Ambassadeur auprès d'Élisabeth, a fait parvenir à Henri IV un compte rendu officiel des débats

auxquels il avait assisté. Ces documents sont conservés à l'Institut de France. J'ai déjà eu l'occasion de les citer. Dans les archives anglaises, il existe une autre lettre plus détaillée et plus personnelle de M. de Thumery que nous reproduisons ici. Elle est adressée au Duc de Rohan et l'auteur, connaissant la sympathie de son correspondant pour les condamnés, y donne libre cours à une verve sarcastique qui aurait été déplacée dans une correspondance officielle.

De Londres, 4 mars 1600.

Monsieur,

Je croy que le malheur qui est arrivé au conte d'Essex quand vous esties en Angleterre vous a faict juger soudainement quelle seroit l'issue de ceste tragédie. Laquelle ayant esté accompagnée à son commencement de beaucoup d'infortune et de disgrâce il s'en est suivi la fin telle qu'un chacun la redoubtait, pleine de cruauté et de tristesse, qui a esté un jugement de mort contre le Conte Essex et le conte de Southampton. Auquel ayant assisté par un désir de veoir une chose si nouvelle et aussi à remarquer la contenance de ses ennemis qui l'avoyent, petit à petit, poussé à cette ruine, j'ai pensé que ce seroit trop oublier mon devoir si je ne vous escrivois particulièrement tout ce qui s'est passé en ce jugement.

Le 17e de février, le conte d'Essex, s'estant rendu entre les mains de l'Amiral sur les onze heures de la nuict avec promesses d'infinies courtoisies, fut mené le lendemain à la Tour; et peu après les Contes de Southampton et de Rutland, le Chevalier Christophe Blond — beau-père dudit Conte, Ferdinando Gorge, Charles Danvers et quelques autres gentilshommes qui furent imprisonnés autre part. La Royne commanda à ceux de son Conseil d'examiner le Conte Essex et le Conte de Southampton et d'en faire brièvе justice. Lesquelz ne voulant respondre, demandent d'estre jugés par leurs payrs, ce qu'estant accordé plustost pour forme de justice et pour faire accroyre au peuple qu'ilz estoint traistres, que par le désir qu'ilz y eussent. Ilz sont conduictz en la Grande Salle de Westminster le premier jour de Mars, pour respondre aux accusations qu'on leur mettoit dessus.

Leurs juges estoyent neuf Contes et seize Barons. Le grand Séneschal estoit le Trésorier (fort mal propre pour ceste charge); il y avoit aussi huict conseillers de leur parlement lesquelz estoient assis un peu plus bas que les payrs.

Les noms des Contes estoient : le Conte de Oxford (parent fort proche du Secrétaire), le Conte Shrewsbury (grand ennemi du Conte d'Essex), le Conte Derby, le Conte Sussex, le Conte de Herford, le Conte Nottinham (qui est l'Amiral), le Conte Cumberland et le Conte de Lyncolne...

Les accusateurs estoyent : un sergeant en Loy et Advocat de la Royne qu'ilz appellent Le Atturnay Bacon.

Essex, avant de respondre aux accusations, pria ses juges de luy permettre une chose qui n'est point refusée aux personnes les plus viles, c'estoit de ne poynt estre jugé par ses ennemis propres et de reprocher ceux qu'il voudroit. Il luy fut respondu fort malicieusement, qu'il n'estoit pas possible que ses ennemis, gens de grande qualité, quand ils avoyent fait serment *on mi honour* comme ilz disent (qui vaut autant que « sur mon honneur ») qu'ilz volussent rompre un serment qui leur doit estre plus cent fois cher que la vie.

Cette demande luy estant déniée avec beaucoup d'iniquité, il répondit à tout, mot à mot, avec une telle asseurance et contenance qu'il rendoit ses ennemis si estonnés que, voulant parler contre luy, ilz demeuroyent muetz, ou, s'ils parloyent, c'estoit avec un bégayement qui tesmoignoit assez leur crainte accompagnée d'une mauvaise volonté. Il disoit souventes fois qu'il n'estoit point venu là pour sauver sa vie mais pour deffendre son honneur, qu'il y avoit longtemps que ses ennemis le désiroyent là, pour avec leurs chiquaneries et leurs tortues inventions luy faire perdre la teste...

Ilz font venir le Secrétaire Cecille comme personne interposée en leur tragédie — il n'avoit pas oublié ce jour-là petite boiste, car en ma vie je ne le veis plus beau — lequel, ayant plus de deux ans passés bien songé à ce qu'il avoit à dire, tonna une quantité de paroles contre le Conte d'Essex.

Le Secrétaire ayant donc relasché à ses injures, un peu après les advocatz meirent fin à leur accusation et messieurs les pairs à leur confiture et à leur bière, car cependant que le Conte et les advocatz playdoyent, messieurs bauffroyent comme s'ilz n'eussent mangé de quinze jours, prenant aussi force tabac, puis s'en allèrent en une salle pour donner leurs voix où bien saouls et bien yvres de tabac, condamnèrent les deux contes (Essex et Southampton) au mesme supplice que le capitaine Lee [1], les appellans Traistres et Rebelles.

Le Conte d'Essex oyant prononcer son arrest fut aussy content et aussi asseuré comme si on l'eust mené dancer avec la Royne. Le jugement dura depuis huict heures du matin jusques à sept heures du soir, auquel une quantité de gentilshommes et de dames se trouvèrent, lesquelz ayant lasché la boucle de leurs yeux versèrent tant de larmes que, si les juges n'eussent eu un courage de Tygre (qui ne cherche que le sang), ilz eussent, sans doute, revoqué leur sentence...

Voyla tout ce que j'ay peu veoir et recognoistre de ce malheur lequel, pour estre arrivé à la personne d'Angleterre qui a le plus de vertus et qui cherit le plus la France, ne peut qu'il n'apporte un extreme regret à un chacun, principalement à vous qui pour estre extremement

1. Le capitaine Lee fut supplicié quelques jours avant le procès des deux Comtes. Il avait voulu pénétrer auprès de la Reine pour exposer le cas de son chef bien aimé, Essex. Thumery dit : « On luy ouvrit le ventre, arrachant le cœur et les entrailles, ce qu'estant consumé par le feu, on feit plusieurs quartiers de son corps lequelz ilz mirent en parade (Ilz ont accoustume de punir ainsi ceux qu'ilz appellent traistres.) »

vertueux et scavant en la valeur de ces galands recognoissez mieux que personne cette perte inestimable. C'est pourquoy je mettray fin à ce triste discours me contentant de l'honneur que j'auray si j'ai tant de faveur en vostre endroit d'estre tenu, Monsieur, pour vostre très humble et très obéissant serviteur.

DE THUMERI

Le même ambassadeur, dans son rapport adressé à Henri IV, confirme le texte que nous venons de citer et il ajoute :

Le Conte d'Essex supporta cest arrest avec une constance admirable, montrant plus de fascherie pour le Conte de Southampton que pour soy mesme et le deschargea de beaucoup de points, s'accusant pour s'excuser.

Le Conte de Rutland n'est point encore iugé et tient on qu'il sera plus doulcement traicté, tant pour sa jeunesse que pour ce que ses biens se trouvent substituez...

Nous possédons un autre texte rédigé en langue française où l'attitude de Southampton au cours de son procès est encore mieux mise en évidence. Camden nous donne un résumé de la discussion qui s'engagea entre Southampton et son accusateur.

Le Comte de Southamptonne dans un discours doux et modeste déclare qu'on est entré dans la ville en intention seulement de faire avoir au comte d'Essex un seur accès vers la royne et pouvoir se plaindre en sa présence du tort qui luy estoit faict. Qu'il n'avoit pas en tout ce jour là dégainé l'espée. Le procureur de la Royne demanda à Southampton si se saisir de la porte de la salle et des chambres de la maison royale pour réduire la Royne en leur puissance n'estoit pas crime de lèse-majesté. Le Comte de Southampton lui demanda doucement : « Qu'estimez-vous en conscience qu'ils eussent fait de la Royne? » La mesme chose, dit le procureur de la Royne que « Henry Duc de Lancastre fit à Richard II »; adjoute que « c'etoit l'ordinaire des traistres de frapper les Princes non directement en leur personne mais obliquement en celle de leurs ministres ». L'accusé répète : « Si j'eusse eu autre dessein que de me défendre de ceux qui me sont particulièrement adversaires, je ne fusse point sorty avec si peu d'hommes et encore non armez » (à la vérité ils n'avaient pour toutes armes que des épées, des poignards et des pistolets). Bacon lui réplique « Vous avez fait cela par ruse parce que vous avez mis toute votre espérance aux armes des habitants afin qu'ils armassent et vous et vos gens, imitant en cela le Duc de Guise lequel, étant de nagueres entré dans Paris avec fort peu d'hommes, a tellement excité les habitants à prendre les armes qu'il a chassé le Roy de la Ville. »

Ainsi nous voyons le rôle joué par Francis Bacon et le Comte

de Derby dans ce procès. Le premier s'acharna à demander la tête de celui auquel Shakespeare avait déclaré « tout devoir », ajoutant que Southampton avait fait jouer une pièce de Shakespeare, *Richard II*, dans le but d'exciter la foule. Le second accorda cette tête; il peut donc paraître au moins paradoxal de faire de l'un ou de l'autre l'auteur de *Richard II*.

Quant au troisième candidat moderne aux lauriers de Shakespeare, il est certainement mieux choisi, puisqu'il se trouve au moins dans le clan de Southampton. Mais lord Rutland était encore si jeune, si bavard et si peu sérieux que, d'après les témoignages, il avait à peine été tenu au courant de la conspiration.

Le 17 mars, Essex mourut sous la hache (seule grâce que la reine lui accorda). Il avait écrit à Southampton une lettre d'adieu pleine d'anxiété et d'affection pour celui « que rien sur la terre n'a jamais été capable d'éloigner ». Il voulut toujours espérer pour son jeune cousin en la clémence de la Reine. « Ce me sera un réconfort indicible de songer qu'en vous conservant, le pays et vos amis trouveront le bonheur. »

Sir Cristophe Blount et sir Charles Danvers montèrent aussi sur l'échafaud et un grand nombre de victimes plus humbles : marchands de livres, imprimeurs, prêtres et petits bourgeois, pour avoir participé plus ou moins à l'émeute, périrent aux potences de Tyburn. Mais ces exécutions furent impopulaires. Elles faillirent coûter la vie au bourreau lui-même; quant à Raleigh et à Bacon, ils trouvèrent prudent de se cacher de crainte d'être malmenés par une foule qui, convaincue de la bonne foi de Danvers [1], parcourait les rues en affirmant l'innocence des victimes.

De sa prison, Southampton écrivit à sa femme une lettre interceptée par Cecil, laquelle, pour cette raison, a été retrouvée dans les papiers des Salisbury.

Pour ma Bess. Cher cœur, je pense qu'avant de recevoir cette lettre vous aurez appris la mésaventure arrivée à vos amis. N'en ayez pas une appréhension excessive, car on ne peut éviter ce que le destin nous réserve. Croyez seulement avec fermeté que rien ne sera pour

1. « Je n'ai rien fait contre la reine, avait déclaré Danvers, mais tout pour réhabiliter mon bienfaiteur Southampton, pour lequel je sacrifierai mon bien et ma vie. »

moi un réconfort plus sensible que de vous savoir armée de patience et trouvant des forces pour supporter ce qui m'arrive. Je vivrais, par contre, dans les plus affreux tourments si je songeais aux vôtres.

Ne doutez point que je ne me conduise bien, et encouragez-vous de cette assurance : Je resterai à jamais votre mari affectionné.

Sans nouvelles du captif, lady Southampton s'adressait vainement à Cecil :

Je ne puis vivre plus longtemps sans témoigner à mon mari dans sa détresse mon devoir de femme et mon amour infini. Ma défaveur auprès de Sa Majesté m'empêche d'entrer dans la prison et ceci est ma croix la plus lourde. Dans ma grande douleur ayez pitié de moi, devenue par l'infortune de mon seigneur la femme la plus misérable de la terre.

La reine, se rangeant à l'avis des citoyens de Londres, se laissa persuader enfin que l'on avait fait couler trop de sang et gracia lord Rutland, puis, cédant comme à regret aux sollicitations de ceux qui la conjuraient de « sauver un jeune homme capable de faire tant d'honneur à son pays et à Sa Majesté », elle commua en réclusion perpétuelle à la Tour de Londres la sentence de mort prononcée contre Southampton.

Celui-ci vit ses biens confisqués, son titre aboli, et dut souffrir une captivité tellement rigoureuse que le geôlier lui-même s'indigna. Il refusait d'être responsable de la vie du prisonnier si on ne voulait pas lui donner un peu d'air, d'exercice et de réconfort moral. On le croyait perdu quand, le 24 mars 1603, la reine Élisabeth, minée, dit-on, par le remords autant que par la maladie, s'éteignit. Devant la mort, elle fut amenée à suivre, au moins en ce qui touchait sa succession, la politique que l'ex-favori avait tracée. « Mon trône est celui d'un roi, seul un roi doit l'occuper. » On dut scier l'anneau bleu fatidique afin de le dégager de son doigt enflé et un courrier partit au milieu de la nuit porter en Écosse au fils de Marie Stuart le symbole de sa nouvelle puissance.

Avant de quitter Holyrood, le monarque rédigea l'ordre de mise en liberté de « notre bon serviteur Henry Wriothesley, et c'est ainsi que le Comte de Southampton, sorti de prison le 10 avril, put se rendre à cheval au devant du roi. Il avait retrouvé tout son prestige et c'est lui qui reçut mission de porter l'épée d'honneur et de précéder le souverain.

Le premier geste de Jacques Ier fut de restituer à Southampton ses titres et ses propriétés auxquels une rente de 6 000 couronnes fut ajoutée. Quelques jours plus tard, Southampton reçut des mains du monarque l'ordre de la Jarretière.

Les honneurs pleuvaient aussi sur lady Southampton, admise parmi les premières de l'ancienne cour dans l'entourage de la nouvelle reine.

L'ambassadeur de Venise, en décrivant ce brusque revirement de la fortune, remarque :

Le Roy destine aux plus hautes récompenses le Comte de Southampton, Sir Henry Neville et autres. Il a reçu dans ses bras le fils du Comte d'Essex en déclarant hautement qu'il était le fils du plus noble chevalier que l'Angleterre eût jamais produit.

Shakespeare aussi prend sa plume et, dans un dernier sonnet, célèbre, en même temps, le retour triomphal de son ami et l'avènement du nouveau régime lequel, au lieu d'inaugurer une période troublée, ramenait la paix. L'allusion à l'éclipse de la « Lune terrestre » semble se rapporter à la Reine, car on sait qu'elle revendiquait les attributs de Diane.

Sonnet 107

Notre Lune terrestre a subi son éclipse et les pâles augures qui annonçaient des calamités se moquent maintenant de leurs prophéties ! Nos espoirs se couronnent et vous, mon amour, que j'ai supposé voué à la mort dans la captivité, vous reparaissez sous la rosée de cette saison embaumée, plus frais que jamais. La mort redevient ma vassale et malgré elle je survivrai dans ces pauvres rimes. Car elle ne peut tyranniser que les peuples stupides et illettrés. Pour toi ces vers seront un monument durable quand les tombeaux en bronze des tyrans seront fondus.

Le même sujet est traité par le poète Samuel Daniel, beau-frère de Florio, dans quelques-unes de ses plus belles strophes.

Si les amis d'autrefois avaient tenu à s'associer au triomphe de leur ancien protecteur, quelques ennemis aussi n'ont pas manqué l'occasion d'entrer en grâce auprès du soleil levant, par une lettre qui se passe de commentaires.

Votre Seigneurie, j'aurais été fort aise de pouvoir présenter mes humbles devoirs à Votre Seigneurie en allant vous trouver, si j'avais

pu supposer que ceci ne vous aurait pas déplu. C'est pourquoi, ne voulant pas commettre une erreur, je préfère écrire pour en assurer Votre Seigneurie — bien qu'à première vue la chose ne vous paraîtra pas croyable — et pourtant Dieu ne connaît point chose plus vraie que celle-ci. Ce grand changement dans votre fortune n'a opéré en moi nul changement (politique) envers Votre Seigneurie : je puis être aujourd'hui, sans crainte ce que je fus véritablement auparavant. Ainsi, ne sollicitant autre pardon que celui de vous importuner par cette lettre, je ne commence pas, mais je continue d'être, de Votre Seigneurie, l'humble et bien dévoué

FRANCIS BACON

Southampton répondit à cette lettre vingt années plus tard quand, siégeant à son tour comme juge dans le conseil qui condamna le Chancelier Bacon pour malversation et abus de ses hautes fonctions, il proposa d'ajouter à la destitution qui fut prononcée, la radiation du nombre des pairs et le bannissement.

Par contre, Southampton usa de sa puissance pour le plus grand bien de ceux qui s'étaient dévoués à sa personne et à sa cause dans les heures critiques.

Giovanni Florio se vit nommer gentilhomme de la chambre et lecteur auprès de la reine, et la troupe de Shakespeare, profitant de la faveur royale, abandonna son nom de Serviteurs du lord Chambellan pour prendre celui de « Comédiens de Sa Majesté ». Les acteurs cessant d'être considérés comme des vagabonds assurèrent à tour de rôle le service de gentilhomme de la chambre du roi et les quatre doyens de la compagnie eurent l'honneur de tenir le dais déployé sur la tête du souverain le jour du sacre. Shakespeare était de ce nombre, puisque son nom figure le premier sur la liste de ceux auxquels l'État fournit pour cette circonstance tant « d'aunes de drap écarlate ». Le sonnet 125 fait allusion à cette cérémonie. Le poète y déclare « que les marques extérieures d'honneur, comme porter le dais, le laissent indifférent. Il a déjà vu trop de favoris de la fortune tomber en disgrâce pour ne pas se contenter de porter humblement à son protecteur comme obole l'hommage de son dévouement ».

Pour les fêtes organisées en l'honneur de la Reine, on présenta au palais de Southampton une reprise des *Peines d'amour perdues* comme une comédie « sûre de plaire à Sa Majesté ».

A partir de 1609, lord Southampton devenu puissant dans les con seils du Gouvernement s'intéressa plus particulièrement aux questions coloniales. Son attention se porta sur l'Acadie et la Virginie dont il suivit le développement. Il fit affluer dans la colonie les matières premières, les artisans et les paysans capables de la mettre en valeur. Il s'adressa même aux vignerons français pour encourager là-bas la culture de la vigne.

C'est pendant que s'effectuait le ravitaillement de la colonie naissante, qu'un fort ouragan entraîna vers les Bermudes plusieurs voiliers du convoi. L'on possède encore le récit de cette tempête éprouvée par la barque *Sea-Adventure*, qui fut adressé en septembre 1610 à lady Southampton. Nous savons d'autre part que la *Tempête* de Shakespeare, dont l'action se déroule « in the vexed Bermoothes » — dans les Bermudes troublées — fut composée cette même année. A noter aussi que cette pièce contient un long passage, presque textuellement emprunté à la traduction de Montaigne par Florio. Ainsi celui qui protégea jadis le jeune auteur de *Venus et Adonis* paraît s'être intéressé encore à Shakespeare quand l'œuvre du grand poète touchait à sa fin.

Malgré le désir de Jacques Ier de rester « le roi pacifique », les événements du Palatinat entraînèrent l'Angleterre dans un conflit. Southampton fit partie du conseil de guerre chargé d'organiser les forces armées en vue de cette campagne. Mais son goût de l'action l'incita à demander un commandement qui devait lui permettre de « vibrer à l'unisson de la troupe! ». Il réussit à partir à la tête d'un régiment qui se trouvait en novembre au camp de Rosendale. Là, son fils Jacques, placé sous ses ordres, fut atteint d'une fièvre pernicieuse. Le jeune Wriothesley mourut le 5 novembre, et son père, qui n'avait pas quitté son chevet, mourut de la même maladie cinq jours plus tard [1].

Cette mort frappa douloureusement toute l'Angleterre.

1. De son mariage avec Southampton, Élisabeth Vernon avait eu cinq enfants: Pénélope, filleule de lady Rich; Anne, filleule de la reine d'Angleterre; Élisabeth, filleule de la spirituelle reine de Bohême, protectrice de Descartes; James, filleul du roi et Thomas, qui succéda à son père comme Comte de Southampton, épousa en France Rachel de Ruvigny et fut l'ancêtre du Duc de Portland actuel.

Lady Southampton resta inconsolable. On pria pour elle dans toutes les églises. Par une faveur rare à cette époque, elle fut autorisée à exercer la tutelle de ses enfants mineurs et à administrer ses biens, tant était parfaite sa réputation de mère et d'épouse. Un des derniers actes de sa vie fut de recueillir chez elle le malheureux Charles Ier, celui que les Puritains accusèrent d'être trop amateur du drame shakespearien et de trop peu se soucier de la Bible.

***

Ce récit de la vie de Southampton éclaire le milieu où furent conçus les poèmes intimes et où sont éclos les chefs-d'œuvre dramatiques qui portent le nom de *William Shakespeare*. Henry Wriothesley rêvait-il de servir le roi de France, — les comédies de Shakespeare nous transportent à Nérac ou au Louvre; s'adonnait-il à l'étude du droit, — aussitôt la langue du poète s'embarrasse de termes juridiques. Lorsqu'il prit goût aux contes de Cinthio et de Boccace, Shakespeare renouvela son inspiration par les sujets italiens tirés des *Novelle*. Plus tard, quand les *Essais* de Montaigne, traduits par Florio parurent en Angleterre, Shakespeare fut le premier à se rallier à la mode du jour en adoptant la pensée nouvelle. Enfin, à partir du moment où le poète vit s'écrouler dans le sang les ambitions politiques de ceux qui lui étaient chers et où son *meilleur moi* fut condamné à la réclusion perpétuelle, sa muse s'assombrit, l'ère fut close des comédies joyeuses et, dans les drames qu'il compose alors, ses héros, victimes de la fatalité, sont entraînés à leur perte en dépit des qualités qu'ils déploient et, pour ainsi dire, par leur vertu même.

Je ne suis pas de ceux qui s'attendent à trouver dans une grande œuvre d'imagination la description servile de personnages existants et d'événements réels. Cependant l'artiste, quelque grand qu'il soit, ne peut échapper à l'influence de son milieu et doit se contenter de broder l'ornement de sa fantaisie sur une trame où s'entrecroisent la réalité et « l'ouï-dire ». Shakespeare n'avait qu'à observer Essex pour créer un Hamlet, un Brutus ou un Coriolan; comme les Blount, les Danvers, les Heneage pouvaient servir de modèle aux

Mercutio, aux Falstaff, aux Polonius. Il lui était facile, en évoquant l'image d'Élisabeth Vernon, la belle abandonnée, d'imaginer la tendresse de Desdémone ou la douleur d'Ophélie. Lady Rich ne prêta-t-elle pas ses traits à Portia, à Rosalinde, à Béatrice? Et Lady Blount, beauté fatale, sur qui pesait le soupçon d'avoir perpétré avec son amant, Leicester, le meurtre de son premier mari, Walter Devereux, père d'Essex, ne suggéra-t-elle pas la reine Gertrude et la princesse Goneril?

Quant à Florio, il le dépeint dans son Holofernes avec tant de verve comique que la tradition a longtemps conservé souvenir des rires du parterre devant cette évocation du pédant italien.

Si le romanesque de Southampton se retrouve dans Roméo, Florizel et Ferdinand, c'est surtout dans les sonnets frémissants [1], qu'il faut chercher son âme. On y découvre en même temps celle de Shakespeare. Le poète y exalte tantôt la joie de ses pensées, tantôt la reconnaissance et le dévouement qu'il doit à une si haute protection et que les dédicaces de ses œuvres avaient rendus publics. Sa sincérité éclate quand il exhorte son ami à contracter une brillante alliance; sa jalousie s'éveille contre les vils flatteurs qu'il voit rôder autour de son Mécène, mais il réserve une admiration généreuse au poète rival qui atteint à sa hauteur. Au cours d'une brève querelle qui le sépara un moment de Southampton, il se lamente dans des stances nouvelles d'une sublime beauté, où l'amour, le chagrin, le pardon sont des cris de passion, des motifs de prière.

A la mort de la reine Élisabeth, lorsque les portes de la Tour de Londres s'ouvrirent devant le prisonnier rendu à la vie et aux honneurs, Shakespeare célèbre ce grand jour et il promet à Southampton, toujours épris de gloire, une immortalité que seule ses chants lui ont donnée.

LONGWORTH CHAMBRUN

1. Voir *Revue de Paris*, mai et juin 1919, *Une autobiographie de Shakespeare*.

LA VISION EXTRA-RÉTINIENNE

Les découvertes entièrement originales sont les plus difficiles à introduire dans la science établie. Longtemps méditées en silence, élaborées presque en secret, elles s'accompagnent ordinairement d'un corps de doctrine inattendu et assez compact qui déroute la plupart des spécialistes.

La révélation méthodique de la « Vision extra-rétinienne », par M. Louis Farigoule, ne pouvait échapper au sort commun des nouveautés scientifiques. D'autant moins qu'ici le sensationnel atteint en apparence au miraculeux.

Quand M. Farigoule communiqua en 1918 et 1919 les résultats de ses expériences à un certain nombre de personnalités scientifiques, parmi lesquelles M. L. Lévy-Bruhl, de l'Institut, M. Charles Richet, de l'Académie des Sciences, sir Oliver Lodge, le grand savant anglais, les docteurs Duhamel et Nepveu, etc., ces personnalités ne se dissimulèrent pas l'importance des faits annoncés, mais crurent devoir attendre une confirmation ultérieure. D'ailleurs, l'attention générale était absorbée par la guerre. L'ensemble du monde savant ne s'émut pas outre mesure.

Ajoutons que M. Farigoule porte en littérature le pseudonyme de Jules Romains, que le métier littéraire apparaît à la plupart des esprits comme inconciliable avec celui de savant et vous aurez peut-être une autre raison plausible du peu d'attention qu'on prêta à ce début.

En 1920, M. Farigoule publia son livre de *la Vision extra-*

rétinienne [1] où les conditions et certaines lois du phénomène « paroptique » étaient méthodiquement exposées. Depuis, il s'est acquis des témoignages scientifiques de premier plan et d'intelligents concours se sont offerts pour prolonger et développer ses propres expériences. La découverte ne pouvait plus tarder beaucoup à atteindre le grand public. C'est ce qui arrive.

Elle préoccupe aujourd'hui une foule d'esprits généreux, naturellement obsédés d'applications pratiques. Va-t-on rendre la vue aux aveugles? Telle est, en fin de compte, la pensée générale [2].

L'opinion du monde savant, elle, demeure divisée.

Certains hommes de science tiennent les faits pour acquis. D'autres déclarent insuffisants les dispositifs soumis à leur contrôle. D'autres, enfin, n'ont pas craint de mettre en doute la sincérité des opérateurs.

Pour ma part, j'ai eu la bonne fortune d'obtenir de M. Farigoule une séance d'expérimentation assez complète, avec l'un de ses sujets ordinaires. J'ai rendu compte de cette séance dans *l'Illustration*, du 10 mars 1923. Mais, depuis, j'ai eu l'occasion de faire, dans le sud de la France, un voyage durant lequel j'ai pu observer à loisir, une semaine durant, le phénomène paroptique, sur trois sujets différents, trois enfants présentés par leur oncle, M. Raymond Simonin.

Délivré à la fois du doute systématique et de l'obsession du miracle, je crois donc pouvoir exposer librement l'état réel et actuel de la question.

Mais auparavant, je désire montrer la logique profonde qui a conduit M. Farigoule à son admirable découverte. Les diverses étapes de sa pensée — qu'il a bien voulu me décrire — démontrent surabondamment, elles aussi, que la vision extra-rétinienne, loin d'être un fait miraculeux, constitue le plus *attendu* des phénomènes.

1. *La Vision extra-rétinienne et le sens paroptique.* Éditions de la Nouvelle Revue Française.

2. A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que, dès le début, en 1918, M. Farigoule tenta d'éduquer des aveugles de guerre. L'adjudant Baudoin et le sergent Michel parvinrent à lire, un jour, des chiffres et même à décrire correctement un objet très original, une pipe arabe incrustée de nacre et de cuivre.

HISTOIRE LOGIQUE D'UNE DÉCOUVERTE

Je laisse de côté l'historique général de la question.

Dans un précédent numéro de cette Revue, M. Georges Dumas s'est attaché à rapporter deux prétendus cas de vision paroptique remontant l'un à 1840, l'autre à 1841 et qui n'auraient pas résisté au contrôle des savants.

Dans cet ordre d'arguments, on peut aller loin. Dans l'article *somnambulisme*, l'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert nous documente déjà sur plusieurs cas de vision sans les yeux. César Lombroso cite une « hystérique », contrôlée par lui-même, qui avait la faculté de voir par le lobe de l'oreille. Émile Boirac, le regretté recteur de Dijon, a consacré une partie de sa vie à l'étude directe de tels phénomènes. Nous n'en finirions pas si nous voulions user de la méthode historique.

Pour ma part, je m'étonne que M. Georges Dumas prenne en considération les procès-verbaux d'expériences vieilles de quatre-vingts ans, ces rapports fussent-ils signés des plus grands noms, alors qu'il est si difficile de se mettre d'accord, aujourd'hui, sur la valeur d'un dispositif expérimental pourtant renouvelable à satiété.

Retenons simplement que la vision extra-rétinienne a déjà son passé et ce fait, pris globalement, n'est pas pour nous déplaire.

Toutefois, c'est l'histoire naturelle toujours présente, interrogeable à volonté, et non l'autre, qui dirigea notre auteur. M. Farigoule est parti de curieuses observations dans la série animale.

Les physiologues de la série animale ont depuis longtemps décrit, dans certaines espèces, ce qu'ils nomment des « sens équivoques ». Certains animaux reçoivent, en dehors de la vue, de l'ouïe et du toucher, des excitations instantanées provenant d'objets extérieurs. On ignore par quel mécanisme. Le fait est qu'ils les reçoivent.

Ce problème mystérieux intéressa M. Farigoule, alors qu'en 1906-1909, il étudiait l'histologie et la physiologie dans

les laboratoires de la Sorbonne. Son attention se porta notamment sur la « ligne latérale » des poissons qui est le siège très caractérisé d'un de ces sens équivoques.

La ligne latérale du poisson correspond à cette démarcation nette qui sépare le ventre argenté et lisse du dos à la fois plus sombre et mieux fourni d'écailles. Si le poisson était un navire de surface au lieu d'être un sous-marin, la ligne latérale évoquerait à merveille la ligne de flottaison. A l'endroit où passe cette ligne le tégument est nettement différencié par un jalonnement d'organites microscopiques très particuliers.

Si l'on sectionne la ligne latérale *sur un seul côté*, mettons le côté gauche et si l'on replace le poisson dans un aquarium encombré d'obstacles, il se heurte à ces obstacles et toujours par le flanc gauche, alors qu'à l'état normal l'espèce la plus furtive parcourt le plus entrelacé des labyrinthes sans aucun heurt même du bout des nageoires.

Si l'on sectionne en outre la ligne latérale du côté droit, le poisson se dirige avec lenteur et embarras. Dépourvu de ligne latérale, le poisson ne navigue plus qu'à l'aide de ses yeux, qui apparaissent ainsi comme insuffisants pour assurer sa direction.

Inversement, si, en laissant substituer les deux lignes latérales, on crève les deux yeux, le poisson conserve son équilibre de direction dans le labyrinthe, et se dirige assez correctement bien qu'avec difficulté. Pourtant il ne navigue plus qu'à l'aide de sa ligne latérale.

Ainsi la fonction de cette ligne dans la perception des obstacles est bien mise en évidence. Le mystère n'en persiste pas moins au point de vue théorique :

Quel est l'agent physique de liaison entre l'organe sensitif et l'obstacle physique?

Est-ce l'eau qui réagit par contre-pression? Y a-t-il production d'une sorte de « son hydraulique »? Ou bien est-on en présence d'un phénomène de vision, d'une vue extra-oculaire, bref, d'un « sens paroptique », ainsi que dira plus tard M. Farigoule?

Après certains travaux qui détournèrent momentanément M. Farigoule du problème ainsi amorcé et qui eurent trait

aux *formes inférieures de l'individu chez les végétaux*[1], l'auteur reprit la question des fonctions équivoques, mais, cette fois, chez l'homme. Il se fixa pour but de tirer au clair le prétendu *sens des obstacles* qui hante tant de gens et dont il fut tant question vers 1912.

Vous êtes assis devant votre table. Quelqu'un vient se placer, en silence, derrière votre chaise. Vous vous retournez sentant ou croyant sentir la présence de cette personne. Ou encore, qui n'a éprouvé cette sensation (ou pseudo-sensation) de toucher un objet bien avant que nos doigts soient arrivés au contact avec lui? Pour expliquer ces prétendues sensations tenues pour établies, certaine littérature médicale commençait à parler de « sujets hypersensibles ».

Quand on forge un terme nouveau, en science, c'est qu'il y a obscurité dans la chose. M. Farigoule ne se contenta pas du mot. Il voulut instituer des expériences précises. Les premiers résultats furent négatifs. Le prétendu sens des obstacles n'existait pas. Telles furent les premières conclusions. Toutefois, désirant reviser ces résultats, M. Farigoule perfectionna ses dispositifs et monta l'expérience que voici :

Une fine pointe d'acier était brusquement dirigée vers l'épiderme d'un sujet, *jusqu'au seuil du contact*, c'est-à-dire aussi près que possible sans qu'il y ait piqûre. Naturellement le sujet était mis dans l'impossibilité d'apercevoir les mouvements de l'opérateur et même de les entendre, à supposer qu'ils ne fussent pas absolument silencieux.

Dans cette expérience, M. Farigoule recueillit quelques observations sporadiques. Le sujet annonçait le rapprochement ou l'éloignement de la pointe d'une manière tout à fait remarquable. Dès lors, le problème se précisait. Il pouvait s'énoncer ainsi : *Dans certaines conditions éliminant la vue, l'ouïe et le tact proprement dits, l'homme peut avoir une perception plus ou moins confuse d'un objet extérieur.*

1. Le mémoire avait été retenu par Rémy de Gourmont pour la collection verte du *Mercure de France*. La guerre retarda la publication, tandis que celle-ci perdait de son intérêt par suite de travaux parallèles et postérieurs accomplis à l'étranger.

En présence de tels faits, la même question que tout à l'heure se pose : *Quel est l'agent physique de la sensation?*

Le simple contact étant éliminé, il ne reste que deux hypothèses physiques capables de répondre à l'interrogation.

La première est celle d'une liaison sensible réalisée entre le sujet et l'objet *par le milieu élastique ambiant.* Tout à l'heure, nous envisagions des contre-pressions hydrauliques dans le cas du poisson. Est-ce qu'ici, d'une manière analogue, la pression de l'air déplacé par la pointe ne se traduirait pas en une « onde de choc », analogue à celle qui entoure les projectiles rapides? Mais ici le projectile est très aigu et relativement lent. L'hypothèse d'une onde de ce genre sensible à l'épiderme ne saurait être retenue.

La seconde hypothèse, *la seule que permette encore la Physique,* est alors une transmission excitatrice de l'objet à l'épiderme, par ébranlement de l'éther, autrement dit par phénomène électro-magnétique, c'est-à-dire, finalement, *par la lumière qui est le nom vulgaire de tout cela.*

Et dans ce cas, la perception nouvelle ne doit-elle pas s'appeler *vision*?

A ce point de sa recherche, l'auteur se trouve dans une situation bien singulière. Pressé par la logique physique sans qu'il trouve aucune aide, aucun point d'appui solide du côté physiologique, par quel biais ingénieux va-t-il poursuivre sa route, c'est-à-dire perfectionner utilement l'expérience?

La méthode suivie par M. Farigoule pour vaincre la difficulté est certainement un modèle du genre. Délaissant un instant les points de vue physique épuisés et les points de vue physiologiques trop imprécis, *il déplace la question et la porte sur le terrain psychologique.*

M. Farigoule fait le raisonnement suivant :

Si le sujet ne précise pas davantage la description de ce qu'il perçoit, c'est qu'il est incapable d'une attention suffisante. Ce degré d'attention qu'il ne peut atteindre de lui-même, ne pourrait-on le lui imposer?

Au fond, *qu'est-ce que l'attention*? Non pas cette attention purement intellectuelle, machinale, consistant à suivre sans en perdre une seule, des centaines d'idées toutes faites et

bien enchaînées dans un livre, mais cette attention intuitive par laquelle nous entrons, pour ainsi dire, dans l'objet examiné, nous agrippant à lui, oubliant en lui le reste du monde.

L'attention, en somme, est infiniment graduée depuis l'état bien connu d' « absence » durant lequel on regarde tout sans rien voir et on écoute tout sans entendre, jusqu'à cet autre, exactement opposé, où l'on ne voit que ce que l'on regarde, où l'on n'entend que ce que l'on écoute. Entre ces limites extrêmes, toutes deux *voisines de l'hypnose*, M. Farigoule distingue une infinité de nuances qu'il appelle des *régimes de conscience*. Si, pensa-t-il, l'opérateur pouvait jouer à son gré de l'attention du sujet, s'il pouvait lui imposer à volonté des « mutations de régime » convenables, probablement arriverait-il à spécialiser son attention, à la forcer jusqu'à un état d'acuité encore inconnu et qui ne serait peut-être pas loin de fournir quelque apparente consistance au vocable d' « hypersensibilité ».

En cas de réussite, les sensations « équivoques », attribuées jusqu'alors à cette hypersensibilité ou à l'hyperesthésie des organes, pourraient être isolées, analysées à loisir et la fonction paroptique dont elles dépendent éduquée méthodiquement.

L'organe de cette fonction serait recherché ensuite et probablement identifié avec beaucoup moins de peine.

***

Pour exécuter ce programme et se rendre maître absolu de l'attention du sujet, M. Farigoule commença donc par hypnotiser celui-ci.

Je dis « hypnotiser » parce qu'il n'y a pas d'autre mot. Mais si l'on réfléchit à ce qui vient d'être dit à propos des « régimes de conscience », il faut bien reconnaître que le mot hypnose perd ici totalement le sens classique « d'état pathologique » que lui avait donné Charcot.

La « mutation de régime » de M. Farigoule est un état normal artificiellement imposé, et nous en prenons spontanément d'analogues, quoique moins intenses, cent fois par jour, chaque fois que nous sommes pleinement *distraits* ou

attentifs à l'excès. L'imposition artificielle de cet état n'est donc qu'une question de commodité, d'économie de temps. A mesure que le sujet sera mieux éduqué, la mutation deviendra d'ailleurs de plus en plus facile et, finalement, sera spontanée.

Dans les expériences de M. Farigoule, soit dit une fois pour toutes, l'hypnose n'intervient nullement comme cause efficiente. Par contre, ce n'est la faute de personne si la notion classique d'hypnose se dissout, du fait même de ces expériences, comme jadis la notion de « phlogistique » du fait des expériences de Lavoisier.

Le dispositif des pseudo-contacts fut repris.

Les résultats furent concluants. Non seulement le sujet annonça l'approche et le recul brusques de la pointe d'acier, mais encore il précisa : « Cela brille... c'est gris clair... ».

L'expérience dépassait les prévisions. La perception reçue était supérieure à ce qu'on aurait pu attendre soit d'une sensation tactile, soit d'une sensation par vibration élastique. En poussant les expériences, on obtint enfin du sujet *des impressions colorées*.

On lui présenta des images infiniment diverses. En la présence ou en l'absence de M. Farigoule, on lui fit lire des signes inconnus de tous les assistants, telle la page d'un livre ouvert au hasard. Toutes les formes, toutes les couleurs furent identifiées. Il était, dès lors, manifeste que le sujet *voyait* autant que ce mot a un sens, c'est-à-dire qu'il distinguait ou même, pour employer une formule qui eut son heure de vogue « touchait à distance », par l'intermédiaire des vibrations lumineuses de l'éther [1].

LES CONDITIONS EXPÉRIMENTALES DU PHÉNOMÈNE PAROPTIQUE

Je ne puis décrire toute la variété donnée par M. Farigoule à son expérimentation sur un nombre de sujets forcément limité mais dès maintenant considérable.

1. Que de considérations n'appellerait pas, aujourd'hui, cette notion de « toucher lumineux »! La nouvelle Physique, ne l'oublions pas, a *matérialisé* l'énergie jusque dans sa forme électro-magnétique : *la lumière*. D'autre part, d'après la structure actuellement attribuée à la matière, un « contact physique » n'a plus de sens qu'électriquement, si j'ose dire.

Il a imaginé des dispositifs irréprochables au point de vue du contrôle. Et des séances avec procès-verbaux ont eu lieu en présence de vingt spécialistes de l'ophtalmologie, de la biologie, de la physique. Voici comment il procède ordinairement :

L'occlusion des yeux du sujet est pratiquée par le collage de plusieurs taffetas superposés en croix et adhérant aux paupières. Un bandeau noir, à plusieurs épaisseurs, bordé de peluche afin qu'il épouse la cavité orbiculaire, vient ensuite. Et, par-dessus le tout, des lunettes de plomb garantissent qu'aucune radiation étrangère au spectre lumineux proprement dit n'atteint l'œil.

Ainsi équipé, le sujet est placé par M. Farigoule dans l'état de régime convenable. La mutation est quasi instantanée, avec un sujet très éduqué.

Encore, depuis 1921, cette mutation, si on le désire, est supprimée; le sujet est invité à atteindre de lui-même au degré d'attention nécessaire. Cela coûte un exercice préliminaire de reconnaissance d'objets, de couleurs et de signes, qui dure quelque cinq minutes.

On présente au sujet un châssis vitré contenant six ou sept bouts de papier diversement coloriés, imprimés ou dessinés, représentant toutes sortes de choses : un échantillon de chaussures découpé dans un catalogue, une enveloppe, des schémas, des taches colorées. Il promène ses doigts sur la vitre, approche celle-ci de ses narines et ne tarde pas à indiquer très nettement les diverses particularités des objets : « Ceci est un rectangle rose... vieux rose, avec, au centre, une tache ronde violette... ceci est un 7 noir... ceci est un 9 violet... ».

On pourrait objecter l'intercommunication mentale entre le sujet et l'opérateur, l'éducateur devrais-je dire. Mais les contre-expériences sont faciles. Rien n'est plus simple que d'essayer de dérouter le sujet, de contester ses indications. Il se rebiffe : « Vous voulez me faire enrager, mais ça ne prend pas. Je vois ce que je vois .» L'intelligence, la sensibilité, la volonté sont donc parfaitement intactes et acquièrent même une intensité exceptionnelle. Le souvenir des objets aperçus paroptiquement persiste.

Après la séance, le sujet retrouvera et identifiera avec ses yeux tout ce que vous aurez présenté à sa vision extra-rétinienne. Cette vision est donc tout à fait directe, intuitive, sans aucune interprétation psychique parasitaire.

Cela est à rapprocher de l'aventure de certains aveugles de naissance auxquels, à l'âge adulte, une opération rend la vue. Ces aveugles, habitués à distinguer, au tact, une sphère d'un cube, sont incapables de le faire avec leurs yeux nouvellement ouverts. Ils sont obligés de s'aider à nouveau du toucher pour éduquer leurs yeux. Ici au contraire ce qui est vu par le moyen de l'épiderme est vu de la même manière que par les yeux.

Pour donner une idée de l'objectivité de la vision paroptique, voici ce que j'ai eu à observer au cours d'une séance.

Le sujet tenait en mains le « guignol », petite boîte ouverte d'un seul côté, éclairée à l'intérieur par une lampe électrique et figurant, en effet, une scène de théâtre minuscule. Sur le plateau de cette scène on plante des décors que le sujet spectateur devra décrire. J'avais mis en place des cartes à jouer anglaises.

Toutes furent reconnues dans l'ordre exact, sauf une que le sujet annonça comme *valet de trèfle* alors que c'était la dame.

Avec un jeu anglais placé à une certaine distance on n'est pas bien sûr de ne pas commettre soi-même la même erreur, les yeux grands ouverts. Le fait que le sujet a confondu prouve qu'il a *vu au sens littéral.* Nous étions six assistants à « savoir » que c'était la dame de trèfle. Une communication intermentale même involontaire entre le sujet et M. Farigoule ou nous-mêmes, aurait pu lui faire « connaître » qu'il s'agissait d'une dame. Elle ne pouvait lui suggérer la fausse interprétation d'une figure. D'ailleurs, pour en finir avec cette objection de la « communication de pensée », j'ajoute que nous avons détaché, sans la regarder, une feuille d'un bloc éphéméride. Nous l'avons placée, dans un cabinet noir, sous châssis vitré, et remise au sujet. La lecture fut instantanée.

Sensation, perception, interprétation psychique, tel est donc le processus irrécusable de la vision extra-rétinienne, *absolument le même que dans la vision oculaire.*

Le « guignol » permet de présenter les objets à une partie

d'épiderme parfaitement délimitée. On peut constater de cette façon que le sujet voit paroptiquement des objets situés hors du champ oculaire.

Un second instrument d'analyse, le « bouclier », sorte d'écran à plusieurs panneaux articulés permet de réaliser des visions tégumentaires strictement localisées, par la poitrine, par exemple, ce qui élimine une fois pour toutes l'objection d'une infiltration lumineuse sous le bandeau oculaire. *La totalité du visage* se trouve séparée de l'objet par l'épaisseur d'un panneau solide. Par le jeu de ces écrans, M. Farigoule a pu déterminer avec précision *le champ de la vision paroptique et la direction du regard paroptique.*

Au moyen de ces instruments ingénieux, M. Farigoule a révélé et mesuré nombre de propriétés *spécifiques* du sens paroptique. Nous les énumérons plus loin.

Pour terminer la description sommaire des conditions expérimentales, je devrais signaler que M. Farigoule a entrepris, à un moment donné, une série d'expérience ssur lui-même. Il a acquis des résultats fort positifs. Mais l'examen de cette « série subjective » nous entraînerait trop loin. Il sera temps d'y revenir quand les résultats *objectifs* seront enfin indiscutés du monde savant.

Les dispositifs expérimentaux de M. Farigoule ont été jugés *a priori* insuffisants par certains spécialistes sous des prétextes que j'avoue ne pas comprendre. Ainsi un ophtalmologiste de l'hôpital Laënnec, le docteur Rochon-Duvigneaud, écrivait au *Temps*, le mardi 14 mars :

N'ayant pas assisté aux expériences de M. Farigoule, je n'ai, certes, rien à en dire, mais tous les hommes de science (ophtalmologistes, physiologistes, physiciens, etc.) demanderont à M. Farigoule des expériences beaucoup plus simples que celles qu'il a publiées. Il faut en effet *aller du simple au composé* et procéder comme il suit : 1° trouver un aveugle absolu; 2° le placer entièrement nu dans une chambre noire que l'on pourra à volonté inonder d'une lumière intense; 3° on soumettra le sujet en expérience à des alternatives d'obscurité et de lumière; il devra accuser, non pas qu'il voit ou qu'il ne voit pas de la lumière, mais simplement qu'il perçoit ou non des différences, qu'il est averti de modifications quelconques dans le milieu qui l'entoure...

Si, dans ces conditions, un aveugle absolu perçoit des différences, en rapport avec les phases successives de lumière et d'obscurité, il

y aura encore beaucoup à faire, mais on pourra suivre les expériences de M. Farigoule.

Dans le cas contraire... non, c'est-à-dire que l'ensemble des travaux de M. Farigoule n'aura aucune valeur et que lire, décrire des nuances colorées, des mouvements d'objet, annoncer (comme le veut précisément M. Rochon-Duvigneaud) qu'une lampe est allumée ou éteinte, derrière un verre lisse ou un verre dépoli, tout cela ne signifiera rien parce que c'est un sujet « éduqué » qui l'accomplira, les yeux hermétiquement clos, mais qui ne sera pas aveugle.

Aller du simple au composé, comme c'est facile dans le domaine de la vie! Les problèmes de psychologie ou de physiologie ne se présentent pas en détail, que je sache. Il n'y a que certaines expériences chimiques qu'on puisse décomposer, et recomposer, ainsi que le voudrait le docteur Rochon-Duvigneaud — encore pas toutes! Des propositions comme celles-là équivalent à quelque chose de ce goût : « Le coton-poudre explose. Prouvez-moi qu'il brûle. » Ce n'est pas impossible. Mais quel intérêt cela a-t-il?

LES FAITS D'EXPÉRIENCE ACQUIS A L'HEURE ACTUELLE

Voici, groupés, ordonnés et très succinctement décrits, les caractères du sens paroptique contrôlables par l'expérience. Étant donné leur nombre, leur étude méthodique et spécifique semble devoir fournir autant de certitude du fait primordial que la plus longue dissertation sur l'occlusion des yeux.

Je distingue soigneusement ces faits des *hypothèses théoriques* sujettes à controverses et dont je ne parlerai absolument pas. La liste que je donne est le résultat d'un choix scrupuleux, selon mon jugement personnel, dans l'ensemble fourni par l'auteur en conclusion de son livre.

1. — La vision paroptique, quels qu'en soient l'organe et le fonctionnement, est une faculté naturelle de l'homme.

2. — La lumière, au sens usuel du mot, est l'agent excitant de la perception paroptique.

3. — L'opacité, la transparence, la translucidité des objets,

la réflexion des images par les miroirs, etc., sont perçues et interprétées par la vision paroptique de la même façon que par la vision oculaire.

4. — Les variations *d'intensité* de la lumière ont sensiblement le même effet sur la vision paroptique que sur la vision oculaire. Néanmoins la vision paroptique accuse une certaine *nyctalopie* qui est plus marquée pour la vision des couleurs que pour celle des formes.

5. — La vision paroptique comporte une *perception des couleurs* du spectre qualitativement identique à la perception ordinaire par les yeux. Néanmoins, elle semble reconnaître des limites spectrales plus étendues du côté de l'ultraviolet.

6. — Le toucher ni aucun autre sens n'ont aucune part dans la vision paroptique.

7. — *La muqueuse nasale* joue un rôle dans la perception paroptique des couleurs, elle semble n'en point jouer dans celle des formes. Néanmoins la perception des couleurs a lieu même quand la muqueuse nasale n'intervient pas.

8. — Toute région de la périphérie du corps, à condition qu'elle ait une certaine étendue, est capable d'assurer à elle seule un certain degré de vision extra-rétinienne. Le minimum d'étendue nécessaire varie suivant la région considérée.

9. — La vision paroptique s'améliore d'autant plus que de plus nombreuses ou plus vastes régions de la périphérie entrent en jeu.

10. — *L'échelle des grandeurs* est la même pour la vision paroptique que pour la vision ordinaire.

11. — *Les localisations paroptiques dans l'espace* présentent un *écart angulaire* avec les localisations visuelles ordinaires. Cet écart tend à disparaître avec l'éducation.

12. — *Le regard paroptique* et *le regard oculaire* n'ont pas le même axe. Leurs axes font entre eux un angle constant dont la valeur est comprise entre 30° et 90° (notion de déclinaison).

13. — La perception paroptique du contenu de l'espace est *successive* avant d'être *simultanée*. Un temps d'*élaboration* relativement constant est nécessaire pour que la per-

ception paroptique se déclanche : il est, au début de l'éducation, de l'ordre de la minute. *La portée* de la vision paroptique s'accroît peu à peu, à l'usage, par un phénomène de pseudo-accommodation.

14. — *Le champ visuel* extra-rétinien est circulaire.

Tous les faits qui viennent d'être énumérés étaient acquis dès 1920.

Depuis cette date, d'autres sont venus s'ajouter à la liste mais, naturellement, les expériences prennent un tour de plus en plus spécialisé. Nous ne saurions entrer dans leur détail.

C'est ainsi que le docteur Nepveu s'est attaché à l'étude de la sensibilité paroptique des narines. Il a opéré soit en présence de M. Farigoule, soit tout seul avec le sujet. Celui-ci était entièrement couvert de fourrures. Ses mains étaient gantées. Son visage tout entier était voilé d'un triple masque de satin noir. Seule, l'ouverture des narines était dénudée.

Au moyen d'un spéculum, cette ouverture était agrandie et l'on présentait aux muqueuses divers objets colorés. Le sujet indiqua les couleurs et leurs nuances avec une rare précision.

Une curieuse particularité s'est révélée tout récemment chez le sujet des expériences en cours. Il n'est pas astigmate dans la vision ordinaire, cependant *dans la vision paroptique il est astigmate.* Reste à savoir si l'astigmatisme n'est pas, à un degré quelconque, un caractère général de la vision extra-rétinienne.

Un autre résultat, tout récent, est la constatation d'une fatigue à localisation tégumentaire. Quand le sujet est soumis à un travail d'attention prolongée et surtout quand l'expérience intéresse une partie limitée de son épiderme, les pommettes des joues par exemple, il se plaint tout à coup de ne plus distinguer des objets que par intermittence, avec des papillotements insupportables. Cette fatigue de la fonction paroptique se traduit d'ailleurs par une légère congestion de l'épiderme à l'endroit intéressé. La séance terminée, le sujet voit des phosphènes oscillants tout à fait analogues à ceux qui dansent dans notre œil après que nous avons fixé une vive lumière. Le soir venu, dans l'obscurité, le sujet

est encore obsédé par une sensation de pullulement de petites étincelles dans les régions qui ont le plus travaillé pendant la séance.

Enfin, de concert avec un autre expérimentateur, M. Farigoule a repris l'étude de l'écart angulaire affectant la localisation visuelle extra-rétinienne par rapport à l'espace vrai. L'existence de cet écart s'est trouvée confirmée ainsi que sa valeur *moyenne*. Bien plus, les expérimentateurs pensent être sur la voie d'une *loi d'orientation qui fournirait la valeur exacte de l'écart* suivant les directions prises par rapport aux axes fixes du corps. Par analogie, il s'agirait là d'une sorte de *loi de réfraction* du regard paroptique dans l'espace visuel ordinaire.

Comment se peut-il que des phénomènes dont l'étude est déjà tellement poussée d'une part, soient, d'autre part, contestés dans leur réalité même? Voilà qui, pour ma part, me déconcerte.

De même que Thomas Morus démontrait à Descartes le mouvement en marchant, de même j'estime que la meilleure méthode de contrôle serait l'étude du phénomène en commençant par le tenir pour réel. Un fantasme doit démontrer tôt ou tard, ce me semble, sa propre irréalité par l'instabilité de ses caractères spécifiques.

Or, ici, les caractères spécifiques vont sans cesse en se précisant. L'illusion d'un opérateur, la simulation d'un sujet, *a fortiori* celle de plusieurs sujets, auraient-elles une telle continuité apparente.

CHOSES VUES

Le 20 décembre dernier, dans *la Petite Gironde*, je lisais, sous la signature de M. J.-M. Soum, professeur au lycée de Bordeaux :

L'occasion m'a été fournie, il y a peu de temps, de procéder à une intéressante observation sur une fillette qui possède l'invraisemblable faculté de lire les yeux fermés et que deux personnes de sa famille avaient bien voulu me présenter.

Je plaçai d'abord derrière moi, pour écarter toute idée possible de supercherie, les deux personnes qui m'avaient amené l'enfant, et, renonçant à l'emploi du bandeau opaque, j'appliquai mes doigts sur les paupières du jeune sujet; je peux garantir qu'elles étaient

closes et bien closes. Je présentai alors à la fillette quelques lignes de la quatrième page d'un journal, *lignes dont j'ignorais moi-même la teneur*. Il m'en fut donné immédiatement une lecture qui, après vérification, se trouva parfaitement exacte. *Voilà le fait.*

Avouez que « le fait » valait la peine d'être revu.

Je suis donc allé le voir moi-même et je compte publier prochainement le compte rendu des expériences que j'ai faites.

Je veux toutefois, sans plus tarder, noter ici un dispositif géométrique employé dans mon contrôle, lequel dura plusieurs jours et se composa autant d'observations psychologiques que de faits matériels.

Trois fillettes, et non pas une seule, me furent présentées par leur éducateur, un homme dont le caractère m'apparut dans la suite, admirable, M. Raymond Simonin.

J'appliquai à l'aînée une triple visière allant d'une tempe à l'autre. Cette visière, large de 4 cm. 5, était faite de papier noir, de papier rouge et de papier d'argent superposés. Ces papiers provenaient d'une boîte de plaques photographiques vierges décachetée sous mes yeux. La ligne supérieure de la visière était collée *au-dessus des sourcils*.

Je plaçai le sujet assis dans une position telle que la visière écran formât un cylindre à peu près vertical. L'objet à décrire (inconnu, dans son détail, de tous et de moi-même) fut placé, *voilé*, à un niveau très supérieur au niveau de la tête du sujet. Un cinéma se mit à tourner pour contrôler *matériellement* l'immobilité du sujet et la verticalité constante de la visière

Le voile enlevé, la fillette me décrivit exactement l'objet proposé à sa vision extra-rétinienne.

Cela ne s'est pas passé en 1840 mais hier. M. Farigoule n'a jamais été en rapports directs ni avec M. Raymond Simonin ni avec ses nièces. L'espace à franchir pour retrouver le phénomène, équivaut à une nuit de chemin de fer.

Je propose d'accompagner le savant qualifié qui, désirant se rendre compte, *admettra le dispositif que je viens de décrire*. J'estime que ce dispositif, en raison des propriétés des triangles et de la rectilinéarité des rayons lumineux, équivaut à une démonstration géométrique. On n'en saurait dire autant des cataplasmes oculaires dont il a trop été question jusqu'à présent.

JEAN LABADIÉ

UN HISTORIEN

DE

L'ART RELIGIEUX EN FRANCE

M. Émile Mâle vient de fermer avec un nouveau livre le cycle immense de ses recherches sur la pensée chrétienne dans l'art français du Moyen âge. On se demande devant le monument achevé ce qui étonne le plus : l'ampleur des recherches ou celle des résultats. La masse est énorme des ouvrages d'érudition français et étrangers qu'il a fallu remuer; et si sobres que soient les références de ces livres, aussi nourris que ceux des bénédictins, mais toujours discrets, à la française, on est frappé de l'étendue de l'information, à qui rien de ce qui paraît dans les deux mondes sur son domaine n'est resté étranger. Mais cela n'est rien. Que dire des « sources », de la science des textes eux-mêmes, textes sacrés, textes du Moyen âge, Sommes des théologiens, traités des docteurs, chroniques, hagiographies, Sermonnaires, Bestiaires, toute la littérature des clercs, enveloppée d'obscur symbolisme, hérissée de subtilités, et le plus souvent en quel latin! On verra bientôt comment l'auteur sait quitter quand il le faut les hauteurs de la Théologie et de la Dialectique, où du reste on n'est jamais oppressé avec lui grâce à son talent, pour respirer avec les pèlerins et les jongleurs l'air pur des grandes routes qui menaient aux tombeaux sacrés.

Mais connaître les textes ne suffit pas en iconographie.

L'iconographie, c'est l'étude de la pensée religieuse cristallisée en une œuvre d'art. L'auteur a voué sa vie à la science qui précisément demande à l'esprit le plus d'horizon. Il fallait connaître l'art où cette pensée, qui est encyclopédique, s'est déposée. Ou plutôt c'est de l'œuvre d'art elle-même qu'il est parti à la recherche du texte qui en est l'âme vivante. Or cet art, c'est celui du Moyen âge tout entier, de la petite église rurale, à peine plus haute que les tombes du cimetière fleuri qui l'entoure, à la cathédrale souveraine qui porte son comble, comme Beauvais, à 68 mètres de haut. Sculptures, fresques, miniatures, vitraux, orfèvreries, tissus, pavements, ceux de chez nous, ceux de l'étranger, que de voyages aux bibliothèques spéciales, aux musées, et, ce qui est mieux, aux monuments eux-mêmes qui continuent de vivre dans l'espace et la lumière, là où ils ont été faits! Qui dit comparaison dit deux choses qu'il a fallu rapprocher : un texte et une œuvre concrète. Quand pareil travail porte chaque fois sur un siècle et sur toutes les formes d'art où des « sujets » sont figurés, on est confondu de la puissance qui l'a soulevé et de l'érudition qui l'a nourri.

Mais l'auteur n'est pas seulement un homme qui sait et qui vaut. C'est encore un homme heureux. Car enfin, quel que soit le labeur et même le talent, il y a toujours dans l'élaboration d'un gros ouvrage une part de chance. Or, la réussite ici est égale à l'effort. L'ampleur des résultats surprend. Huit ou dix ans de gestation, et voici qu'en 1898 se dressait devant nous, dans la majesté des cathédrales, *L'art religieux du XIIIe siècle en France.* Statues, bas-reliefs et vitraux, ressuscitaient riches de sens nouveau à Sens, à Senlis, à Laon, à Notre-Dame de Paris, à Chartres, à Bourges, à Reims, à Amiens, à Beauvais... Cette légion de figures, déjà douées de vie par le génie d'imagiers anonymes, s'animent encore pour nous de toute la pensée que les clercs y ont condensée. Attitudes, expressions, attributs, tout (ou presque tout) s'explique maintenant par des rapprochements soudains avec le texte fourni par le théologien : l'artisan l'a sculpté de son mieux, selon l'impulsion de son cœur. Nous savions bien que Victor Hugo, un peu excité par les événements de 1830, s'était trompé dans sa belle

Notre-Dame de Paris quand il nous présentait une Cathédrale démocratique et déjà anticléricale. Mais nous mesurons mieux aujourd'hui l'immensité de son erreur. Nous savons la part des docteurs, comme celle des humbles ouvriers laïques dont la personnalité se perdait dans la corporation, sur le chantier, au profit de l'œuvre commune. Nous savions bien, depuis Didron et d'autres, que l'art du XIIIe siècle était pénétré de pensée et qu'un symbolisme très ancien habitait ces formes; mais voilà que, le livre de M. Mâle à la main, nous devenons le contemporain de ceux qui les ont vues naître ou les ont inspirées. Nous les comprenons, nous les sentons, comme saint Louis ou comme Vincent de Beauvais, celui-là même à qui l'auteur emprunte, pour commenter cette Bible de pierre, le plan magistral de son *Speculum Universale*. En certains cas nous les comprenons même mieux que beaucoup de gens du Moyen âge. Car il se trompait sans doute (sans doute? Peut-être?) le badaud qui passant devant Notre-Dame de Paris regarde les statues des rois, en réalité rois de Juda, et dit à ceux qui sont là : « Vès là Pépin, vès là Charlemaine », pendant qu'on lui coupe sa bourse par derrière. Décidément nous avons de la chance : la science la plus critique nous éclaire, pendant que le don de sympathie recompose l'atmosphère et nous fait mieux sentir l'intime beauté des figures. Pour reconnaître, sûrement cette fois, ce peuple de chefs-d'œuvre, nous n'avons qu'à les regarder dans un miroir. C'est chacun des chapitres devenus célèbres : le Miroir de la Nature, le Miroir de la Science, le Miroir moral, le Miroir historique. Les écoliers de France savent maintenant ces choses. Jusque dans les romans « du jour » le livre du savant projette ses reflets! Quant à ceux qui savent, ils lui sont reconnaissants d'une grande nouveauté : il a montré le don d'organisation, la magistrale *ordinatio ad unum* de cet art médiéval, que M. Maurice Denis appelle (c'était aussi l'idée de Rodin) « le classique occidental ». Et du coup se révélait avec éclat la puissance des textes sur l'art, le don de la pensée de susciter les formes.

Puis, huit ou dix ans de recherches encore, et voilà que ressuscite en 1908, en un second ouvrage, *L'art religieux de la fin du Moyen âge*. Le Symbolisme spéculatif et com-

pliqué se désorganise dans le terre-à-terre réaliste. Les personnages sacrés prennent pied parmi nous, vivent, aiment et souffrent comme nous. L'art est tout remué par la Guerre et l'obsession de la Peste, par la prédication des ordres mendiants, par les livres de mystiques visionnaires comme les *Méditations* du pseudo saint Bonaventure, qui « voit » littéralement la Passion et souffre l'agonie du Christ, enfin par la représentation des Mystères. La vieille iconographie byzantine, puis italienne du Trecento, encourage ces familiarités ou ces véhémences. Alors la plastique s'imprègne de tendresse humaine, et des sanglots la secouent. Cette fois ce ne sont plus seulement les textes dont on nous montre l'influence, mais le théâtre : et c'était encore une grande nouveauté. Émouvant était le spectacle de la haute pensée du XIIIe siècle se fondant en sensibilité frémissante. Un dessin nouveau, un autre mouvement des formes, penchées par la tendresse ou brisées par la souffrance, naissait devant nous. L'histoire de l'art discernait mieux, dans ces images vibrantes, le génie douloureux du Christianisme. Un sentiment tout humain, c'est-à-dire tout féminin, transforme le groupe de la mère et de l'enfant; une bonhomie familière change la physionomie des saints; la beauté du sang et des larmes éclate dans les Pitiés, dans les Sépulcres, dans les Calvaires. Le cadavre sort des ténèbres du tombeau pour s'étaler sur la dalle; la hantise de la Mort le galvanise; et voici que morts et vifs se mettent à tournoyer dans la Danse Macabre, le thème le plus sinistre que jamais art ait créé. Ici encore ceux qui savent voyaient se poser dans ce livre suggestif de graves questions qui dominent l'Histoire de l'art. L'une est purement historique : comment est mort l'art du Moyen âge? Il durait depuis quatre siècles! Comment a-t-il pu finir dans son inspiration et dans ces formes alors que la foi, les dogmes, le culte, restaient les mêmes? L'autre est purement esthétique : quels rapports entretiennent ensemble la beauté et le sentiment, le réalisme douloureux et le style? La France avait bu jusqu'au fond de la coupe l'expressif et le pathétique : n'allait-elle pas chercher le repos dans la sérénité et le Rythme? Est-ce dans les profondeurs de la sensibilité religieuse qu'à la fin du XVe siècle

s'accomplit le grand changement de l'art, la Renaissance, ou n'est-il qu'une évolution des formes, due à des causes purement techniques? Vient-il enfin de la belle Italie, que nos pères ont amoureusement piétinée de 1495 à 1530?

Telle est la nature de ces deux premiers ouvrages, que dès le début l'attention du monde savant et l'avidité du public cultivé se pressaient autour d'eux. Rare fortune pour des livres qui sont gros, qui sont chers, et qui concernent des sujets moins accessibles que *Batouala* ou la *Garçonne! L'art religieux du XIIIe siècle* est en train d'épuiser sa cinquième édition : c'est désormais un livre classique. *L'art religieux à la fin du Moyen âge* épuise sa deuxième. Et des éditions copieuses! De l'une à l'autre d'ailleurs l'œuvre rajeunit avec le temps : la probité du savant retouche, précise ou ajoute. Par exemple, la fin du moyen âge s'éclaire d'un nouveau chapitre sur l' « Iconographie française et l'art italien ». L'influence des giottesques et des siennois, interprètes eux-mêmes des byzantins, qui à leur tour avaient emprunté aux orientaux, est venue reprendre ses droits d'antériorité à l'égard des représentations des Mystères. L'étranger s'empressait autant que nous : des traductions en anglais et en allemand portaient partout en Europe le renom d'une science rigoureuse, qui a sans y penser la saveur des choses de chez nous.

***

Mais il manquait quelque chose au vaste monument édifié en un quart de siècle. Quatorze ans de plus, et la dernière pierre vient de le couronner. C'est le livre récemment paru. Il étudie les débuts de cet art médiéval dont nous connaissons l'apogée et la fin : l'art religieux du XIIe siècle et ses sources iconographiques. Ainsi s'achève le labeur que rien n'a détourné de son sillon. Il faut, pour faire un livre, un bon, un vrai, la concentration solitaire et silencieuse. A la rigueur, on peut se laisser aller à muser quand il ne s'agit que de saisir des faits et de les amasser en petits tas, comme avec des pincettes. Le travail de pur manœuvre permet bien des chômages. Mais celui qui organise met en

jeu toutes les puissances de l'intelligence et de la sensibilité. Il veut autour de lui cette chose impondérable, qui se compose lentement et se dissipe vite : l'atmosphère. On ne remue pas en sautillant à droite et à gauche l'âme d'un siècle comme le XIIIe siècle ni les monuments immenses où elle s'est exprimée. Voilà pourquoi il y a des savants qui paraissent distants. Leur aristocratisme n'est souvent que recueillement. Écarter le profane, c'est devoir, non orgueil, quand on porte en soi une œuvre qui mûrit pour tous. Ni sollicitations des deux Mondes pour des conférences (« avec projections »!) ni insistances des Revues pour des articles, sauf des chapitres du livre futur, ni tentation de cours publics, ne « divertissent », comme dirait Pascal, le quant-à-soi du travailleur, même quand il a le goût vif de la vie, la curiosité la plus moderne et toute la largeur des horizons.

C'est précisément cette réflexion bien mûrie qui a imposé à notre historien la succession de ses trois livres. Ne soyons pas étonnés que l'étude sur les origines de l'iconographie romane vienne après les XIIIe et XVe siècles. Finir par le commencement, ce n'est pas l'ordre abstrait, mais c'est la logique vivante. Il fallait se placer d'abord au cœur des choses, en plein centre du Moyen âge, puis étudier comment ce monde prodigieux a fini, avant d'aborder la question obscure des origines, le plus souvent très lointaines. La méthode inductive est celle de la science.

Ainsi préparé, le dernier ouvrage ne pouvait manquer d'apporter sur notre art religieux du XIIe siècle des aperçus nouveaux. Dès le premier chapitre nous sommes servis. La sculpture, disparue du monde depuis la ruine de la civilisation antique, renaît chez nous, dans notre France toujours initiatrice; et c'est dans le Sud-Ouest, à Moissac, peut-être vers la fin du XIe siècle, que ce miracle s'accomplit. Or il s'accomplit surtout par la miniature. On savait bien jusqu'ici qu'elle avait donné beaucoup aux imagiers; mais le rôle des manuscrits de l'Apocalypse, surtout du Commentaire de Beatus, nous est révélé. Le moine l'a composé en Espagne en 784. « Caché dans une vallée de ces monts des Asturies où venait s'arrêter l'invasion arabe, il commentait le livre de saint Jean, et semblait annoncer la fin prochaine du monde. »

Remarquons à ce propos les rapports étroits de l'Espagne du Nord et de la France du Sud-Ouest. « Les grands abbés de Cluny établirent leurs monastères sur les routes des pèlerins, à Saint-Jean de la Peña, à Sahagun, à Sainte-Colombe de Burgos. Les chevaliers vinrent, à leur suite, s'enrôler dans les armées qui luttaient contre les Maures. Les livres, les œuvres d'art, les idées, passaient et repassaient les montagnes. L'Espagne a beaucoup reçu de la France : l'architecture et la sculpture lui ont été apportées par les Français; mais elle leur a donné quelque chose en retour. L'Espagne arabe offrit à nos architectes du sud de la Loire quelques motifs pleins de séduction : l'arc tréflé, l'arc polylobé, le modillon à copeaux, véritables trophées enlevés à la mosquée. L'Espagne chrétienne donna à nos monastères du Sud-Ouest ses manuscrits de l'Apocalypse, aux sujets étranges, aux couleurs splendides. L'imagination de nos artistes méridionaux s'y réchauffa. » De là des « bleus fonds qui ressemblent au ciel déjà africain de la Castille ».

Le rapprochement page contre page de telle miniature de l'Apocalypse avec le tympan formidable de Moissac est saisissant. Nous ne sommes plus étonnés que les vingt-quatre vieillards, tournés en torticolis vers le Christ de Majesté, touchent « des violes semblables à des guitares espagnoles » A Saint-Benoît-sur-Loire, en Auvergne, dans la vallée du Rhône, en Provence, presque partout, les sculpteurs « cherchaient dans les manuscrits le secret de la forme humaine ». Ils ne pouvaient l'y trouver. Nulle part dans ce livre on ne rencontrera cette hérésie, dénoncée par tous ceux qui ont le sens de l'art, que la miniature, qui est de la graphie, c'est-à-dire de l'à-plat, a pu susciter cette vision tactile des choses : le relief. Il y a un monde entre les deux. Et pourtant! Il semble bien qu'au XIIIe siècle l'imagier taillait directement d'après le croquis fourni par le maître d'œuvre. Villard de Honnecourt nous a laissé en son album quelques-unes de ces pensées. Jean Goujon n'a taillé que des bas-reliefs, et assez plats : n'est-ce pas que ce contemporain de l'atelier de Fontainebleau a pris pour modèles une peinture murale, un panneau, un dessin? En tous cas la miniature fournit aux bas-reliefs du XIIe siècle des attitudes, des gestes, la composition générale, et même des motifs de décor dont nous allons chercher ailleurs

l'origine. Quelle surprise de trouver sur le feuillet d'une Bible du xe siècle, à la Bibliothèque Nationale, un prototype du fameux trumeau de Souillac, grouillant de monstres qui s'entre-dévorent! Lorsque nous passions devant ces portails provençaux ou lombards où des colonnes reposent sur des lions, nous ne nous doutions pas de quels pays lointains venait ce motif étrange. Des moines syriens l'avaient peint sur leurs manuscrits : c'est qu'ils l'avaient aperçu dans les ruines des palais de la vieille Assyrie! Si les Apôtres des piliers de Moissac sont presque des dessins gravés, si ceux du tympan de Vézelay sont habillés de paraphes, c'est que le ciseau a contracté les habitudes de la plume. L'imagier se faisait montrer les calligraphies du scribe. Mais sa part reste enviable, et M. Mâle la lui laisse tout entière. La beauté monumentale de Moissac ou de Vézelay, cette grande manière de sentir, est dans son génie. Et c'est bien par lui que chez nous, pour la première fois, « la miniature se transpose dans l'espace ».

Pour stimuler la plastique nouvelle la Miniature lui apporte tous les trésors de l'iconographie orientale. Nous voici transportés par la recherche la plus érudite très loin dans l'espace et dans le temps, vers les pays merveilleux dont notre imagination rêvera toujours. C'est de la substance même des faits que s'élève ici la poésie qui nous grise. A propos de beaucoup de thèmes nous est démontrée l'origine byzantine, hellénistique, syrienne. Aux ive et ve siècles la sculpture antique avait été tuée par le génie oriental; mais voici qu'au xiie il prête au contraire à cet art quantité de motifs que nous avions cru être la création spontanée de nos clercs ou de nos imagiers. De fortes pages, odorantes comme des cassolettes, nous font sentir la vertu de l'art hellénistique, qui a tant de charme, et de l'art syrien, qui a tant de grandeur. C'est chez nous, sur nos chapiteaux, sur nos tympans, que se scelle l'alliance savoureuse entre le gracieux génie qui vient de la Grèce et le mysticisme chrétien né en Asie Mineure. L'entrée à Jérusalem sur le bas-relief de Saint-Gilles est d'origine hellénistique, toutes les Nativités françaises de ces temps dérivent de prototypes syriens. Double est la formule de la Visitation, de la Nativité, de la Merveilleuse Adoration des Mages, chargée des présents de tous pays. Le portail du prieuré de Charlieu

est la transcription d'une fresque de Lavaudieu, mais celle-ci reprend le thème d'une fresque de Baonit, perdue dans les solitudes de la Haute-Égypte. Quel émerveillement de retrouver l'Orient grec ou mésopotamien aux parois de nos vieilles églises, à Bourges, à Autun, à Saint-Trophime d'Arles... Notre art roman en est tout imprégné, et le livre d'érudition qui contient son essence en est à son tour parfumé. Qu'on se penche sur les analyses où l'obscure complexité des origines de l'iconographie, entre les Catacombes et le XIIe siècle, est démêlée, on sentira s'exhaler l'encens et la myrrhe. Les « sources » que recherche le médiéviste scrupuleux nous font sans cesse remonter à de nouveaux « Jardins sur l'Oronte », qui ont autant de délices que... l'autre, mais plus de fruits.

Voilà donc Rome bien déchue du rôle d'initiatrice que lui attribuaient, il y a encore vingt ans, les études sur les origines de l'art du Moyen âge. Ceux qui sont au courant ont suivi pas à pas son recul devant cette nouvelle invasion des barbares, chargés cette fois de coffrets d'ivoire, de manuscrits étincelants et de tissus de soie. Ils savent par quels travaux sagaces les érudits russes, autrichiens, voire hongrois, sans compter les nôtres, lui ont ouvert les frontières. M. Mâle les ouvre plus grandes encore, quitte à ménager, comme on verra, leur belle revanche aux braves gens de chez nous. Au moins Rome aurait-elle pu garder le rôle d'intermédiaire! Décidément, l'ombre farouche de Courajod sera contente. Mort au « Romanisme »! L'art chrétien, nous apprend-on, « ne doit rien au génie romain ». Ce qui rend l'exclusion grave, c'est qu'on laisse au génie grec sous sa forme hellénistique un rôle fécond. Hé bien! puisqu'il le faut, renonçons à Rome en ce qui concerne les origines de l'iconographie. Mais consolons-nous, si l'on veut bien nous le permettre, en contemplant les admirables chapiteaux corinthiens de Saint-Sernin de Toulouse et tant d'autres, les façades de Saint-Trophime et de Saint-Gilles, conçues comme des arcs de triomphe, les pilastres, entablements et corniches de Saint-Lazare d'Autun, tant de monastères organisés comme des « villas », autour de cloîtres rythmés qui sont des atriums, tant de voûtes au cintre auguste, tant de monuments où survivent la robustesse et la majesté un peu lourde du peuple-roi, dans

ces régions de Bourgogne, de Provence et d'Auvergne, qui furent imprégnées de civilisation latine et colonisées par l'ordre de Cluny, aussi jaloux de l'héritage antique qu'épris lui-même des beautés de l'Orient, et installé par un destin intelligent dans la vallée du Rhône, grande voie antique bordée de tombeaux. Rappelons-nous surtout que le réveil du sens *spécifique* de la forme vient des germes déposés par les vigoureux compagnons de César sur notre sol méridional, qui fut gallo-romain durant cinq siècles. Mais quoi? La lutte de la louve et du griffon n'est pas nouvelle dans l'Archéologie. Le griffon oriental l'emporte; et reconnaissons qu'en iconographie sa victoire, grâce à M. Mâle, est définitive. On ignorait presque cette science il y a encore soixante-dix ou quatre-vingts ans : sitôt qu'on s'y est attaché, c'est vers l'Orient, berceau de toutes les religions, qu'elle a entraîné ses desservants.

N'allons pas croire cependant que nos artistes n'aient été que des imitateurs. La recherche des origines ne voile pas l'intime originalité des œuvres : elle permet au contraire de la mieux saisir. Nous avons démêlé tout ce que l'iconographie du XIIe siècle doit à la vieille Asie : nous voilà plus à l'aise pour étudier ce qu'a de personnel, de vivace, notre jeune art roman. C'est déjà un art national : il transforme peu à peu, avec la collaboration de l'Église elle-même, l'héritage qu'il avait reçu. Ici s'ouvre la série des beaux chapitres, si pleins, si neufs, qui sont le cœur de l'ouvrage : ils cherchent ce que le génie de l'Occident, c'est-à-dire le nôtre, qui est alors le maître en Europe, ajoute au génie de la Grèce, qui est le rythme, et au génie de la Syrie, qui est tout passion. Ainsi, dans l'œuvre la plus modeste consacrée à l'Évangile, « le contemplateur croit percevoir la rumeur des siècles, la voix de la Chrétienté tout entière ». Nos artistes retouchent l'iconographie orientale. Ils simplifient Nativité et Annonciation, modifient la Transfiguration et la Cène, donnent un charme rustique à l'Annonciation aux Bergers. Ils l'enrichissent par des emprunts à la liturgie et au drame. Le culte chrétien n'est-il pas d'essence dramatique? Les dialogues mimés qui s'échangeaient près de l'autel au matin de Pâques et à la fête de Noël, fête délicieuse de l'Enfance,

étaient des spectacles plastiques. Les artistes les ont vus et entendus. Le drame des Mages est né chez nous : voilà pourquoi il est chez lui à Saint-Trophime et à Saint-Gilles. Le Drame des Prophètes se retrouve à la façade de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, « ciselée comme un coffret d'ivoire ». Si, sur un bas-relief de Saint-Gilles encore les Saintes Femmes achètent des parfums, c'est que dans l'église, au matin de Pâques, un dialogue alternait entre les Trois Maries et des marchands d'aromates. Éternelle influence du théâtre, sacré ou profane, sur notre art! C'est l'art du XIIe siècle qui a commencé : dans sa passion pour les cérémonies liturgiques il précède l'art du XVe siècle, qui frémira du Mystère de la Passion. Que d'émouvante beauté dans ces recherches! Elle se communique aux pages qui les exposent; partout la séduction du talent s'y confond avec la vertu des sujets. Décidément aimer ajoute aux moyens scientifiques de connaître.

Un des plus féconds enrichissements est venu de l'abbé Suger. En toute justice, il fallait (c'est un des chapitres les plus neufs) dresser presque au centre de l'art du XIIe siècle la fameuse abbaye bénédictine, « foyer d'un art rajeuni qui a rayonné sur la France et sur l'Europe », et au centre de son abbaye l'homme de génie qui a « rénové l'art chrétien ». Suger, en effet, ne s'est pas contenté de consacrer officiellement en 1144, dans l'abbaye royale, la jeune ogive gothique et le déambulatoire à chapelles rayonnantes. Il passait une partie de ses nuits à lire les livres des Pères, et sans doute le *Miroir de l'Eglise* d'Honorius d'Autun : « ce grand homme d'action fut aussi un homme de méditation et de rêve ». Il ressuscite l'antique symbolisme, c'est-à-dire la consonance des Livres saints, « la poésie des merveilleux accords ménagés par Dieu entre les deux testaments ». Il semble avoir inventé le motif de l'Arbre de Jessé, il fait illustrer ses conceptions sur les vitraux, aux revêtements de l'autel, sur la grande croix d'or semée d'émaux de l'orfèvre fameux Godefroy de Claire, qui a ainsi fait partie de l'École de Saint-Denis, la première de l'Europe en 1140. C'est lui enfin qui, dans un voyage, sent toute la grandeur du tympan de Beaulieu, peut-être de celui de Moissac. Aussitôt il recrute une équipe de ces merveilleux sculpteurs, et acclimate dans le Nord l'immense thème

qui l'a frappé. Le Jugement dernier du tympan de Saint-Denis (aujourd'hui très mutilé) est un reflet de celui de Beaulieu, mais il a servi de modèle à tous les autres. Ce portail de 1140 nous ouvre tout grand l'art gothique! Son importance considérable est désormais mise en lumière. Il faut lire cette enquête de juge d'instruction : menée avec sagacité, elle s'achève dans la joie de la découverte.

Elle s'était d'ailleurs déroulée dans l'admiration. L'historien, à propos du grand abbé et de son influence, ne cache point sa doctrine : « Ce ne sont pas les foules qui créent, mais les individus. » Il semble ressortir de ces trois livres que tout ce qui se fait de bon et de beau dans le monde se fait par une élite, c'est-à-dire par quelques hommes, souvent par un seul. Cet aristocratisme n'est pas précisément à la mode aujourd'hui; mais on dirait que la science la plus sûre y conduit fatalement les esprits éminents. Finies, les niaiseries romantiques sur l'anonymat des cathédrales, œuvres collectives du Peuple! Périmées, les vagues théories germaniques sur l'origine populaire des chansons de gestes! Quand la foule chante, c'est qu'un homme, un surhomme, a composé la musique et conduit le chœur. Le maître de l'œuvre trace le plan, arrête les proportions de sa cathédrale : elle est de lui, il la signe, et il y veut dormir son dernier sommeil. Le trouvère de son côté, comme l'aède antique, compose ou relie la matière poétique diffuse : c'est lui le poète, c'est son œuvre en somme qu'il chante sur les routes des pèlerins, devant le monastère où reposent les reliques illustres et sur la place où grouille le marché. Turold a signé la Chanson de Roland. Par des voies différentes l'archéologue et le romaniste arrivent aux mêmes conclusions. Qu'on pense ce qu'on voudra sur le fond des choses, M. Bédier et M. Mâle sont deux grands aristocrates. Voilà pourquoi ils se sont rencontrés. A propos d'un autre chapitre nous les retrouverons la main dans la main. Quant à Suger, le moins qu'on puisse dire est que son orgueil égala son génie. Que de grandes choses il a faites! mais comme il le savait! et quel soin il a pris que nous le sachions! Qu'on lise le *Libellus de Consecratione* et le *Liber de rebus in administratione sua gestis* : humilité chrétienne, qu'êtes-vous devenue? Par pénitence, ce puissant créateur de motifs aurait presque

pu se faire représenter sur le tympan de sa basilique, dans le Jugement dernier, au rang des pécheurs qui vont expier! Il est vrai que Dante ne voue la Superbe qu'au Purgatoire, et Oderisi de Gubbio avait moins de génie que Suger.

On regrette de ne pouvoir insister sur l'enrichissement de l'iconographie par le culte des Saints. C'est dommage. Quelle étude vivante, foisonnante et pittoresque, dans son érudition de bollandiste! Cette hagiographie savante, qui a la certitude de l'histoire religieuse, a aussi tout l'attrait poétique d'une Légende Dorée, mais cette fois sans fatras. Il s'agit de saints provinciaux, locaux : de là « le charme d'une flore indigène ». Saints du Midi, comme saint Aventin ou saint Bertrand de Comminges dans leurs vallées pyrénéennes; saints d'Auvergne, telle la « Majesté d'or » de Sainte Foy, dont le cortège « se déroulait dans les montagnes, ainsi que jadis la Magna Mater, avec clercs à cymbales et cors d'ivoire »; saints de Provence, comme sainte Marie-Madeleine, dont les moines de Vezelay se vantent d'avoir dérobé le corps sacré à l'abbaye de Saint-Maximin et composent la romanesque légende, que Monseigneur Duchesne a disséquée; saints d'ici et de partout..., ils participent, dans la figure que l'art leur a donnée, de la nature du pays qu'ils protègent. Sans aucun paganisme, ils sont les génies du lieu. Ils communiquent aux pages qui nous les présentent, l'odeur de la terre où ils ont vécu et d'où ils sont nés un peu. Les voici tous, reconnus, identifiés, sur les chapiteaux, en leurs statues ou « chefs ». L'exégèse la plus rigoureuse, l'archéologie, la géographie, collaborent à ces études qui renouvellent sur quantité de points les études antérieures. Et ce sont des saints français! Point de modèles ici : tout était à créer. Ces représentations primesautières ont fortement contribué à affranchir notre art des influences orientales.

Regrettons surtout de ne pouvoir suivre l'enrichissement de l'iconographie sur les grandes routes des pèlerinages, routes d'Italie, routes d'Espagne. Les unes vont vers Rome et la Terre Sainte, et c'est par elles que nous arrive de la Ville Éternelle le mystérieux Cavalier des églises du Sud-Ouest. N'en doutons plus : c'est Constantin. Il est lourd, et fruste; mais tel qu'il est, il est le souvenir confus du Marc-Aurèle

qui se dressait sur la place du Latran et que Michel-Ange installera plus tard au Capitole en l'encadrant de palais augustes. Par là aussi nous vient saint Michel, saint des hauteurs. Les Normands l'installent sur un roc, comme il l'était sur le mont Gargano, où Émile Bertaux a recueilli des souvenirs que nous n'oublierons plus. Mais cette fois c'est au milieu des flots, « au péril de la mer ». Par les routes encore (qui n'ont pas changé, car le chemin de fer les suit toujours) la France a donné à l'Italie, art et poésie, plus qu'elle n'a reçu : sur la *via francigena*, grande voie des pèlerins et des jongleurs, à Vérone, à Brindisi..., on retrouve, figurés par des artistes italiens, les preux de nos Épopées : Olivier et Roland! Par là ont pénétré les tympans sculptés, si peu chez eux en Italie. Sur ces recherches patientes, qui fourmillent de faits, d'aperçus ingénieux, de rapprochements féconds, plane la majesté des horizons et des souvenirs.

D'autres routes menaient en Espagne, au tombeau de saint Jacques à Compostelle. Cluny encourage le pèlerinage. Car « la croisade espagnole contre les infidèles est une pensée de Cluny ». L'Ordre adopte les chansons de gestes pour le succès de la guerre sainte : « du sépulcre de Saint-Jacques et de la guerre espagnole est née la Chanson de Roland ». Alors, le long des routes se répercute un merveilleux type d'église : Saint-Martin de Tours, qui donne le ton, et fut « pour nos pères ce que le temple de Delphes était pour les Grecs »; Saint-Martial de Limoges, Saint-Sernin de Toulouse, qui commence à s'élever quand le Cid vivait encore, Saint-Jacques elle-même à Compostelle. Les pages qui concernent la vieille basilique d'Hervé à Tours, son plan et ses dessins, son efficacité d'exemple, projettent sur des problèmes d'archéologie difficiles des éclairs de magnésium. Ainsi, « depuis le XIIe siècle les artistes ont sans cesse accompagné les pèlerins »; peut-être eux-mêmes furent-ils des pèlerins. Une fois de plus M. Mâle rejoint, par une orientation et des moyens à lui, la route qu'avait parcourue M. Bédier dans ses beaux volumes sur « les Légendes épiques ». Il ajoute même un fait pour prouver que le *Livre de Saint-Jacques* est l'œuvre du moine de Cluny : les grandes routes qui menaient à Compostelle étaient jalonnées aux principales étapes de monastères clunisiens.

Et c'est par la route de Saint-Jacques que bientôt la grande sculpture du XIIIe siècle pénétrera dans le midi de la France, se propageant de Poitiers à Bordeaux, à Dax, à Bayonne, à Aire sur l'Adour, pour s'épanouir sur les énormes cathédrales de Burgos et de Léon. Nos deux pèlerins, cheminant chacun à sa façon, ont cueilli leurs propres découvertes le long du beau voyage.

Il ne manquait plus que quelques traits pour achever la physionomie de l'art roman. Sa curiosité est encyclopédique : elle est avide de l'univers entier. Mais c'est presque toujours à la Chaldée, à l'Assyrie et à la Perse, qu'il emprunte sa vision étrange du monde et de la nature. Commencement et fin de l'ouvrage se rejoignent ainsi dans l'éternel et inépuisable Orient. Ce n'est pas sa moindre originalité que de dédier tout un chapitre aux thèmes de pur décor qui héraldisent tissus, émaux, orfèvreries, parements et chapiteaux. Par là il est « actuel ». Car nous aussi, comme le XIIe siècle, nous nous passionnons pour l'art décoratif. Il ne s'agit pas ici des objets eux-mêmes, mais des motifs où l'artiste fixe sa vision des choses. Animaux bizarres affrontés, griffons accostant un vase, Gilgamès entre deux lions qu'il étreint, quadrupède ailé à tête d'homme, aigle à deux têtes..., sont sur nos chapiteaux des monstres archimillénaires : une imagination qu'on dirait enivrée de haschisch les a enfantés. Jamais l'Orient ne voit la Nature : il ne regarde que son rêve. Ses artistes ne créent pas du réel : ils composent du blason. Aucun symbolisme d'ailleurs, mais unique souci de plaire, comme l'a bien vu saint Bernard, par des arabesques inattendues. Stylisés, ordonnés en symétrie, ces motifs sont si harmonieux que l'Orient multimillénaire les pratique encore : ils décorent toujours ses tapis, qu'exposent les grands magasins modernes. Mais il y a mieux : nous la recréons nous-mêmes. On peut en effet se demander si M. Mâle, si généreux à l'Orient, fait à son décor toute la place qui lui revient. Dans un tableau magistral il déroule en trois périodes créatrices l'histoire de l'art décoratif dans le monde. Cet art est d'abord grec, et il multiplie sur les rives de la Méditerranée « dauphins, tritons, hippocampes, néréides, toute la poésie de la mer; panthères dionysiaques, mufles de lions, bucranes ornés de bande-

lettes, cygnes portant des guirlandes, aigles enfermés dans des couronnes : toute la grandeur et toute la grâce du monde animal. Aucun poète, aucun philosophe ne fit mieux sentir la beauté des formes vivantes que l'artiste grec, et Platon n'a pas mieux dit que la beauté était la loi du monde ». Puis, l'art décoratif est oriental, et il lâche sur l'Occident, sur la France du XIIe siècle, un grouillement de monstres, aperçus en songe là-bas dans le désert mésopotamien, sous un ciel de feu. Enfin, il retourne à la Nature vivante au XIIIe siècle : l'artisan regarde avec un amour ingénu l'arum, le plantain et la fougère de chez nous ; il les reproduit sous son ciseau avec un sens frais de leur sève. Depuis, selon M. Mâle, il n'y a pas eu d'autre art décoratif : la Renaissance reprend les gracieuses créations du génie grec, et nous-mêmes nous revenons à la grande leçon du XIIIe siècle. Il semble bien pourtant que ce dernier retour n'est que partiel. Nous reprenons aussi le chemin de l'Orient ; et avec une telle allégresse, que nous poussons bien plus loin que nos pères du XIIe siècle. Regardons autour de nous nos tissus, nos meubles, nos dessins d'illustration, nos modes, les grès de nos potiers, notre décor animalier : voici la morbidesse persane, le naturisme abréviatif du japonais, l'archaïsme mycénien, minoen, égyptien, l'étincelante fantaisie arabe. Entre deux emprunts à la Nature éternelle, le dilettantisme de nos « Artistes décorateurs » excursionne de Fez à Mossoul, à Ispahan, à Tokyo ou sur les pentes du Fushi-Yama, partout où il trouve sa volupté, mais toujours du côté où le soleil se lève. C'est pourquoi ce livre, bien qu'il oublie notre orientalisme actuel, nous enchante : il parle haut à l'intelligence par sa vertu scientifique, mais il enveloppe l'imagination des vapeurs de tous les narghilés anciens. Suger l'aurait beaucoup aimé (et pour cause !) Saint Bernard aussi, mais en boudant contre son plaisir. Il jugeait puériles et nuisibles les fantaisies sculptées aux chapiteaux des cloîtres. A nous, ceux-ci paraissent au contraire « merveilleusement poétiques, chargés, comme ils le sont, des rêves de quatre ou cinq peuples qui se les transmirent les uns aux autres pendant des milliers d'années. Ils introduisent dans l'église romane la Chaldée et l'Assyrie, la Perse des Achéménides et la Perse des Sassanides, l'Orient grec et l'Orient arabe.

Toute l'Asie apporte ses présents au Christianisme, comme jadis les Mages à l'Enfant ».

On aura tout dit sur cet art si dense, surtout sur l'originalité où il fond tous ses emprunts, quand on aura signalé l'empreinte monastique. Il en est marqué très profondément. Le surnaturel remplit la vie du moine; sa cellule solitaire se peuple d'anges et de démons. Ils sont là, près de lui, guettant son âme. La nuit surtout, il les voit, dans une horreur sacrée. Voilà pourquoi ils apparaissent souvent dans l'art roman. A Moissac, les démons « en haute silhouette maigre » accompagnent la Parabole du Mauvais Riche. Satan grimace et se démène sur les chapiteaux de Vézelay. Mais il y a pire que Satan : c'est la Femme! Quelques-unes des plus terribles effigies sont celles où, dévorée de serpents, elle expie sa luxure infernale. Sur un autre chapiteau de Vézelay un artiste halluciné semble traduire la pensée de cet Oriental qui appelle la femme « la lyre de Satan ». Satan en effet « joue de la femme nue, comme d'un instrument de musique, pendant qu'un jongleur, complice du démon, unit sa mélodie à celle de l'Enfer ».

Toutes ces représentations accompagnent de près ou de loin les grands tympans sculptés, ou y figurent. Ces grands cercles de pierre, créés dans le Midi, multipliés de Moissac à Saint-Denis, consacrés à l'Apocalypse, à l'Ascension, au Jugement Dernier, sont la synthèse grandiose de l'art roman. En eux on voit, d'un seul coup d'œil, comment il fait œuvre personnelle, nationale. Non, l'Orient ne l'a pas endormi dans ses parfums! C'est donc sur eux, sur leurs rapports et filiations, débrouillés avec une critique perspicace qui rend caduque telle publication antérieure, que se termine l'ouvrage. Ainsi tous ses chapitres se tiennent, comme les anneaux d'une forte chaîne.

***

Voilà donc achevé l'imposant triptyque. Quand on l'embrasse dans son ensemble, on est frappé de certains traits. Il est un hommage à la souveraineté de la pensée dans l'Art. Qu'on ne cherche pas ici des analyses de pure technique.

L'art religieux, reflet du divin, s'adresse à l'âme : la forme ne lui est qu'un langage, les procédés qu'un moyen. Il est moins qu'un autre un métier, et plus que tous, selon le mot du peintre de la Cène, *cosa mentale*. Ces trois ouvrages sont donc avant tout des études d'iconographie, c'est-à-dire des rapports des formes avec les programmes oraux ou écrits qui les ont inspirés. C'est ce qui classe l'auteur au nombre des historiens de la pensée religieuse. Jamais on n'avait montré avec cette force la puissance du livre à susciter des images.

Mais comme ils dépassent ce qu'ils annoncent! Il est impossible en effet de dissocier absolument l'idée contenue dans un texte de la forme où elle prend corps. Elle la modèle dans une certaine mesure : elle dessine virtuellement l'attitude, le geste, l'expression, commande un peu le groupement des personnages, organise enfin la scène peinte ou sculptée. « Il sortira, disent les versets d'Isaïe, un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur s'épanouira au sommet de la tige, et sur elle reposera l'esprit du Seigneur. » N'est-ce pas déjà toute une délinéation? Or elle a été retracée sur un vitrail de Saint-Denis, probablement à l'instigation de Suger. Dans les *Méditations* du pseudo saint Bonaventure la Passion est littéralement vue, par un moine visionnaire : de cette hallucination, cruellement précise, sont sorties bien des compositions sanglantes du xve siècle. Aussi M. Mâle voit-il en artiste ce qu'il étudie en iconographe.

Le goût inné peut s'exercer autrement encore. La forme en effet n'est jamais tout entière commandée par le programme. L'imagier ou le peintre garde une grande liberté dans l'interprétation : sa main, tout en suivant le canevas, obéit aux mouvements de son cœur. La preuve, c'est que le programme du Jugement Dernier est le même partout, issu du même texte, et cependant les tympans sculptés sont divers, diverses les Apocalypses et les Ascensions. Chaque artiste a senti à sa façon la scène proposée à tous. Or ici aussi notre attente est satisfaite : une vive sensibilité artistique juge d'un mot la qualité des formes. Nous venons de connaître la pensée qui a ordonné les grands tympans? Mais comment « enfermer quelques grandes idées et disposer

avec art les personnages dans un demi-cercle de pierre? » A vrai dire, c'est le cadre qui ici a commandé « la scène triomphale..., ce je ne sais quoi d'auguste qui en fait la beauté ». Et puis, tout l'art du Moyen âge n'est pas inspiré de textes : une œuvre vient souvent d'une autre, peinte ou sculptée. Alors, ce n'est plus seulement de l'histoire du sentiment religieux, mais de la vraie histoire de l'art. En signalant, avec un goût spontané, la part de l'exécutant, ce membre de l'Académie des Inscriptions se montre aussi fin connaisseur que ses confrères de l'Académie des Beaux-Arts, sans compter que son talent lui vaudrait une place à côté d'autres confrères.

Mais à quoi bon parler de talent à propos de livres que le monde cultivé a déjà lus ou lira? Le mot même, comme celui de « style », est déplorable : il a l'air de laisser entendre qu'on peut habiller après coup la science, comme on met son habit pour aller en soirée. Le talent ici, c'est la cambrure même de la pensée. C'est donc sa démarche. Il y a un don singulier d'ouvrir, derrière les détails, des horizons indéfinis, tout simplement, tout naturellement, par la progression ogique d'une pensée bien faite. Après la recherche patiente, après les acquisitions de l'enquête archéologique, voici tout à coup l'évasion : de haut et de loin on découvre des espaces lumineux, mais où le pied est aussi sûr que parmi les faits menus. Chaque chapitre, je dirai presque chaque paragraphe, parti de précisions strictes, s'élargit en horizons. Il en résulte que ces livres sont à la fois documentaires et vastes. En les lisant, une image se forme toute seule devant nous (ce n'est pas notre faute) : quand la pensée s'est abattue sur sa proie, à terre, elle l'emporte à pleine envergure; mais sans jamais desserrer : on sent toujours l'emprise. Cette faculté de dégager la portée générale des faits déterminés est rare. Par une grande manière de penser et de sentir ces livres tirent en haut le lecteur. C'est la vertu même des choses qui agit sur nous par l'intermédiaire d'une intelligence que la sympathie rend pénétrante. Bref, on sent toujours l'accord harmonieux de l'étude et des dons personnels. Il n'est pas souvent donné à des livres de haute science, et sur le Moyen âge, de devenir populaires : au grand public comme à l'élite savante ceux-ci ont l'heur de plaire. Tandis que les plus hautes récompenses

de l'Institut accueillaient les deux premiers, tel roman à succès nous rendait la menue monnaie de leur science théologique!

***

Et maintenant? L'art religieux en France n'est pas mort avec le Moyen âge. A la fin du livre sur le xve siècle je recueille cette idée : « Il y aura encore des artistes chrétiens, il n'y aura plus d'art chrétien. » Certes, dès la fin du xvie siècle, les grandes règles iconographiques, l'harmonieux symbolisme, sont oubliés; mais la façon de sentir les scènes sacrées, sans être la même, est aussi pathétique. Elle va devenir universelle en Europe. La Renaissance et la Réforme suscitent un autre art religieux, devant lequel les historiens les plus récents nous commandent de plier les genoux. Ils adorent ce « Seicento » qu'on avait brûlé. Voilà un beau domaine pour l'Iconographie! Or, il ne s'agit que de regarder dans e livre d'hier que nous venons de présenter : le xiie siècle conduisait l'auteur sur les grands chemins d'Italie et d'Espagne. L'art du xviie siècle pourrait bien l'y ramener, pour qu'il achève enfin, en une quatrième étape, l'émouvant pèlerinage commencé vers les robustes bas-reliefs romans, continué vers les façades des cathédrales gothiques, poursuivi jusqu'aux œuvres dramatiques où le Christ saigne, où la Vierge pleure.

Ce n'est plus à Compostelle qu'il s'arrêterait cette fois, mais à Loyola, à Avila, pour lire les *Exercices spirituels* de saint Ignace et les *Lettres* de sainte Thérèse. Et de l'autre côté, « par delà », comme disaient nos pères des guerres d'Italie, c'est vers Bologne qu'il serait attiré, vers les cités où souffla l'esprit du Concile de Trente. Là, à l'Escurial, à Tolède, l'attendent les hallucinations flamboyantes du Greco. En Andalousie, l'ascétisme passionné brûle l'œuvre d'Alonso Cano d'une fièvre encore inexpliquée. Ici, la bienheureuse Albertoni, sculptée par le Bernin, lui dirait peut-être comment l'amour divin l'exténua. La fameuse sainte Thérèse lui ferait la même confidence. Enfin les Madeleines livides de Guido Reni lui révéleraient leurs secrets en levant au ciel

leurs yeux pleins de larmes. Partout l'évanouissement, l'extase, le martyre. Quelles nouveautés pour l'historien! D'où vient cette volupté morbide, qui exalte la souffrance? Pourquoi ces tableaux partagés en deux registres : en haut une gloire céleste, peuplée de visions fulgurantes; en bas des personnages électrisés? Nous soupçonnons des textes, des programmes proposés à l'artiste par le clergé ou la clientèle : à l'érudit de nous les faire connaître. Il faudra bien qu'on étudie à fond, dans ses origines spirituelles et ses effets plastiques, ce mouvement immense, profond, qui fait de l'art religieux castillan, andalou et « bolonais », un mysticisme sensuel. Je ne sais pas ce que M. Mâle médite, mais je sais ce que nous souhaiterons, pour que soit définitivement accomplie, par un homme d'érudition et de goût, une œuvre qui fait honneur à l'Université, à l'Institut, et au Pays.

RENÉ SCHNEIDER

LA CRISE DU FRANÇAIS

Parmi tant de dangers dont on nous effraye, il n'en est peut-être pas de plus graves que ceux qui menacent la conservation de notre langage. Beaucoup d'écrivains s'en émeuvent, le public même n'y reste pas indifférent et si la réforme de l'enseignement suscite tant d'intérêt, c'est, en partie, parce que la fortune du français en dépend. Un livre excellent de M. André Thérive [1] traite à fond la question. Elle touche à tout ce que nous sommes, et tant d'idées affluent, aussitôt qu'on veut en parler, qu'on ressemble alors à ces promeneurs qui, dans un pays tout arrosé d'eaux souterraines, ne peuvent enfoncer leur canne un peu profondément sans faire jaillir une source. Notre langage, c'est nous-mêmes : il est notre grand témoin. Un idiome nous livre l'âme d'un peuple. La façon dont s'exprime chacun de nous ne révèle pas seulement la finesse ou la grossièreté de notre esprit, elle touche à notre morale. Il n'est pas d'exactitude sans honnêteté. Nous ne saisissons nos sentiments que dans l'expression que nous en donnons, et qui nous oblige envers les autres, autant qu'envers nous. A peine a-t-elle traduit notre état intérieur qu'elle commence à le commander. Les mots, pour ainsi dire, marquent notre étape. Quand nous les prononçons, ils montrent le point où nous arrivons; dès que nous avons dit, ils ne font plus qu'indiquer celui d'où nous allons repartir. C'est le gîte où le voyageur parvient le soir,

1. Je signale ce livre, *le Français langue morte?* à tous ceux que ces choses intéressent et qui en sentent l'importance. Il éclate de raison, de courage et d'autorité.

fatigué d'une longue route, mais dont, le lendemain matin plein d'audace et de désir, il laisse derrière lui le toit qui fume, pour aller plus loin encore. On peut imaginer de grands sentiments cachés sous les voiles d'une expression modeste, ou renfermés dans les cloîtres du silence; on n'en saurait concevoir qui soient associés à une faconde vulgaire.

Si nous observons les agents qui font le plus de tort au français, nous voyons que la plupart procèdent de la même cause : le désir ou le besoin d'étonner, celui de forcer l'attention d'un public distrait. Nous ne vivons pas pour rien au siècle des affiches. L'élégance aristocratique consiste surtout à ne vouloir être distingué que de ses pareils et il est certain qu'en parlant une bonne langue, le premier effet qu'on obtienne, c'est de n'être point remarqué. Voilà une récompense qui ne tentera guère la plupart de nos contemporains!

Il est certain, cependant, que plusieurs des causes qui menacent d'altérer aujourd'hui la pureté du français ont agi de tout temps. Chaque génération, en arrivant à la vie, éprouve le besoin d'inventer le monde à son tour et d'avoir ses mots, comme elle a ses costumes et ses plaisirs. Tout petit groupe, d'autre part, tend à se faire son jargon, par où il s'isole de la foule, et qui permet aux initiés de se reconnaître. Mais il arrive justement que les gens du dehors emploient à leur tour ces mots réservés, dès qu'ils les ont surpris, et on n'en abandonne l'usage que lorsqu'ils ne peuvent plus rien rapporter à la vanité de personne. Quant aux expressions d'argot, la plupart de ceux qui s'en servent en relèvent leurs discours afin de se singulariser, sans voir que, si beaucoup d'autres en font autant, le but qu'ils se proposent est manqué; ces phénomènes sont comme tous ceux de la mode, où l'on se rue dans l'imitation, par désir de se distinguer. L'argot séduit nombre de gens par son faux air de pittoresque, comme les gros mots par leur faux air d'énergie. Encore faut-il remarquer que ceux qui en empruntent ainsi les expressions, les emploient presque toujours à contre-sens. On le vit très bien quand celui de la guerre se répandit dans tout le pays. Cet argot était déjà d'une formation très composite. Beaucoup de locutions s'y étaient glissées qui avaient cours, depuis longtemps, au faubourg et à l'usine; ce qu'il

avait de plus touchant, de plus méritoire, c'était de marquer un effort pour déguiser, sous la drôlerie des mots, des choses qui, par elles-mêmes, n'en avaient aucune. Mais il se heurta toujours, dans les armées, à la pruderie verbale des paysans et certes les soldats, durant la guerre, ont parlé un langage plus honnête, et j'oserai dire plus noble que celui que les civils ont cru bon d'affecter en leur honneur. Enfin l'emploi de l'argot, chez beaucoup de nos contemporains, relève d'un sentiment qu'il faut bien connaître pour ce qu'il est, le besoin même de s'encanailler et de s'avilir. Certains jeunes gens et nombre de jeunes femmes goûtent un plaisir spécial à narguer ainsi, à braver le groupe social auquel ils appartiennent, tout en ne négligeant aucun des avantages qu'ils trouvent à en faire partie. Ils semblent regarder comme un signe d'indépendance éclatant et comme un véritable exploit, de scandaliser de vieilles dames. L'argot ne fait plus alors que marquer une véritable déchéance. C'est la gouaillerie du ruisseau, le langage ignoble de l'irrespect.

Le désir de se distinguer à tout prix ne se manifeste pas seulement ainsi, mais par toutes sortes de hardiesses verbales; on emprunte aux maîtres du style, pour les employer sans discernement, leurs procédés les plus délicats. De là ce barbouillage d'adjectifs auquel nous avons dû nous accoutumer. De là, pour ne citer qu'un exemple, ces perpétuelles transpositions de termes où le vocabulaire d'un sens est appliqué à décrire les sensations d'un autre : plates et pitoyables audaces auxquelles la moindre délicatesse interdit désormais de recourir. Si un homme ignore la musique, il ne lui vient pas à l'esprit de s'asseoir devant un orgue et d'en faire mugir les voix: voilà cependant ce que beaucoup font pour le langage, sans prendre garde qu'il s'agit là d'orgues encore bien plus formidables. Mais qu'importe? On veut se signaler, en faire accroire à autrui, autant qu'à soi-même. Or rien ne menace autant notre vanité que l'emploi d'un vocabulaire précis. Une bonne langue bannit toute fantasmagorie. Elle chasse ces brouillards qui prêtent aux moindres choses un aspect gigantesque et ne fait, le plus souvent, que nous rendre évidente la modestie de nos sentiments et celle de nos pensées. Peiner pour obtenir un tel résultat, cela ne saurait aujourd'hui séduire beau-

coup de monde. Mieux vaut employer au hasard les mots qui font le plus de volume, quitte à se rejeter, si l'on est repris pour une expression par trop incohérente, sur les droits de la vie, le cours de l'évolution, ou quelque autre baliverne du même genre. Mais ne nous abusons pas sur les dispositions morales que ces excuses recouvrent : prendre le moins de peine possible, tout en s'imaginant qu'on vaut plus que ceux qui s'en donnent, joindre la prétention au relâchement, je ne connais pas de trait plus moderne.

Parmi tout ce qui concourt à corrompre la langue, rien de plus nuisible que les journaux. Autrefois, assurément, les livres n'étaient pas tous bien écrits, mais presque tous marquaient un effort vers le bon style. Le journal fixe et répand chaque matin, à d'innombrables exemplaires, toutes les locutions incorrectes, vicieuses, prétentieuses, qui, autrement, allaient peut-être périr; il les lance dans le monde, il fait leur fortune. Ce n'est pas que beaucoup de journalistes ne mettent leur honneur à essayer de préserver la pureté de la langue. Mais, outre que la précipitation même de leur travail n'est guère favorable aux soins d'un bon style, tous ne sont pas aussi délicats. Ce qu'on peut le plus justement reprocher à la prose des journaux, c'est de manquer des qualités qui devraient lui être propres : clarté, précision, concision; ils débordent au contraire de littérature médiocre et d'adjectifs rares. En même temps ils propagent les fautes les plus vulgaires, et grâce à eux certains mots se répandent comme une peste. Sans doute, quelque chose d'analogue est arrivé de tout temps. Il y eut un moment, sous le règne de Louis XIV, où les jeunes courtisans ne parlaient à tout propos et hors de propos que de *se dépiquer*. Voltaire part en guerre contre l'insupportable abus que faisaient ses contemporains du mot *vis-à-vis* : mais qu'est-ce en comparaison de celui que nous avons fait du mot *point de vue*, en regard des ravages qu'exercent, par exemple, *mentalité*, *déclencher*? Ce dernier terme indiquait pourtant une opération bien réduite. Cela n'empêche qu'il n'est rien, aujourd'hui, qui ne se déclenche. C'est au point qu'on se demande comment nous faisions pour nous exprimer, tant que nous manquait ce mot mirifique.

Une langue se gâte principalement par l'enflure et l'à peu

près. C'est ainsi qu'elle devient chaque jour moins propre à exprimer des pensées subtiles et fortes, comme à traduire des sentiments délicats. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que le jargon de la politique. L'à peu près y règne en maître. Cela se conçoit. La politique ordinaire vit d'optimisme et une langue exacte, si elle est faite pour encourager des hommes vraiment résolus, ne sera jamais propre à faire croire que tout s'arrange de soi. Elle révèle au contraire les difficultés, elle éclaire les oppositions des choses. La langue des politiciens répond aux exigences de leur milieu; elle résulte naturellement d'un ensemble d'habitudes et de mœurs, où il s'agit avant tout de ne pas s'engager sans retour, de ne rien désigner trop expressément, de pouvoir toujours revenir sur ce qu'on a dit. Une bonne langue avoue, une mauvaise langue masque, mais toutes deux rendent le service qu'on leur demande. On pourrait dire qu'il y a les mots-hirondelles et les mots-chauves-souris, les uns rayant d'un vol et d'un cri l'azur splendide de la pensée claire, les autres tâtonnant d'une aile imbécile autour d'objets indéterminés. Ainsi l'on ne saurait refuser aux mauvais mots une sorte de légitimité : ils répondent à quelque chose. — « Pourquoi, dit-on parfois aux professionnels de la politique, ne parlez-vous pas plus clairement? Pourquoi ne pas dire *résoudre* au lieu de *solutionner*, *pourparlers* au lieu de *tractations*, *principes* au lieu de *directives*, *actes* au lieu *d'agissements*? » Cette naïve question devrait faire sourire ceux auxquels on l'adresse, car ils savent bien que des *agissements* ne sont pas des actes, que des *tractations* sont des pourparlers qu'on reste toujours maître de nier, que des *directives* constituent des instructions assez équivoques pour qu'on puisse au besoin désavouer celui qui s'est fait quelque affaire en les appliquant, et que *solutionner* une difficulté, c'est précisément en retarder assez la solution pour que tout l'embarras de la chose retombe sur des successeurs. *Solutionner*, proprement, c'est ne pas résoudre.

En considérant la façon dont une langue sert et dessert ainsi tour à tour la pensée, on croit se représenter le cours d'un voyage. D'abord, les chevaux allaient bon train, le sol de la route était ferme et sonore, le grand seigneur emporté

dans son carrosse ne doutait pas de faire mille découvertes dans les pays de la beauté pure et de la connaissance parfaite. Mais ensuite le paysage a changé, il est devenu plus confus et plus tourmenté, en même temps que la route était moins unie; on apercevait d'étranges palais de carton, des châteaux bizarres. Au bord du chemin, la Rhétorique et l'Emphase, la tête ornée de panaches, et suivies de nègres magnifiquement habillés, invitaient le hautain voyageur à descendre. — « Je ne puis pourtant pas, s'est-il dit, m'arrêter ici ». Il a fait un signe, le cocher a fouetté ses chevaux, qui sont repartis. Mais, maintenant, où est-il? La route s'égare et l'attelage n'avance plus. Dans la lueur livide du crépuscule, on aperçoit un pays informe où la terre et l'eau se confondent. Le voyageur met la tête à la portière : pas une fumée, pas un toit. Autour du carrosse embourbé de l'esprit humain, ne s'élèvent que les coassements de l'*esperanto*.

***

Les gardiens de la langue sont les écrivains, ceux du moins qui, avec le sentiment de leur fonction, ont l'amour et la connaissance de leur art. Il est bien des façons différentes d'écrire supérieurement; il en est de chastes et de voluptueuses. Le triomphe d'un certain style consiste à faire disparaître les mots et l'esprit surprend alors les pensées comme un pâtre, au bord des bois, aperçoit des baigneuses divines. Parfois, au contraire, le grand écrivain est un virtuose : par la façon dont il développe une idée commune, il fait éclater sur elle son pouvoir distinct. Il se plaît à nous rendre sensible la réalité des mots; il les heurte comme des cymbales, il les presse comme des grappes. Cette bacchanale retentit dans Rabelais comme dans Hugo. Mais ce qui sort de ces fêtes, c'est une leçon de probité. Il en est de même dans tous les arts; les maîtres sont merveilleux, et ils nous apprennent à être honnêtes. Ils nous enivrent et ils nous enseignent. Rien n'est plus significatif chez Hugo et ne montre mieux son génie, que d'avoir, parmi tous les changements qu'il apportait, gardé un respect pieux et constant pour la syntaxe et pour la langue. Il a fallu les plates extravagances de notre

temps, les débiles et prétentieux essais de sauvagerie tentés par certains de nos contemporains pour que cette tradition fût rompue. Encore ne manque-t-il pas d'écrivains pour la maintenir, chacun s'y efforçant selon sa nature, mais tous également convaincus que notre propre valeur est attachée à celle de notre langage. Parmi ces chevaliers du français, il n'est que juste de nommer MM. Abel Hermant, André Beaunier, Marcel et Jacques Boulenger. Comment ne pas citer aussi M. Anatole France? Quoi qu'on puisse penser des opinions où il s'est jeté, celles-ci comptent moins, pour chacun de nous, que notre exemple professionnel, et la leçon qu'aura donnée cet illustre auteur, c'est de rester jusqu'au bout un grand conservateur littéraire.

Ce mot de conservation ne doit pas tromper. A l'intérieur des lois de son art, un écrivain est libre de tout inventer, à peu près comme un funambule de risquer sur sa corde les gambades les plus libres, sauf à se rompre le cou s'il tombe, ou comme un dompteur qui n'a pas d'autre limite à la fantaisie de ses jeux avec ses lions, que la prudence nécessaire pour n'en pas être dévoré. Les écrivains sont la conscience de la langue : ils ont pour rôle de garder tout le français vivant, d'en entretenir la richesse, sans quoi, la paresse aidant, il arrive que l'esprit tourne dans un cercle de mots toujours plus étroit. Les ressources du français sont admirablement diverses. Il n'est pas du tout nécessaire que nous confondions notre langage avec celui que nous a laissé le XVIIe siècle. Ce français-là est sans doute d'une pureté admirable, et jamais on n'a, pour ainsi dire, appliqué de vitre plus transparente sur les opérations de l'esprit. Mais l'acquisition de ces qualités nous a coûté cher. Qu'on se replonge dans la langue du XVIe siècle, elle est toute à la gloire de la sensation, familière, domestique, rustique, et faite, aussi bien, pour la bataille et pour l'aventure. Notre moyen âge, au delà, est encore plein de mots charmants et naturels. C'est aux écrivains à ramener dans l'usage tous ceux qui le méritent, et à empêcher ainsi, en en retrouvant d'excellents, qu'on n'en invente de monstrueux. Lorsqu'il s'agit d'acheter, de vendre, nous ne disposons, pour nos échanges, que de la monnaie contemporaine. Qu'on imagine ce que ce serait si toutes

celles, de bon aloi, qu'on a frappées durant notre histoire, n'avaient pas cessé d'avoir cours, si l'écu d'or et le gros tournois d'argent de Saint Louis, l'agnel de Jean le Bon, l'angelot, le royal, le grand blanc et le petit blanc voisinaient dans notre bourse avec le teston de Louis XII, le louis d'or de Louis XIII, l'écu aux trois couronnes et le superbe écu de Calonne. Quel sentiment nous prendrions alors d'un présent ainsi investi par notre passé! Ce trésor complet, cependant, existe et il ne tient qu'à nous d'en user : c'est notre langage.

***

Quand on parle de ce sujet, c'est un lieu commun de faire allusion au peuple, comme à l'ouvrier même de la langue. On se réfère au mot fameux de Malherbe; encore faudrait-il le considérer comme un propos d'artiste, curieux de faire quelque trouvaille dans le parler populaire; mais, en s'en rapportant sans cesse à ce qu'ils appelaient l'usage, les auteurs du XVIIe siècle entendaient donner une autorité souveraine au langage des honnêtes gens, et celui de la Cour a influé, plus qu'aucun autre, sur le choix des tours et des expressions. C'est le romantisme, comme on sait, qui s'est fait un dieu du peuple; on l'a jugé capable de tout, même d'inventer des épopées, et nul roi n'avait été flatté plus grossièrement. Mais, comme il arrive, au moment même où on l'adorait ainsi, il perdait les qualités qu'on vantait avec tant d'emphase : s'il y a jamais eu en lui quelque chose qui ressemblât à de l'ignorance créatrice, voilà une vertu qu'il n'a plus. Il faut bien voir, en effet, que donner à des gens ce qu'on appelle l'instruction, ce n'est pas seulement, comme on s'en flatte, leur ajouter quelque chose. C'est aussi le séparer de leurs instinct, les priver des riches et obscures ressources impliquées dans une certaine ignorance. On croit, en les instruisant, diminuer leur crédulité : on ne fait que la déplacer, et peut-être que l'accroître. Nous avons tous admiré quelle langue sûre, probe et fine parlent de vieux paysans. Ceux-là éprouvent pour un mot dont ils n'entendent point le sens la même méfiance que leur inspire une monnaie douteuse. Mais,

chez des demi-instruits, il en est tout autrement. Ce mot les attire, comme le serpent fascine un oiseau. Ils se relèvent à leurs propres yeux en en faisant usage. La lecture des journaux entretient cette disposition. Il n'en est pas de plus favorable au succès de ces affreux néologismes, monstres biscornus, vraies Tarasques du langage, qui intimident les gens par leur apparence gréco-latine.

Le peuple, en effet, ce n'est pas une entité. Il vaut par ce qu'il conserve en lui d'aristocraties obscures. Je n'ai jamais cru voir de plus près l'esprit français, qu'en causant avec certains artisans de notre pays et, par exemple, avec de petits patrons du faubourg Saint-Antoine. Quelle discrétion, quel goût, quel ordre, quel dédain de tous les effets faciles! Il me semblait que l'honnête et excellent Boileau était debout derrière eux. Mais le langage qu'ils me tenaient dépendait étroitement de leur valeur professionnelle. Le peuple est apte à trouver des mots, parce qu'il se heurte sans cesse aux choses. Son parler vaut selon son travail. Il n'est pas difficile de distinguer un bon ouvrier d'un mauvais, il suffit de les écouter un instant. Autant la langue de l'un sera précise, attentive, prudente, autant celle de l'autre sera molle, relâchée, fanfaronne. Il ne saurait plus bien parler, celui qui fait sa besogne l'œil sur la pendule, et qui craint surtout de rester à l'ouvrage une minute de trop.

Cette considération mène à une autre, dont la portée me paraît plus étendue encore. Je n'ai jamais été frappé de l'horrible laideur qu'ont certains néologismes, terminés en *tion* ou en *ment*, sans leur trouver je ne sais quelle ressemblance avec des machines. La santé et l'éclat du langage sont associés aux rapports de l'homme avec la nature. Dans la langue de la vénerie, on respire l'odeur recluse des sous-bois, on aperçoit les bataillons de l'averse, la pique basse, passer au loin sur les champs. Chaque bête y a un mot pour son cri, un pour sa démarche. La langue des marins resplendit du plaisir viril de lutter avec des forces divines : on y découvre le gonflement de la mer, le passage brusque des vents, les vastes éclaircies où l'on voit soudain rire une île. Ces langues ne sont pas seulement magnifiques, elles sont précises. Le moindre matelot, parmi les choses de son métier,

ressent si vivement le caractère individuel de chacune, qu'il ne saurait souffrir la moindre impropriété et qu'il est, là-dessus, aussi chatouilleux qu'un puriste. De même la langue de la fauconnerie apprenait à ne pas employer indifféremment les mots de serre, de main, de griffe, d'ongle ou de crochet. Mais l'homme se sépare chaque jour davantage de l'univers. Il vit sous les auspices de la Science. Or tout l'effort de la science consiste à simplifier notre vie, à la faire passer du concret à l'abstrait. Chacune de ses inventions donne un coup de faulx dans la prairie des sensations. Elle nous apporte des commodités, mais nous ôte des jouissances. Au lieu de la lampe à huile, qui répandait sur les objets une clarté vraiment domestique, qui exigeait d'être soignée comme une personne et qui faiblissait à minuit avec son compagnon de veille, l'électricité, froide lumière prêtée, n'entre dans notre maison que pour en sortir. Au lieu du feu qui déployait tout l'hiver dans la cheminée une coquetterie si fastueuse qu'il ne remettait jamais deux fois le même costume, les mornes serpents du calorifère se replient le long du mur. La science dévaste la vie. Tant que des animaux aidaient le labeur humain, les mots abondaient, ils jaillissaient avec les cailloux sous les sabots du cheval, ils volaient avec la bergeronnette autour des troupeaux, ils dansaient entre les cornes des chèvres. Le paysan même, lorsqu'il ne vivra qu'avec des machines, ne parlera pas avec plus de saveur que les ouvriers.

***

Il suffirait d'insister sur ces considérations et de les rattacher à des vues plus étendues sur l'évolution du monde moderne, pour conclure que la décadence du français, non moins que celle des autres langues littéraires, est sans remède. Mais cette idée de fatalité est justement une de ces idoles dont nous nous lassons d'entretenir les autels. Il est vil de prendre trop facilement son parti de tout. Il reste assez d'écrivains épris de leur art pour que la défense de notre langage vaille la peine d'être tentée. J'espère qu'il reste aussi assez de délicats pour les soutenir; je suppose qu'il s'en trouve beaucoup en province.

Les idées que je me fais sur la province s'expliquent autant par ce que j'en ai connu, que par ce que j'en ignore. Comme j'y ai rencontré des esprits plus sérieux et plus attentifs que ce qu'on trouve d'ordinaire à Paris, je me plais à la peupler de lettrés pleins de goût, d'observateurs perspicaces et de juges incorruptibles. Parfois je souris de ma propre crédulité; cependant je ne pense pas me tromper tout à fait. La province, c'est souvent de la France excellente; mais, presque toujours, c'est de la France passive. Cette élite dispersée que je crois y voir, n'a personne qui la représente, qui parle pour elle. Abasourdie, offensée par la réclame et privée de toute autre indication, elle regarde de loin le succès que fait Paris aux productions les plus saugrenues. Mais si la badauderie des Parisiens est quasi sans borne, la timidité des provinciaux est extrême. Parfois ils faiblissent, ils veulent être à la mode, et trahissent ainsi toutes leurs qualités. Il faudrait qu'ils fussent assez hardis pour avouer leur nature et leur goût. Il faudrait aussi qu'ils apprissent à reconnaître, sous les noms dont on la déguise, amour du peuple, respect de l'évolution, culte du progrès, la vaste entreprise d'abaissement qui est dirigée contre toutes les activités supérieures, contre les plus hautes prérogatives de l'homme. La France ne peut rester elle-même, que si ses meilleurs éléments apprennent à s'organiser.

ABEL BONNARD

PARMI LES LIVRES

« On n'a pas fait encore à Jean Pellerin la place qu'il méritait d'avoir et qu'il aura parmi tant de poètes où, seuls peut-être, Guillaume Apollinaire et quelques-uns de ses amis le mettaient malgré lui. » M. Francis Carco, dans la préface qu'il a mise au *Bouquet inutile*, promet cette gloire au jeune poète disparu. Laurier mélancolique, planté sur une tombe. Hélas! il n'est guère de justice, même pour les ombres. Mais si ces lignes peuvent engager quelque amoureux des vers à ouvrir le charmant florilège récemment édité elles auront justement servi la Poésie.

Je regrette que les poèmes ne soient pas datés. Un livre posthume appartient à l'histoire et mérite ces soins. Une dizaine d'années, selon toute apparence, séparent les premiers vers des derniers. Les sonnets, par où l'ouvrage commence, sont d'une facture encore toute parnassienne, quoique avec un air plus libre et plus ironique. Un *Poème pour la France*, rappelle le Régnier des *Médailles d'argile*.

> ... Et de tes mains que poisse
> La résine juteuse au creux de l'arbre tors
> Cache ton front cornu, ta barbe courte et dors.

Ce faune-là est le frère de celui dont nous avons tous entendu le sabot sec craquer sur les feuilles. Seulement, pour Henri de Régnier, l'arrivée au Parnasse a été le terme du voyage. Pellerin au contraire parti de la sainte montagne, s'en va d'un pas léger, et commence bientôt à chanter une chanson qu'il invente en marchant.

Il faut une chanson
Mais qui la chantera?
Ce ne sera pas moi.
Je ne l'ai jamais sue.

Mais ce sera peut-être
La pie sur le buisson
Ou la flûte champêtre.
Il faut une chanson.

Chanson d'un jeune sang dans l'artère encore neuve, et qui paraît pourtant venir du fond des âges; chanson railleuse et tendre, et fine et sensuelle aussi. On nous avertit que quelques poèmes assez libres ont été publiés sous le nom d'une femme, et ce pseudonyme leur donne tout leur sens. Il fait beau : le rythme s'allège et se met en marche. La faiblesse du vers parnassien, c'est de contenir une trop faible quantité de mouvement. C'est un vers statique. Mais ici on dirait que la strophe danse.

Notre amour, ce soir, se penche,
Comme s'incline la branche,
Comme penche la clarté
Où s'émerveille l'été...
Il s'élance, brusque flamme,
Dans une danse de femme,
Il est ivre de l'oubli,
De la paresse et du lit,

Ivre de ses mains chargées,
De ses paupières dorées,
Ivre d'un royal ennui...
Il se tend et se déploie,
Tout le long de notre joie,
Tout le long de notre nuit...

La strophe danse dans la lumière, et pieds nus. Ce n'est point la fille des muses. Muse, reprends mon luth et garde ton baiser, dit Pellerin. C'est une enfant de ce pays-ci, mais non pas bohème; libre, mais adroite à suivre la cadence; franche, mais fine; marquise, mais sensible; capricieuse, mais ordonnée; ébouriffée, mais avec grâce. Elle va au bar et à Magic-City, elle apporte en ces lieux de tumulte une grâce qui les transforme; l'ordre éternel règne autour d'elle; le bar et Magic-City deviennent les demeures des dieux. C'était bien la peine

de chasser les muses : les fées viennent à leur place. Elles ramènent avec elles le peuple des esprits et des prosopopées; mais ce sont des esprits familiers et des prosopopées sans emphase : l'avril est un garçon trop enclin à mentir; l'hiver est une souris.

Rien ne peut dire la grâce de ces petits poèmes, aisés et subtils, qui emportent la minute légère dans le plan du divin. Et la minute se laisse faire, comme une midinette qui se fait enlever en aéro.

Poète, tu t'en vas ainsi,
Lorsque le souffle passe,
Par l'air et le monde, affranchi
Du temps et de l'espace.

Cette ingénuité à vivre, cette candeur envers nous, cette aisance d'un génie naturellement exquis, ce ronron de la chair, cette mollesse amoureuse de l'esprit, cette liberté à respirer dans l'infini, sont les signes d'une lignée qu'on ne rencontre guère que sous ce ciel-ci.

Glissant du lit, que tes lisses
Jambes nous suggèrent les
Chiffres inscrits aux caprices
Des mondes émerveillés!
Nous te remercions, femme,
De parfaire et d'ébaucher,
D'être l'eau, d'être la flamme,
Déesse qu'on peut toucher.

Cette déesse, mille petits tableaux la célèbrent sans réticence. Et, sous le nom de Zette et de Lisa, si le mouvement de ses pieds nus est vraiment celui des étoiles, elle ne paraît pas s'en soucier autrement. Elle porte au Lapin ou chez Baty sa divinité ignorée d'elle. Le poète n'ignore pas qu'elle est doucement comique, comique et fantasque comme la vie. Et les petites strophes aussi, qu'il tourne de la fumée du temps, sont d'une plaisante fantaisie. Quelquefois seulement, à l'heure où le vent se fait chanson quand la chanson s'est tue, il ressent la mélancolie du montreur de marionnettes :

C'est l'heure tendre où notre émoi,
Dépouillé d'amertume,
Te voudrait plus toi, chère, et moi
Plus moi que de coutume.

Vers le temps de la guerre, l'amour qu'il a pour Mallarmé devient plus sensible.

Grâce à toi l'univers s'explique;
L'ombre hésitante de tes cils
Forme la grille qui s'applique
Sur tous nos textes obscurcis :

N'est-ce point là le style et le ton même de l'auteur d'*Hyperbole*? Comme celui qu'il nomme son maître, Pellerin compose l'hymne des cœurs spirituels. Et c'est un hymne varié. Tantôt il est sculpté d'un ciseau souverain, tantôt il est modelé d'un pouce capricieux. Ces rimes amuseraient Banville, et ces rythmes impeccables et faux, Verlaine. Ceci est Mallarmé, ceci est Laforgue. Que de rêves humains dans ces légers poèmes, que de reflets dans leurs reflets! Le miracle c'est qu'ils restent simples, natifs et comme ingénus. Ils ont beau être adroits, ils demeurent spontanés. Ils peuvent par endroits être aussi également classiques que du Jean-Baptiste Rousseau, et à d'autres pages clownesques et démantibulés. Une grâce unique enveloppe tout l'ouvrage. Et tout à coup un quatrain exquis, impalpable, n'est plus rien que musique de l'esprit, tendre écho de l'inentendu :

Un sourire vient se loger
Au plus tendre coin de ta bouche :
Lève ton visage que touche
Le bonheur au crayon léger.

***

Le livre de Jean Pellerin est dédié à Francis Carco; le livre de Francis Carco, *la Bohême et mon cœur*, est dédié à la mémoire de Jean Pellerin. Ce sont aussi de petites chansons faites avec la tristesse de tous les jours, des rêves envolés et des rêves cueillis. Les deux tempéraments sont assez différents. Il y a chez Pellerin plus de grâce éparse et envolée, chez Carco un tour plus ferme, un rythme plus marqué, un timbre plus sonore. La même rêverie se condense en deux matières différentes. On dirait que les poèmes de Carco sont plus palpables et d'un relief plus arrêté. Ceux de Pellerin sont si fluides qu'ils tiennent assemblés par un charmant miracle,

et on attend qu'ils se défassent comme un mirage, comme une nuée, comme un son. Ceux de Carco même les plus souples, restent solides et définis. Il en est de délicieux :

Des pigeons, mollement arrivés sur le vent.

Mais ce vol même aux ailes étendues est une image nettement gravée. Partout on reconnaît, sous une lumière sans traîtrise, le travail de burin, et ce travail est extrêmement curieux : il y a de précieux assemblages de rimes fausses, une recherche attentive de correspondances inexactes, tout l'effort vers le manqué, que les Six ont fait en musique :

Des lilas débordaient la grille
Du jardin mal entretenu,
Les grands arbres de l'avenue
Bourgeonnaient au soleil d'avril.

Et dans tout cela une amertume, qui est celle des mauvais matins. « Le jour dans la pluie. — Se levait et n'en pouvait plus. » Combien de ces aubes blêmes dans ce petit volume? A chaque page le temps gris, et le vent et l'averse et le tremblement éternel des arbres transis et traversés : « Le vent ferait croire à la pluie... Des peupliers sous un vent frais... J'entends glisser entre les haies — la fraîcheur vive de la pluie... Un arbre tremble sous le vent, — Comme il a plu l'eau fait des flaques... Ce cher et lent frémissement, — c'est la pluie douce dans les feuilles... »

Au deuil éternel du paysage, le poète réagit comme il peut. Tantôt il s'enivre de cette mélancolie, jusqu'à croire que la chanson du soir est la sienne même; tantôt il s'anime à résister : « Les nerfs ne doivent pas céder. » Et il fume sa pipe. Quelquefois d'autres errent sur le trottoir, tandis qu'il se tient lui-même au chaud. Mais il y a toujours une âme en peine dans ces chansons, et c'est de cette peine qu'elles sont faites.

***

Il est bien tard pour parler de ce qu'on a nommé le scandale du prix Flaubert. Mais le vrai scandale est qu'on n'en parle plus. Aujourd'hui la question est celle-ci. Des écrivains, dont quelques-uns notoires, ont-ils pu de bonne foi, attribuer une

récompense au livre de M. de la Guérinière? L'affaire est assez sérieuse pour qu'on y pense, et pour qu'on examine de près ce roman si fâcheusement célèbre, qui s'appelle *le Grand d'Espagne*.

Le marquis de Baroncelle était fort riche; mais quand il mourut, on reconnut que toute sa fortune avait été dissipée, et son fils, qui venait de prendre ses licences, se trouve dans l'extrême misère. Enfin les religieux qui l'avaient élevé lui trouvèrent un emploi. On cherchait pour une maison ducale espagnole un jeune homme de naissance noble qui achevât l'éducation d'un fils. Le jeune marquis de Baroncelle partit pour l'Espagne et c'est lui qui raconte l'histoire dont il a été le témoin.

On l'avait averti qu'une « conformation anormale » contraignait son élève à vivre en reclus, et déjà, dans le train qui roulait vers Tolède, il imaginait un monstre. Une berline le mena, en gravissant la montagne opposée à la ville, au château qu'habitait le duc. Là, Baroncelle vit celui dont il allait être le compagnon. C'était un nain, qui s'appelait le comte de Ségovie. Il n'était pas plus grand qu'un enfant de six ans, mais bien pris dans sa petite taille. « Son fin visage, dessiné comme une miniature, s'illuminait de l'éclat de deux yeux, miroirs d'intelligence et d'énergie. Toute la face affirmait par son expression la force d'une personnalité et d'un caractère hors du commun. En dépit des dimensions minuscules de sa stature, sa prestance paraissait majestueuse, hautaine. » Sa voix, en désaccord avec sa taille, était celle d'un homme. Son esprit était cultivé, son caractère ambitieux. Il était habile aux arts, plein de violence et d'orgueil, enragé contre son destin. Ce corps exigu enfermait l'âme d'un héros.

Par esprit de défi et de revanche, il était devenu bon cavalier, escrimeur excellent. « Pouvez-vous, disait-il à Baroncelle, imaginer une plus abominable destinée? Je suis continuellement hanté par un vertige d'actions grandioses et magnifiques, et mon ardeur est garrottée par la plus immonde des chaînes. » Enfin ce nain était amoureux.

Doña Concepcion ressemblait aux infantes que Velasquez a peintes. Un soir, Baroncelle surprit ce couple singulier, l'infante sur un banc, et auprès d'elle le galant minuscule,

non pas soupirant et soumis, mais fier et protecteur. Autour d'eux jouaient de grands lévriers. Doña Concepcion l'aimait, assurément, mais sans qu'elle y prît garde, ses caresses ressemblaient à celles dont on flatte un enfant; et son amoureux se trouve assis sur ses genoux.

Il avait sur elle un étrange empire. Enfant, il abusait de la force du faible, et il était impérieux et méchant. On lui cédait et il était demeuré capricieux et tyrannique. Il avait un frère jumeau, le comte de Linarez, à vrai dire assez mal pourvu des dons de l'esprit, mais beau et brave, et qui se conduisait en héros au Maroc. Ce frère revint en congé et demanda la main de doña Concepcion. Le nain, exaspéré de jalousie, obtint de la jeune fille de s'enfuir avec lui. Ils gagnèrent Venise où il l'épousa.

Étranges amours! La meilleure page du livre est assurément celle où Concepcion, jeune fille, tente d'expliquer les deux sentiments qu'elle ressent, à la fois, et qu'elle ne réussit point à fondre : une tendresse maternelle comme auprès d'un enfant, et un trouble amoureux, comme devant un homme. Quand elle se laisse enlever, il se peut qu'elle obéisse à sa propre habitude d'obéir, il se peut qu'elle ressente, avec de la pitié, la frénésie, du sacrifice; il se peut aussi qu'elle aime tout simplement. A Venise nous assistons à des scènes singulières. La jeune femme est étourdie de volupté. Mais en même temps on ne nous cache pas qu'elle joue à vivre un conte de fées. Ce mari invraisemblable, c'est un personnage à demi chimérique, et qui n'est pas plus disproportionné qu'une poupée. Concepcion, qui est restée une enfant, vit cette histoire surprenante avec la même aisance que les autres enfants ont à imaginer d'autres histoires. « Elle admettait sans peine, dans la destinée des humains, pour colorer de poésie leur existence, l'intervention des Riquet à la Houppe, des nains et des gnomes et autres merveilleuses inventions de contes. Et lorsque don José lui avait signifié sa volonté qu'elle le suivît et l'épousât, comme cela se passe dans les fables, elle n'avait pas dû en être autrement surprise. »

Le difficile est de vivre avec les autres hommes, ceux qui n'ont pas le sens de la féerie, et qui ne sont point du jeu. La vie à l'hôtel est un supplice. Un jour, une vendeuse de

dentelles prend don José pour un petit garçon et Concepcion pour la femme de Baroncelle. Le nain est exaspéré d'humiliation et empoisonné de jalousie. « M'aimes-tu? » demande-t-il avec colère. Ils rencontrent une amie de Concepcion, et il doit encore se cacher. Ce rappel au vrai est d'autant plus cruel qu'ayant obtenu l'amour, toutes ses autres ambitions s'étaient rallumées à la fois. Il achète un vieux palais et ils vivent là reclus, dans un fouillis de merveilles, par quoi il pense amuser la curiosité encore enfantine de sa femme. Ils jouent à revivre, dans un décor splendide et compliqué, la vie des Vénitiens d'autrefois, et le jeu ne laisse pas d'être parfois hardi.

Mais à mesure que don José s'apaisait, Concepcion devenait plus nerveuse. Les jeux dont il avait cru l'occuper l'épuisaient et l'énervaient. La femme s'éveillait et l'étrange de sa condition lui devenait sensible. « Mon mari, disait-elle un jour à Baroncelle, il me semble encore qu'il s'agit là d'un jeu aimable et follement plaisant... Tenez, regardez ce tableau, il offre une image exacte de la fable en laquelle se joue mon existence. » Et elle montrait un tableau où Vénus nue jouait avec un Cupidon déjà svelte et musclé. « Elle contemplait le tableau avec une insistance attentive. Malgré le ton enjoué qu'elle donnait à ces explications, il me paraissait qu'un trouble regret, une vague inquiétude perçaient dans ses propos. Une sourde mélancolie, une nostalgie du moral devaient parfois l'attrister. »

Elle tombe dans un chagrin qui la tenait immobile. Pour comble, les doutes et les colères du nain se réveillèrent en ce moment et il lui interdit de sortir du palais. A ce coup, elle regretta sérieusement d'avoir engagé sa vie. Opprimée, elle dissimula. Elle feignit l'amour et se vengea par des railleries secrètes. Puis elle tomba dans la dévotion la plus austère. En réalité elle correspondait en secret avec sa mère et elle préparait son évasion.

Elle fut arrêtée dans ce projet : elle était enceinte. Qu'on devine les angoisses des maheureux, qui se demandent quel monstre naîtra d'eux. Il se trouve que l'enfant était beau et bien fait. D'autre part, comme le comte de Linares avait été tué au Maroc, et que don José était ainsi devenu l'unique

héritier du nom, le vieux duc supportait impatiemment son absence. Le jeune ménage revient à Tolède... Mais à ce moment l'auteur sent la nécessité d'en finir, et en quarante pages il tue tout le monde, parents et enfants, sauf don José qu'il change en moine et qui devient un prédicateur illustre.

Qu'il y ait dans ces étranges amours la matière d'un conte fort curieux, on n'en peut guère douter. C'est Riquet à la Houppe récrit à l'espagnole, dans une couleur sombre et passionnée. C'est sans doute ce sujet entrevu qui a séduit ceux des membres du jury dont l'imagination était plus vive. Ils ont deviné le conte qu'ils écriraient et ils en ont récompensé M. de la Guérinière. Au surplus quelques parties en sont traitées dans le livre, ou du moins indiquées et même avec talent. L'ouvrage est double, tantôt puéril, tantôt presque profond.

Seulement ce roman est écrit par un homme qui n'a pas la plus petite notion de l'art d'écrire. Je cite au hasard :

> Blottis l'un contre l'autre, la main dans la main, doña Concepcion et don José affirmaient par leurs langoureuses attitudes ou les inflexions de leurs embrassements, la joie qu'ils recueillaient dans la vision de ces images et l'empressement qu'ils apportaient à répondre à leurs incitations.

Ces phrases ridicules se comptent par centaines. A chaque moment, on tombe sur un verbe que le moindre croquant de lettres n'écrirait point : les gondoliers *effectuent* un mouvement régulier, Concepcion *gratifie* son mari d'un regard. Mais tels sont les mystères de la littérature que tout à coup, après des descriptions d'une pauvreté incroyable, on rencontre ce petit tableau charmant.

> L'embarcation glissait lentement. Elle suivait les petits canaux dans l'ombre des hautes maisons historiées. Elle voguait sur des reflets et semblait flotter au-dessus du ciel, entre des files de bâtisses à la renverse. Collée à la gondole, fond contre fond, une autre gondole irréelle glissait sous elle, les cornes en bas. Et deux barcarolés de songe ramaient dans l'eau à la renverse.

C'est délicieux, sauf une faute d'orthographe, que j'ai corrigée. Mais que fait cet élégant croquis de maître au milieu de ces barbouillages d'écolier? Est-ce à lui que le jury a donné le prix Flaubert?

HENRY BIDOU

LA NOUVELLE NOTE ALLEMANDE

Une nouvelle note allemande a été remise aux Alliés : elle est insuffisante. Il n'y aura de propositions sérieuses que le jour où l'Allemagne aura le ferme propos de régler les problèmes en suspens. Elle ne l'a pas. Les propositions envoyées par Berlin ne forment qu'un épisode dans une histoire qui n'est pas encore près de sa fin. L'Allemagne manœuvre sans plan bien arrêté; elle attend les événements; elle cherche à gagner du temps. On se tromperait si l'on voyait dans ses diverses démarches la manifestation d'autres sentiments. Elle demeure surtout attentive aux incidents de la politique intérieure française; elle est toujours disposée à y trouver ce qu'elle désire; elle continue de mettre des espérances dans l'évolution de la politique anglaise. Les preuves de son désarroi sont multiples : mais de signe d'une capitulation prochaine, il n'y en a pas.

Cette résistance serait inexplicable, si l'on ne regardait pas de près l'état intérieur de l'Allemagne. Deux sentiments contraires inspirent les dirigeants de Berlin; l'un est qu'ils savent la partie perdue; l'autre est qu'ils ne veulent pas avouer leur défaite. La grande déception du gouvernement de M. Cuno, c'est que nous ayons pu rester dans la Ruhr, c'est que nous nous y organisions, c'est que nous soyons capables de nous y maintenir aussi longtemps qu'il le faudra. Notre persistance était imprévue. Les Allemands croyaient qu'en organisant la résistance passive ils nous rendraient la vie intenable; ils pensaient que la mauvaise volonté des services publics, les sabotages, les difficultés quotidiennes

nous décourageraient. Tout le jeu de Berlin était de provoquer notre départ et de pouvoir crier au triomphe. La manœuvre a échoué. Déjà la population de la Ruhr est lasse du rôle qui lui a été imposé. En dépit des ordres, des prières, même des menaces venues de Berlin, elle a le désir de s'accommoder de la vie qui lui est faite; elle laisse paraître qu'elle entrerait volontiers dans la voie des arrangements; elle se sert même des chemins de fer franco-belges qui lui sont cependant interdits par le gouvernement. On peut donc dire que moralement l'occupation de la Ruhr a eu un résultat. L'Allemagne a été impuissante à nous empêcher de l'entreprendre et de la prolonger. Cela, tous les hommes qui réfléchissent le savent en Allemagne, et c'est dès maintenant un premier succès pour nous.

Mais politiquement les dirigeants de Berlin sont bien résolus à ne pas avouer cette défaite. S'ils le faisaient, ils seraient menacés d'un effondrement qu'ils espèrent encore éviter. Ils ont lancé l'Allemagne dans une aventure, et il leur est impossible d'en proclamer la faillite. Jusqu'à l'occupation de la Ruhr, l'Allemagne était arrivée à ne pas payer. Depuis que les derniers événements ont permis de l'étudier de plus près, il n'y a plus de doute sur la préméditation de la banqueroute. Elle a fait preuve d'une ingéniosité qui paraît frauduleuse au reste du monde, mais qu'elle apprécie avec une morale spéciale et qu'elle trouve honorable. La désorganisation méthodique de ses finances, l'appauvrissement calculé du Trésor ont été des entreprises hardies, et qui ont réussi. L'Allemagne ne payait pas. C'était déjà un résultat. Mais ses dirigeants ont voulu davantage encore. Il ne leur a pas suffi de se dérober; ils ont prétendu résister. Comment reconnaître aujourd'hui l'échec de cette audacieuse innovation? L'Allemagne se contentait parfaitement de ne pas tenir ses engagements. M. Cuno a voulu renchérir sur ses prédécesseurs : où est l'avantage de l'opération? Il a fanatisé tout le Reich pour un profit qui n'est pas venu, et qui ne viendra pas. Imagine-t-on qu'il proclamera son erreur?

Rappelons-nous l'histoire de ces trois dernières années. Il y a toujours eu en Allemagne deux méthodes proposées : la méthode de la résistance et la méthode de l'exécution.

Nous disons deux méthodes et non pas deux politiques, car au fond les partisans de l'exécution n'avaient pas la certitude ni même l'intention de tenir tous leurs engagements; mais ils jugeaient plus opportun de s'incliner et ils laissaient à l'avenir le soin de montrer ce qu'ils pourraient ou ce qu'ils ne pourraient pas. Lors de la signature du traité de paix en 1919, M. de Brockdorf et tout un parti avec lui étaient d'avis de refuser. Jusqu'au dernier moment, on put croire que cette thèse triompherait. A la dernière heure d'autres idées prévalurent; M. Erzberger parut; l'Allemagne signa, et les mois passèrent. Lors de l'état de paiement de Londres en 1921, M. Simons et tout un parti avec lui étaient d'avis de ne pas accepter, et jusqu'au dernier jour cette opinion sembla l'emporter. Puis M. Wirth parut, le gouvernement décida d'accepter l'état de paiement; la politique dite d'exécution recommença et les mois passèrent. Lors de l'occupation de la Ruhr, même discussion en Allemagne : fallait-il céder? fallait-il résister? Les partisans de la résistance depuis trois ans n'étaient pas restés inactifs. Ils avaient fait campagne dans le pays; ils avaient organisé leurs troupes; ils avaient eu recours à l'action directe et au meurtre. Erzberger était mort assassiné; Rathenau était mort assassiné; M. Wirth n'avait peut-être échappé que parce qu'il avait quitté le pouvoir. M. Cuno crut le moment venu de renoncer à la méthode d'exécution des traités. Pour la première fois, le gouvernement de Berlin se décida pour la résistance.

Or cette initiative téméraire aboutit à un échec. M. Cuno a demandé à l'Allemagne un effort considérable; il l'a engagée dans une affaire périlleuse; il lui a fait concevoir de grandes espérances. Au bout de six mois, le résultat est nul. Comment se résignerait-il à dire qu'il s'est trompé? Les partisans de la méthode d'exécution auraient beau jeu à lui reprocher son imprudence. Ils ne payaient pas davantage, et ils ne laissaient pas occuper la Ruhr. Ils promettaient tout ce qu'on leur demandait, et l'Allemagne n'était pas privée de sa région industrielle et minière. Ils s'inclinaient, et ils épargnaient au Reich les mesures de coercition. La conclusion la plus claire de l'expérience faite par M. Cuno, c'est que ses prédécesseurs étaient plus adroits que lui. On n'imagine pas le Chan-

celier déclarant lui-même sa faute. L'idée de la résistance est la seule par le moyen de laquelle il tient réunis les éléments disparates du Reich. Il ne faut pas oublier que M. Cuno a comme collaborateurs des gouvernements aussi différents que celui de la Bavière qui est pangermaniste et monarchiste, et celui de la Saxe qui est communiste. Ce n'est pas sans peine qu'il peut obtenir leur appui simultané : il est arrivé à leur faire accepter la nécessité de la résistance. Quel désarroi se manifesterait le jour où il annoncerait qu'il faut y renoncer?

A ces causes d'incertitude, il faut en ajouter une autre. L'État en Allemagne est de plus en plus faible. Si M. Cuno avait demain l'intention de régler réellement le problème des réparations, sur qui s'appuierait-il? Il peut bien envoyer des notes insuffisantes et faire des propositions qui entretiennent les discussions. Mais a-t-il la force de concevoir et d'organiser des moyens sérieux de paiements? Pour remettre les finances en ordre, pour permettre un jour des emprunts internationaux, pour imposer aux industries, aux populations, aux ouvriers les sacrifices nécessaires, il faudrait un gouvernement fort. Il n'y en a pas en Allemagne. M. Cuno n'a donné l'illusion de la volonté qu'en proposant la résistance passive, ce qui était en réalité une solution toute négative. Mais il est bien incapable de construire et de commander. Seule une commission de la dette, instaurée par les Alliés, pourrait remettre un peu d'ordre dans le désordre financier de l'Allemagne. Mais aucun gouvernement allemand n'est actuellement de taille. Ce qui s'est passé récemment au sujet de l'offre des industriels est bien caractéristique. On sait que les grands industriels avaient fait à l'État des propositions qui ont semblé tout à fait excessives aux nationalistes et absolument insuffisantes aux démocrates. Il est apparu qu'ils dictaient leurs conditions au gouvernement et qu'ils agissaient comme un État dans l'État. Or les syndicats ouvriers, après avoir grandement blâmé les grands industriels, ont fait exactement comme eux. A leur tour ils ont posé des conditions. Après avoir rappelé les industriels au respect de l'État et au sentiment des devoirs civiques, ils se sont empressés de sauvegarder eux aussi leurs intérêts. Ce qui est très curieux dans cette polémique, et ce qui nous en apprend

long sur l'état d'esprit de l'Allemagne, c'est que personne ne veut y supporter les conséquences de la défaite. Les diverses classes de la nation se renvoient les unes aux autres la charge. Habituées à être soutenues et subventionnées par l'État, toutes lui demandent des sacrifices et refusent de lui en faire. A mesure que l'État s'affaiblissait, les groupements, ceux des grands industriels, comme ceux des syndicats ouvriers devenaient plus indépendants. C'est un signe de la décomposition progressive de l'État allemand. Dans ces conditions, on ne sait pas quelle autorité a le gouvernement pour leur demander de l'aider, ou ne voit pas sur quoi il peut fonder des propositions sérieuses, on ne voit pas ce que peut valoir sa signature, puisqu'il est inexistant.

Il résulte de là que toute offre allemande est avant tout une manœuvre diplomatique. Stresemann et ses partisans s'efforcent, depuis le mois de mars, d'élaborer des propositions qui puissent obtenir l'agrément de l'Angleterre et que le gouvernement britannique puisse imposer à la France, au moins comme principe de négociation. Le Chancelier et presque tous les hommes politiques sont d'accord au moins sur ce point que la politique allemande doit chercher le contact avec la politique anglaise et jouer, contre la France, de sa division avec son alliée. Quand on en vient aux réalités, c'est-à-dire aux paiements, on s'aperçoit que l'Allemagne n'est apte à présenter aucun projet sérieux. Il est vrai que dans la note du 8 juin l'Allemagne offre d'affecter certaines ressources du Reich au paiement des réparations. Mais c'est un droit que le traité reconnaît déjà. En outre l'Allemagne parle d'arbitrage et de pourparlers, ce qui est inacceptable. Y a-t-il d'autres opinions en Allemagne? Les rares Allemands qui pensent qu'il faudrait s'arranger avec la France savent parfaitement qu'ils sont des isolés, Nous avons déjà signalé ici les articles du socialiste Ludwig Quessel, qui essaie de raisonner sans parti pris. Dans sa dernière étude parue récemment dans les *Sozialistische Monatshefte*, il analyse la première note allemande, et montre que cette offre, qui se réduisait à 25 milliards, était beaucoup trop faible. Il rappelle que l'Allemagne n'a versé à la France que des sommes dérisoires. Cette situation suffirait à expliquer l'irritation

et la méfiance des Français qui, après les expériences qu'ils ont faites ces dernières années, ne veulent plus accorder de moratorium sans gages. L'auteur ajoute que, en réalité, le problème des réparations dépend beaucoup plus de l'Angleterre et de l'Amérique que de la France, puisque au fond il s'agit de savoir s'il y aura compensation des dettes interalliées. Sur la question même des réparations le point de vue allemand et le pointde vue français pourraient aisément se concilier. En effet la France est beaucoup moins intransigeante et beaucoup moins cupide que les Anglo-Saxons. Elle laisse déjà tomber les 82 milliards de bons C. Elle veut s'en servir pour payer ses dettes de guerre à l'Amérique et à l'Angleterre. Avec l'annulation des bons C, la différence entre les sommes réclamées par les Français et celles qu'offrent les Allemands se réduit à peu de chose. Les Français demandent 50 milliards, mais après ce que les Allemands ont déjà payé, il ne reste plus guère qu'une quarantaine de milliards. D'autre part, les Français et les Belges ne réclament que leur part, et ils laissent les Anglais libres de renoncer à la leur. On pourrait donc s'entendre sur la somme à payer. Il ne resterait plus que le problème des garanties. Mais le socialiste Quessel constate que ce n'est pas du tout dans cette voie que le Gouvernement allemand cherche une solution. Il ne fait aucun effort pour obtenir que l'Angleterre et l'Amérique consentent au règlement des bons C; il dirige toute sa manœuvre contre la France. Il n'arrive à aucun résultat. Ces considérations prouvent que même en Allemagne quelques juges plus impartiaux s'aperçoivent que Berlin n'a l'intention, au fond, de faire aucune proposition qui compte.

***

Les Alliés connaissent la tactique allemande. Ils occupent la Ruhr et eux aussi ils attendent. Mais ils étudient en vue de l'avenir les moyens d'accroître la pression dans la Ruhr ainsi que le programme de règlement final. C'est l'examen de ces questions qui a fait l'objet de la réunion qui s'est tenue à Bruxelles le 6 juin. Le gouvernement belge avait adressé à ses agents diplomatiques une note où il a précisé le sens de ses

récentes démarches en vue de l'établissement d'un accord franco-belge sur la question des réparations. Il a rappelé que, le 25 mai dernier, l'ambassadeur de Belgique à Paris a remis au gouvernement français trois documents qui sont des études techniques sur la capacité financière et les moyens de paiement de l'Allemagne. Les trois mémoires étaient accompagnés d'une lettre d'envoi qui envisage d'une façon générale le problème des réparations dans ses rapports avec le problème des dettes interalliées et insiste sur la nature irréductible des créances française et belge. Le gouvernement belge et le gouvernement français ont donc pu s'entretenir le 6 juin de ces différents sujets ainsi que des mesures à prendre dans la Ruhr.

Mais à propos de ce problème des garanties, c'est l'ensemble de la politique franco-belge qui a été examiné à Bruxelles. Elle a déjà été définie dans ses grandes lignes : il s'agit désormais de préciser. Trois principes dominent cette politique : aucune négociation avec l'Allemagne n'aura lieu tant que durera la résistance passive; l'évacuation de la Ruhr se fera par étapes, et à mesure que l'Allemagne s'acquittera; l'état de paiements signé à Londres en 1921 et qui fixe la dette allemande à 132 milliards, demeure en vigueur. Ces trois principes répondent également à une nécessité absolue. Il est indispensable en particulier qu'il n'y ait aucune négociation avant que l'Allemagne cesse la résistance passive et reconnaisse par là sa défaite. C'est là un élément psychologique du problème qui est essentiel. A de nombreux signes, on peut connaître que la capitulation de Berlin est nécessaire à la paix et à l'avenir de la paix. A Leipzig, le tribunal a opposé une fin de non-recevoir à un Français sous prétexte que, par suite de l'action illégale des Français et des Belges dans la Ruhr, les clauses du traité de Versailles sont suspendues. A Nuremberg, des avions de commerce ont été saisis et des aviateurs français arrêtés, sous prétexte que les clauses du traité n'ont plus besoin d'être observées. La campagne contre le traité est plus vive que jamais. Les nationalistes se laissent entraîner loin par leurs désirs et par leurs regrets. S'ils ne veulent pas céder, c'est parce qu'ils refusent à croire que la France ne soit plus le pays en décadence qu'autrefois ils avaient pris

l'habitude de mépriser. Un article d'un collaborateur de la *Kreuz-Zeitung*, qui signe « un expulsé », révèle bien cet état d'esprit. Il compare la France à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf et il s'attend à la voir bientôt dégonflée. Il est étonné que la France « décadente » ait regagné la première place sur le continent, et même ait tenu l'Angleterre dans une impuissance comme elle n'en avait pas connue depuis deux cents ans. Mais elle n'y a aucun mérite : c'est la faute de Wilson, de la faiblesse de ses Alliés, de la politique à courte vue de Lloyd George, et de la sottise des hommes qui gouvernent l'Allemagne depuis 1918. La France n'a plus de Napoléon. « Aussi sa situation actuelle est-elle incomparablement plus faible qu'à l'époque de Napoléon Ier. Il ne faudrait qu'un petit choc, beaucoup plus petit que n'a été la catastrophe de 1812, pour détruire l'équilibre instable du Poincarisme et pour remettre à sa place la grenouille bouffie. » L'édifice napoléonien a été renversé, et pourtant il était infiniment plus solide que le château de cartes que vient d'élever la politique française : de divers côtés, on attend que quelqu'un « souffle dessus ». Ces faits et ces citations suffisent à montrer quel état d'esprit régnerait en Allemagne, si nous n'avions la ferme volonté de ne pas négocier avant que la résistance passive ait cessé.

Reste la question de savoir si le programme franco-belge deviendra plus généralement un programme interallié. Autrement dit, le Cabinet de Londres sera-t-il d'accord avec nous sur les principes fondamentaux? Le gouvernement belge paraît favorable à cette extension du programme de Bruxelles. De son côté, M. Stanley Baldwin passe pour être désireux de se mêler plus activement aux affaires de la Ruhr. Mais l'Angleterre était naguère éloignée d'accepter les trois principes posés par les cabinets de Bruxelles et de Paris et dans ces conditions les conversations avaient peu de chance d'aboutir à un résultat. Il semble qu'en ces derniers temps, l'opinion britannique et les hommes politiques les plus importants aient examiné plus profondément la situation internationale. Lord Derby, qui s'est tu pendant plusieurs mois, reprenait récemment la parole et rappelait avec éclat qu'il a toujours jugé que la paix et la sécurité du monde dépendaient d'une

ferme amitié, d'une alliance même entre l'Angleterre et la France. L'Angleterre admettra-t-elle, comme nous, qu'aucune négociation avec l'Allemagne ne puisse avoir lieu avant que la résistance passive ait pris fin dans la Ruhr? C'est en ces termes d'abord que le problème se pose. Jusqu'à présent c'était une question que le gouvernement britannique se refusait à examiner pour sa part, sous le prétexte qu'il n'était pas partie dans le conflit de la Ruhr et que par conséquent il ne pouvait se mêler d'une affaire qui ne regardait que Français et Allemands. En tous cas, il rejetait énergiquement toute intervention, et même répugnait visiblement à faire pression sur le gouvernement allemand pour obtenir de lui l'ordre de cessation de la résistance.

Il n'est pas sans intérêt de noter que, depuis quelque temps, une lente évolution semble s'être faite à ce sujet dans les milieux britanniques. Il ne faut pas s'en exagérer la portée, et nous n'avons aucun texte officiel ni aucune parole gouvernementale pour appuyer cette hypothèse. Mais certains commentaires officieux, certains indices qu'on peut lire entre les lignes, pourraient permettre de penser que le gouvernement britannique comprend davantage maintenant l'importance primordiale que nous attachons à la cessation de la résistance dans la Ruhr et qu'il ne se refuserait peut-être pas à rechercher un moyen de faire cesser cette résistance allemande. Il y a quelque temps déjà, M. Gerotwohl dans le *Daily Telegraph* avait laissé entendre qu'on pourrait trouver une formule, qui permettrait de mettre fin à l'espèce d'état de guerre perlée qui entrave toute la vie économique du bassin de la Ruhr. Le correspondant de Londres du *Manchester Guardian*, qui est généralement bien informé de l'évolution des idées dans les milieux politiques, après avoir rappelé que le gouvernement français demanderait au gouvernement britannique que l'on exigeât avant toute négociation la reddition allemande dans la Ruhr, ajoutait cette phrase caractéristique : « Jusqu'à présent la politique britannique avait posé en principe que la participation de la Grande-Bretagne à un règlement du problème ne devrait être considérée que comme un substitut des méthodes françaises et non plus comme leur auxiliaire. Cette difficulté

pourrait être surmontée pourvu que les Français aient réellement le désir d'arriver à une solution définitive du problème des réparations. » C'est donc que, dans le cas où la France se rallierait plus ou moins aux projets anglais de réparations, le gouvernement britannique, qui paraît décidément résolu à en finir, pourrait faire entendre sa voix et faire comprendre à Berlin que la résistance doit cesser dans la Ruhr.

Est-ce que cette cessation de la résistance suffirait vraiment pour hâter le problème des réparations? M. Sisley Huddleston, dans le *Times*, se montrait récemment très optimiste à ce sujet. Reprenant en effet la question de l'insistance de la France à obtenir la cessation de la résistance, qui préoccupe fort en ce moment les milieux britanniques, M. Sisley Huddleston ajoutait : « Cela semblerait à première vue fermer la porte aux négociations franco-britanniques, mais, si l'on réfléchit bien, cela permet plutôt de l'ouvrir. Je tiens de source autorisée que, quand l'Allemagne aura mis fin à sa résistance passive, quand elle aura enfin montré qu'elle cherche vraiment une solution, il n'y aura pas de difficultés à s'entendre sur un chiffre précis... Il n'y a pas de raison pour que l'Allemagne ne regarde pas la partie comme perdue et n'abandonne l'arme devenue inutile de la soi-disant résistance passive. Si l'Allemagne, dans sa nouvelle note, renonçait à ses méthodes obstructionnistes, il serait alors relativement possible de rédiger une réponse commune des Alliés. Si elle ne le fait pas, la France insistera certainement pour que, dans l'élaboration de leur réponse, les Alliés adhèrent à sa demande formelle de cessation de la résistance... Et, une fois la résistance allemande abandonnée, j'ai l'impression que le gouvernement Poincaré serait assez content de son triomphe pour consentir à un accord qui serait acceptable pour l'Angleterre et possible pour l'Allemagne ». Même si elles sont d'un optimisme excessif, ces paroles sont dignes d'être remarquées. Elles prouvent que les Anglais considèrent le problème d'une manière assez nouvelle, et qu'un travail s'est accompli dans l'esprit des milieux dirigeants britanniques à l'égard de l'Allemagne et de la nécessité d'imposer la cessation de la résistance.

On devine l'intérêt de la décision éventuelle du Cabinet britannique. A Berlin le gouvernement se refuse à cesser la résistance passive. A Paris et à Bruxelles, les gouvernements se refusent à toute conversation tant que dure la résistance passive. Il n'y a pas de négociations possibles, et comme Berlin joue une partie perdue, il n'y a pas de raison pour que Berlin se décide à avouer sa défaite. L'esprit catastrophique est puissant en Allemagne. On imagine le gouvernement de M. Cuno laissant aller les choses jusqu'à la dernière extrémité, et préférant voir l'Allemagne réduite à l'état de l'Autriche plutôt que de s'avouer vaincu. Un seul événement, autant qu'on peut prévoir, est de nature à changer rapidement ces dispositions, qui ne fléchiront qu'en cas de nécessité absolue : c'est l'accord des Alliés, c'est la manifestation d'une volonté commune de l'Angleterre, de la Belgique, de la France et de l'Italie. Quelle que soit la forme prise par cette manifestation, qu'il s'agisse d'un ultimatum ou d'une pression diplomatique, le résultat n'est pas douteux. Le jour où Berlin constatera que les Alliés lui posent les mêmes conditions, Berlin cédera. C'est pourquoi la période de négociation diplomatique où les Alliés entrent aura une importance capitale dans l'histoire des réparations. Berlin ne capitulera que si tout espoir lui semble perdu, et tout espoir de manœuvre n'aura disparu que si les Alliés font ensemble connaître leur volonté. L'application du traité a toujours supposé l'accord des Alliés : par la force des choses, le problème des réparations ne peut être réglé que par l'accord des Alliés. Il est seulement souhaitable que les Alliés n'attendent pas, s'ils s'entendent sur un programme commun, les propositions de l'Allemagne. Berlin est incapable de faire des propositions sérieuses : c'est aux Alliés à lui déclarer leurs volontés et à les lui imposer.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis. *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1923

		Pages.
HENRI BERGSON. . . .	Études classiques et réforme de l'Enseignement	5
COMTE MOLÉ	Le Ministère Richelieu	19
GÉNÉRAL MANGIN. . .	La Discipline	27
PIERRE BENOIT	Mademoiselle de la Ferté. — III.	37
JEAN STERN.	Marie-Catherine Colombe (*fin*).	78
GUSTAVE GEFFROY . .	Cécile Pommier (*fin*)	107
PAUL BOURGOIN. . . .	Le Programme naval.	160
LOUIS HOULLEVIGUE.	La Vie scientifique : Notre réseau de puissance électrique.	182
JOSEPH AYNARD . . .	Les Lettres à l'étranger : Un livre sur la reine Victoria. .	196
ALBERT FLAMENT. . .	La Quinzaine : Tableaux de Paris	210
LOUIS LALOY.	La Musique : A l'Opéra et à l'Opéra-Comique.	222
ANDRÉ CHAUMEIX. . .	La Politique : Les embarras de l'Allemagne.	233

LIVRAISON DU 15 MAI 1923

PIERRE MILLE	Après la mort des Prétendants.	241
COMTE MOLÉ	Le Procès du maréchal Ney.	253
PIERRE BENOIT. . . .	Mademoiselle de la Ferté. — IV	265
Cte DE SAN MARTINO.	L'état actuel de la Hongrie.	304
Dr GEORGES DUMAS. .	A propos de la Vision « extra-rétinienne ».	322
WLADIMIR D'ORMESSON.	Eugène-Melchior de Vogüé	337
LÉON BLUM	La Bataille pour les Humanités	355
PAUL BALLAGUY. . . .	Stendhal et sa famille sous la Terreur. — I	386
Cte A. GRASSET.	L'Église et le soulèvement de l'Espagne en 1808.	410
ABEL BONNARD	La Vie présente : Images de Rome	432
G.-JEAN AUBRY. . . .	La Vie à l'étranger : Chronique d'Angleterre	448
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres.	461
ANDRÉ CHAUMEIX. . .	La Politique : La Ruhr. Les affaires d'Orient	471

LIVRAISON DU 1er JUIN 1923

		Pages.
COMTE DE FELS	L'appel du Destin	481
FRANCIS CARCO	Verotchka l'Étrangère. — I	497
COMTE MOLÉ	Madame de Staël	528
GÉNÉRAL TANANT	La Réforme de l'Enseignement	533
★ ★ ★	Poésies	567
GEORGES BONNEFOUS	L'aspect actuel de la Réforme électorale	573
PIERRE BENOIT	Mademoiselle de la Ferté (*fin*)	600
MAURICE GENEVOIX	Aux Éparges	632
PAUL BALLAGUY	Stendhal et sa famille sous la Terreur (*fin*)	667
PIERRE DE COUBERTIN	Une Campagne de trente-cinq ans	688
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	695
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise anglaise et la Ruhr	708

LIVRAISON DU 15 JUIN 1923

RENÉ BOYLESVE	Les Deux Romanciers	721
HENRI BREMOND	Pascal et les Mystiques	739
LÉON BRUNSCHVICG	Pascal : Finesse et Géométrie	754
FRANCIS CARCO	Verotchka l'Étrangère. — II	769
G. LACOUR-GAYET	Jorry contre Talleyrand	798
ALBERT THIBAUDET	La Poésie de Paul Valéry	811
GUSTAVE LE GALLOIS	Saint-Pierre et Miquelon	843
COMTESSE DE CHAMBRUN	Lord Southampton, Protecteur de Shakespeare	857
JEAN LABADIÉ	La Vision extra-rétinienne	891
RENÉ SCHNEIDER	Un Historien de l'Art religieux en France	907
ABEL BONNARD	La Vie présente : La Crise du français	928
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	939
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Nouvelle note allemande	948

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

ADJon Ch. not. Paris, 26 juin. **HOTEL PARTICULIER à Paris (16e)** **R. DUMONT-D'URVILLE** 23 et 22, R. Lapérouse. LIBRE. M. à p. : 1.000.000 fr. S'ad. aux not. Mes Champetier de Ribes et DUFOUR, 15, boul. Poissonnière, dép. ench.

Vente au Palais, le 16 juin 1923, à 14 heures.
MAISON à la VARENNE-St-HILAIRE 101, boul. de la Marne. Libre de location. M. à prix : 70.000 fr. S'adresser à Mes THOREL, avoué à Paris, 4, rue de la Paix ; GASTALDI, notaire à Paris,

PROPRIÉTÉ A PARIS **R. LAUGIER,** 42. Cce 830m. Gd atelier et appart libres. M. à p.: 100.000 fr. Adjon Ch. not. Paris, le 26 juin 1923. S'ad. à Me MICHELEZ, not. à Paris, 50, avenue Wagram.

NEUILLY-S/S. PROPRIÉTÉ av. JARDIN, 44, r. de Longchamp. Cce : 600 m. env. 2 APPARTS LIBRES. M. à p.: 120.000 fr. Adjon Ch. not. Paris, 19 juin. S'ad. à Me MICHELEZ, not., Paris, 50, av. Wagram.

PROPRIÉTÉ A PARIS **R. de Belleville,** 281-283-285. Cce 1.245m. Rev. br.: 27.010 fr. M. à p. : 225.000 fr. A adj. Ch. not. 3 juillet 1923. S'ad. Me LANQUEST, not. 92, boul. Haussmann.

Vente au Palais, le 30 juin 1923, à 14 heures.
MAISON A PARIS **BOULEVARD PASTEUR, 14** Rev. 3.500f M. à p. : 50.000 fr. S'ad. à Mes THOREL, av., 4, rue de la Paix ; Bertinot et Sédillon, av., Moisy, notaire.

Maison (11e), r. des 3-Bornes, 10 et d'Angoulême, 41. Rev. 22.051f, susc. augm. M. p. : 190.000f. Adj. Ch. not. Paris 26 juin. S'ad. not. Lanquest et SABOT, 6, r. Biot.

Vente au Palais, à Paris, le 4 juillet 1923, à 2 h.
PROPRIÉTÉ à USAGE de FONDERIE 16, rte de Normandie à COURBEVOIE. Libre loc. M. à p. : 60.000f. S'ad. RAVETON, av. ; Mauger, syndic.

VENTE au Palais à Paris, le 28 juin, à 14 heures.
PROPRIÉTÉ A USAGE D' **USINE** et FONDS DE COMMce DE
Produits Pharmaceutiques
à VILLENEUVE-LA-GARENNE RUE DU CHEMIN-VERT, 6 à 14, et QUAI D'ARGENTEUIL, 10 et 11.
MISE A PRIX : 9.333.334 francs.
comprenant : Immeuble 1/10; Fonds de commerce 9/10 et marques y attachées. S'ad. à Me THOREL, avoué, 4, rue de la Paix, Prunier, Pierre Vernier, avoués; Marotte, notaire à Paris; Fournier, notaire à Saint-Denis : Baglan, notaire à Jouy-en-Josas.

Vente au Palais, le 7 juillet 1923, à 2 h. En 2 lots :
1° MAISON à PARIS **29, rue de Fécamp** (12e arrdt) Cont. 152 m. Revenu brut : 5.260 francs. Mise à prix : 50.000 francs.
2° MAISON avec TERRAIN à PARIS
41bis et 43, avenue du Général-Michel-Bizot et rue de Wattignies, 86. Cont. : 594 mètres. Revenu brut : 4.850 fr. Mise à prix : 70.000 fr. S'ad. à Mes GIEULES et Rougeot, avoués, et à Me Ploix, notaire à Paris.

Vente au Palais, le 30 juin 1923, à 2 heures.
MAISON A MONTREUIL (Seine)
6, rue du Général-Gallieni. Cont. 460 mètres env. Rev. brut : 6.000 fr. M. à p. : 60.000 fr. S'ad. à Mes de Forges et Duval, avoués ; Robillard, not. à Montreuil.

Vente au Palais, à Paris, 27 juin 1923, à 2 heures.
IMMEUBLE DE RAPPORT à PARIS **R. St-SÉBASTIEN, 56** et RUE DE LA FOLIE-MÉRICOURT, 17 et 19. Cce 585m env. R. net env. 24.990f. M. à p. : 150.000f. S'ad. à Paris, à Mes André DUVAL, avoué, rue de l'Échiquier, 30 ; Marmottant, Besançon, Nauche, av., et Cottenet, not.

Guides illustrés de Normandie-Bretagne et Littoral de l'Océan

Les Chemins de fer de l'État viennent de mettre en vente la première édition pour 1923 de deux Guides, illustrés de nombreuses gravures, concernant : l'un, **la Normandie et la Bretagne** ; l'autre, **le littoral de l'Océan.**

Ces deux Guides contiennent des renseignements de toute nature : description des sites et lieux d'excursion, principaux horaires des trains, tableau des marées, cartes du littoral, plans de villes, listes d'hôtels, pensions de famille, etc.

Leurs prix sont fixés comme suit :

GUIDE de NORMANDIE-BRETAGNE. . . 2 fr. »
GUIDE du SUD-OUEST (littoral de l'Océan). . . **1 fr. 25**

Ils sont vendus dans les bibliothèques des gares du réseau de l'État, principales Agences de voyages de Paris, ou adressés, ensemble ou séparément, franco à domicile, contre l'envoi préalable de leur valeur, en mandat-carte ou timbres-poste, au service de la Publicité des Chemins de fer de l'État, 20, rue de Rome, à Paris (8e).

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Saison Thermale d'Auvergne

SERVICE A PARTIR DU 1er JUIN 1923

Trains de nuit. — *A).* Départ de Paris-Quai d'Orsay à partir du 31 Mai à 22 h. 00, arrivée à Chamblet-Néris (Néris-les-Bains) 5 h. 27 (1), à La Bourboule 7 h. 16, au Mont-Dore 7 h. 36, à Saint-Nectaire 9 h. 30. (Service automobile entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire.)

Voitures directes toutes classes. — Wagon-Lits avec places de lit et couchettes entre Paris et Le Mont-Dore.

B). Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 h. 06. Arrivée à Evaux-les-Bains à 7 h. 25. Voitures directes de toutes classes.

C). Départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 35, arrivée à Vic-sur-Cère 9 h. 02.

Voitures directes toutes classes.

Train de jour. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 22 (les samedis et veilles de fêtes, Dimanches et jours de fêtes du 10 juillet au 2 septembre inclus, ainsi que les 1er Juin, 1er Juillet et 1er Août, départ à 8 h. 47), arrivée à Chamblet-Néris (Néris-les-Bains) 14 h. 49 (1), à Évaux-les-Bains 15 h. 06, à La Bourboule 17 h. 59, au Mont-Dore 18 h. 20, à Saint-Nectaire 20 h. (Service automobile entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire.)

Voitures directes toutes classes.

Wagon-Restaurant entre Paris et Eygurande.

(1) Changement de train à Montluçon

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Dernières Nouveautés

ALBERT DEMANGEON
Professeur de Géographie à la Sorbonne

L'EMPIRE BRITANNIQUE
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE COLONIALE
Un volume in-18, broché . . . . . 7 fr.

JAMES M. BECK
Solicitor General des Etats-Unis

LA CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS
Traduction de M. JOHN CHARPENTIER
Avant-propos de M. F. LARNAUDE, Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris
Préfaces de LORD BALFOUR et de Sir JOHN SIMON
Un volume in-18, broché . . . . . 8 fr.

HENRI MICHEL
Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées

ORGANISATION ET RÉNOVATION NATIONALE
Préface du Maréchal LYAUTEY
Un volume in-18, broché . . . . . 5 fr.

ÉMILE MALE
Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

L'ART RELIGIEUX DU XIIe SIÈCLE EN FRANCE
Un volume in-4° (28×23), 460 pages, *253 gravures*, broché . . . . . 50 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée . . . . . 85 fr.

ANDRÉ-CHARLES COPPIER

LES EAUX-FORTES DE REMBRANDT
Nouvelle Édition entièrement refondue augmentée du Catalogue chronologique des Eaux-Fortes et des Etats et de **36 gravures nouvelles**.
Un volume grand in-4° (25×32), **3 planches hors texte**, *dont une double, et* **156 gravures** dans le texte, dont 10 en page entière, tirées en taille douce, broché . . . . . 70 fr.

LOUIS AUBERT

LES MAÎTRES DE L'ESTAMPE JAPONAISE
(*Nouvelle Édition revue*)
Un volume in-8° (23×16), **55 planches hors texte**, broché . . . . . 30 fr.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, Place du Panthéon. — PARIS (v^e^).

VIENT DE PARAITRE :

L'HÉCATOMBE

DE

LÉON DAUDET

de l'Académie Goncourt

Ce livre arrive à point pour décharger le haut commandement militaire français des fautes qu'on lui impute injustement.

Lisez *l'HÉCATOMBE*

DAUDET EST UN PLUTARQUE QUI NE MENT PAS

Première édition sur bel Alfa teinté . . . . . **10** fr. *franco* **11** fr.
Éditions à la suite. Un volume in-16 de 320 pages . . . . . **7** fr.

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET
61, Rue des Saints-Pères — PARIS

FRANÇOIS MAURIAC

LE FLEUVE DE FEU

François MAURIAC

" Le Fleuve de Feu " est le roman d'une âme naufragée. Jamais l'auteur du " Baiser au Lépreux " n'a trouvé d'accents aussi profonds que pour raconter la triste histoire de Gisèle de Plailly. Cela rend un son profondément émouvant qui atteint au plus haut pathétique.

Un volume in-16. — Prix. . . . . **6** fr. **75**

DU MÊME AUTEUR :

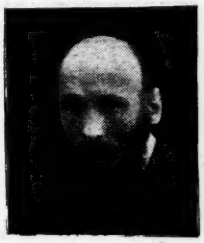
L'Enfant chargé de chaînes . .	Un volume in-16.	**5** fr. **75**
La Robe Prétexte	Un volume in-16.	**5** fr. **75**
Le Baiser au Lépreux .	Collection des Cahiers Verts.	**5** fr. »

Jean GAUMENT et Camille CÉ

La Grand'Route des Hommes

Camille CÉ

Intellectuels, dont les rêves sont étouffés par une Vie sans espace, vous trouverez dans ce livre vos luttes, vos défaites, mais aussi vos victoires.



Jean GAUMENT

Un volume in-16. . . . . **6** fr. **75**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Dernières Publications :

MA DOUBLE VIE

MÉMOIRES DE SARAH BERNHARDT
Deux volumes de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix. . . . . 13 fr. 50

MAURICE D'HARTOY
L'ORIGANGE, ROYAUME D'AMOUR
— Roman —
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix. . . . . 6 fr. 75

GEORGES LECOMTE
LA LUMIÈRE RETROUVÉE
— Roman —
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . 6 fr. 75

ALEXANDRE MILLERAND
LE RETOUR DE L'ALSACE-LORRAINE A LA FRANCE
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . 6 fr. 75

ANDRÉ MONTIERS
LES PETITES "VISIONNAIRES"
— Roman —
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . 6 fr. 75

NICOLAS SÉGUR
M. RENAN DEVANT L'AMOUR
— Roman —
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . 6 fr. 75

MAURICE DE WALEFFE
LA REINE TAÏA
— Roman des temps pharaoniques —
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . 6 fr. 75

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi de chaque volume franco de port et d'emballage
contre 7 fr. 50 en mandat ou timbres

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

JEAN ROSTAND

IGNACE
OU
L'ÉCRIVAIN

Jean Rostand a voulu tracer ici un type, — on eût dit jadis un « Caractère » ; il a cherché à traduire les tourments de l'ambition, de la vanité et de l'envie chez un Écrivain.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix . . . . . 6 fr. 75

Vient de paraître :

PAUL MAX

NEIGE MACULÉE
— Roman —

Dans l'atmosphère frémissante des nuits andalouses, c'est une aventure de sang et de volupté, la plus obsédante et la plus passionnante qui se puisse imaginer.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix . . . . . 6 fr. 75

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi de chaque volume franco de port et d'emballage
contre 7 fr. 50 en mandat ou timbres

LIBRAIRIE PLON

NOUVEAUTÉS :

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

YAMILE SOUS LES CÈDRES

Roman en un volume in-16, broché. . 7 fr. . Relié à l'Abeille. . . . . 15 fr.

J. & J. THARAUD

LE CHEMIN DE DAMAS

Un volume in-16, broché. . . . . 7 fr. Relié à l'Abeille. . . . . 15 fr.

ROBERT COIPLET

LA CONQUÊTE DE L'IDÉAL

MARCELLIN MAUCHARTIER

PRÉFACE DE GASTON CHÉRAU

Roman en un volume in-16, broché. . . . . 7 fr.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

CORRESPONDANCES APOCRYPHES

MADAME DE VANDEUL ET DIDEROT, CHODERLOS DE LACLOS, FLAUBERT, BARBEY D'AUREVILLY, MARCEL PROUST, ANATOLE FRANCE, CHARLES MAURRAS, CHATEAUBRIAND, MAURICE BARRÈS, MADAME DE NOAILLES, JEAN GIRAUDOUX.

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

Collection "La Critique"

HENRI MASSIS

JUGEMENTS

RENAN OU LE ROMANTISME DE L'INTELLIGENCE, ANATOLE FRANCE OU L'HUMANISME INHUMAIN, MAURICE BARRÈS OU LA GÉNÉRATION DU RELATIF.

Un volume in-16 . . . . . 7 fr. 50 L'Édition originale sur papier de fil . . 10 fr.

C. A. FUSIL

ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES

OU LA COMÉDIE DE L'ORGUEIL ET DU CŒUR

Un fort volume in-16. . . . . 8 fr.

GÉNÉRAL MANGIN

DES HOMMES ET DES FAITS

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

Librairie **DELAGRAVE,** 15, rue Soufflot, PARIS (Ve)

ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE

Fondateur : A. LAVIGNAC Directeur : L. DE LA LAURENCIE

En cours de publication (1er Fascicule ; 26 Mai 1923)

DEUXIÈME PARTIE

TECHNIQUE - ESTHÉTIQUE PÉDAGOGIE

Tous les sujets intéressant la Musique, à l'exception de l'Histoire formant la première partie de cet ouvrage.

Formera **5** volumes **in-8°** d'environ **500** à **600** pages chacun

75 collaborateurs

L'Ouvrage sera publié: 1° en fascicules d'au moins 48 pages qui paraîtront tous les deux mois. Le nombre de pages pourra être augmenté.
2° en cinq volumes livrables à l'achèvement de chacun d'eux.

PRIX DE SOUSCRIPTION :

En fascicules . . . . . **180** fr.
En cinq volumes brochés . . . . . **180** fr.
En cinq volumes reliés (demi chagrin vert) . . . . . **305** fr.

Frais d'envoi en sus :

Fascicules : Paris, franco
Départements et Colonies . . . **20** fr.
Etranger (Union postale) . . . **27** fr.

Volumes : Paris, franco
Départements et Colonies, Tunisie, Maroc, Belgique, Suisse . . . . **15** fr.

Conditions de paiement

Prix de souscription et frais d'envoi payables . . . . **30** fr. tous les deux mois
Sur le prix payé intégralement en souscrivant, escompte de **5** %.

Demander le prospectus-spécimen de l'ouvrage

NOUVEAUTÉS

L. DE LA LAURENCIE, *Ecole française de Violon*, T. II. In-8° Illust. br. . **35** fr.

L. PAYEN, *Matinées poétiques de la Comédie-Française*. In-16 br. 7 fr. rel. **15** fr.

S. GORCEIX, *Le Miroir de la France* (Col. Pallas). In-16 br. 7 fr., rel. . **15** fr.

H. LYONNET, *Les Premières de Corneille*. In-18° broché . . . . **7** fr.

M. BOUCHOR, *La Vie profonde*. T. II. Victor Hugo. In-18 broché . . . **6** fr.

Bibliothèque de l'Ingénieur et du Physicien

H. BOUASSE, *Dynamique générale*. In-8° illus., broché 20 fr., relié . . **28** fr.
Interférences (et Z. Carrière) broché 32 fr., relié . . . . . **40** fr.

E. PACORET, *Forces hydrauliques*. In-8° illus. broché 15 fr., relié . . **18** fr.

F VITUS, *A.B.C. de Téléphonie sans Fil*. In-16 illus. cartonné . . **5** fr.

A. CUVILLIER, *A.B.C. de Psychologie* In-16 cartonné . . . . . **5** fr.

Le
Tri-Centenaire de Pascal

Pascal : Œuvres publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes, par MM. L. Brunschvicg, P. Boutroux et Félix Gazier *(Collection des Grands Écrivains de la France)* : 14 volumes in-8° . . . . . 280 fr.

Pascal : Pensées et Opuscules, publiés avec une introduction, des notices et des notes, par M. L. Brunschvicg. 1 volume petit in-16, cartonné . . . . . 10 fr.
(Édition couronnée par l'Académie Française.)

Pascal : Pensées. 1 volume in-16, relié toile et or *(Bibliothèque Hachette)* . . . . . 3 fr. 50

Pascal, par É. Boutroux, de l'Académie Française *(Collection des Grands Écrivains Français)*. 1 volume in-16, broché. . 4 fr.

Blaise Pascal, études d'histoire morale, par Victor Giraud. 1 volume in-16, broché . . . . . 5 fr. 75
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

LIBRAIRIE HACHETTE, 79, Boulevard Saint-Germain, PARIS

ALMANN-LÉVY, Éditeurs — 3, Rue Auber, PARIS

ŒUVRES DE GAVARNI

Trente-deux magnifiques albums lithographiés

s Partageuses. 40 lithographies.
s Maris me font toujours rire. 30 lithographies.
s Lorettes vieillies. 30 lithographies.
s Invalides du sentiment. 30 lithographies.
istoire de politiquer. 30 lithographies.
s Parents terribles. 20 lithographies.
ano. 10 lithographies.
s Bohèmes. 10 lithographies.
tudes d'Androgynes. 10 lithographies.
s Anglais chez eux. 20 lithographies.
L'École des pierrots. 10 lithographies.
Les Propos de Thomas Vireloque. 20 lithographies.
Histoire d'en dire deux. 10 lithographies.
Les Petits mordent. 10 lithographies.
Le Manteau d'Arlequin. 10 lithographies.
Manière de voir des voyageurs. 10 lithographies.
Ce qui se fait dans les meilleures sociétés. 10 lithographies.
Messieurs du feuilleton. Complet en 9 lithographies.

haque Album, contenant 10 lithographies, se vend séparément, broché : **4** fr. **80**.

2 FR. | **NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE** | 2 FR.

TRISTAN BERNARD

NICOLAS BERGÈRE

Roman du Boxeur

Illustrations de Édouard Bernard

— Un volume —

CALMANN-LÉVY, Éditeurs — 3, Rue Auber, PARIS

GABRIELE D'ANNUNZIO

Aspects de l'Inconnu

NOCTURNE

Traduit de l'italien par André DODERET
Illustrations de Adolfo de CAROLIS

Un volume in-8° écu. Prix 10

Il a été tiré 100 *exmplaires sur papier de Hollande, numérotés.* — Prix 50

— 25 — *sur papier du Japon, numérotés.* — Prix 75

JEAN STERN

MESDEMOISELLES COLOMBE
de la Comédie italienne

Avec trois portraits de Mesdemoiselles Colombe
1751-1841

Préface de Robert de FLERS, de l'Académie française

Un volume in-18. — Prix 10

Il a été tiré 20 *exemplaires sur papier de Hollande, numérotés.* — Prix 50

LOUIS MERCIER

PETITES GÉORGIQUES

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr.

Il a été tiré 50 *exemplaires sur papier de Hollande, numérotés.* — Prix 40

529 23 — Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

M. C. A. Fusil vient de consacrer un volume à J.-J. Rousseau. Reprenant pour son compte le que le philosophe génevois avait donné à quelques-uns de ses dialogues, M. Fusil a intitulé œuvre : **Rousseau, juge de Jean-Jacques.** Sans doute, M. Fusil avait-il primitivement médité hoisir un certain nombre de passages de Rousseau susceptibles, par leur assemblage, de composer sorte de portrait moral du solitaire. Ainsi, dans la mesure où ce travail de marqueterie eût été artialement exécuté, nous eussions possédé une peinture de Rousseau dont tous les traits eussent de sa propre main. Rousseau se fût jugé lui-même. Mais M. Fusil, qui a voué une haine cordiale auteur des *Confessions*, n'a pu se résigner à ce paisible rôle de mosaïste. Il s'est assis aux côtés Rousseau pour juger Jean-Jacques. Cette modification dans la constitution du tribunal a valu à cusé une suite d'invectives assez étendue : *faux bonhomme, vieux serpent, pitoyable saltimbanque, grand homme, boursouflé de littérature, impudent batteur d'estrade* (?), etc. Est-il utile d'ajouter , dans ces conditions, il a été condamné? A vrai dire, M. Fusil a moins l'allure d'un juge que d'un hbattant, et c'est même aux guerriers homériques qu'il fait songer, car il injurie son adversaire nt de le frapper. Quant à le toucher, c'est une autre affaire. Une trop grande exaltation nuit à précision des traits. Ce qui soulève tout particulièrement l'indignation de M. Fusil, c'est la vanité Jean-Jacques. De cet orgueil démesuré M. Fusil assemble un imposant faisceau de preuves; s, feignant de se pencher sur le cœur de Jean-Jacques pour le disséquer, il pousse un cri d'horreur. n-Jacques n'avait pas de cœur. Il n'a jamais aimé que lui. Toutes ses prétendues inclinations été simplement simulées dans un but intéressé. Du moins M. Fusil l'affirme-t-il, et, comme il int par-dessus tout qu'on n'accorde au condamné des circonstances atténuantes, il se donne bien mal pour démontrer que Rousseau n'était pas fou. Nul doute ne subsiste dans son esprit : le minel était conscient. Ce qu'il y a de plus surprenant chez l'auteur de cette étude, c'est qu'il nble bien penser que l'orgueil de Rousseau avait échappé jusqu'ici à l'attention des critiques. lecture de J. Lemaître, celle d'E. Faguet ne donnent pas cette impression. On n'ignorait pas n plus que Rousseau eût été odieux avec ses amis, ni qu'il eût abandonné ses cinq enfants. Pour-nt on avait jusqu'ici témoigné au philosophe plus d'indulgence, tout d'abord parce qu'on ne le geait pas un homme normal. Non qu'il fût fou, mais déséquilibré. C'était un malade tout de même, n que M. Fusil s'efforce de nous démontrer que jamais personne ne posséda une santé plus flo-sante. Il était doué d'une sensibilité exceptionnelle et partant affligé d'une susceptibilité excessive. qui lui manquait surtout, c'était la logique. Ses convictions n'étaient que de sentiment; et à ce opos, Lemaître cite un mot de Joubert sur Chateaubriand qui s'applique en effet fort bien à l'au-ur des *Confessions* : « A la conscience de sa conduite, qui exigerait des réflexions, il opposera tou-urs machinalement le sentiment de son essence, qui est fort bonne. » Il ne s'agit pas de nier non us que Rousseau n'ait parfois joué la comédie, mais il a, plus souvent encore, été sincère, dans ses fections comme dans l'expression des ses idées. Que Rousseau ait fait ce qu'il fallait pour attirer ttention du public sur lui, cela est probable aussi. Mais faut-il tant lui en vouloir? Auteurs ou ilosophes, beaucoup ont eu le goût de la réclame; beaucoup, mais peut-être pas Socrate pourtant, qui M. Fusil estime que les Athéniens eussent joué « un bien méchant tour » s'ils ne l'avaient pas gé. Tout ce que M. Fusil a pensé découvrir, d'autres critiques l'avaient vu; mais ils n'avaient pas mi'é Rousseau à ses défauts; ne lui refusant point par principe toute qualité ils avaient pu acer de lui des portraits moins sombres. Ils n'avaient pas songé à lui reprocher d'être Génevois us prétexte que Genève est le carrefour des idées sophistiques. Ils n'avaient pas attaqué en lui protestantisme « qui est arrogance et orgueil vindicatif ». Ils n'avaient pas condamné en sa per-nne tous les « mélancoliques »... Enfin M. Fusil eût-il réussi à nous démontrer que Rousseau fut un ilsérable et un coquin, il ne lui retirerait pas d'avoir renouvelé la littérature française. Est-il utile e redire que Rousseau fut le premier romantique? Et, en dépit des insinuations de M. Fusil, ce ousseau, ce batteur d'estrade, n'écrivait pas si lourdement.

M. **Jean Cocteau** vient de publier un amusant petit livre : **le Grand Ecart.** Un jeune provin-al, Jacques X..., prépare son baccalauréat à Paris. Ses parents l'ont mis en pension chez un certain I. Berlin, professeur, rue de l'Estrapade. La maison a du pittoresque. Quatre pensionnaires : fils d'un marchand d'Alger, deux petits Français un peu bizarres, et Peter Stopwell, champion u saut en longueur. Les jeunes gens ne manquent pas de liberté. Aussi Jacques n'éprouve-t-il ucune difficulté à voir régulièrement sa maîtresse, Germaine, fantasque enfant de Belleville à qui Nestor Osiris, le grand marchand de cigarettes, fait une vie luxueuse. On s'amuse quelque temps e la crédulité de Nestor. Il y a des incidents. Par malheur, Jacques *s'aimait, aimait des voyages, imait trop de choses en sa maîtresse, tandis que celle-ci n'aimait que son amoureux.* Cela devait nal tourner. Germaine finit par s'éprendre du champion de saut et quitte Jacques. Désespéré, elui-ci verse dix grammes de cocaïne dans un verre de whisky, et avale... Il en est quitte pour une rave maladie. La cocaïne qu'on lui avait vendue était un mélange relativement inoffensif. M. Jean Cocteau a de l'esprit d'observation, de l'esprit tout court, et de la fantaisie. Son récit, juxtaposition e courtes notations, abonde en images neuves et justes. Mais, pour soutenir sans cesse ce ton, il aut souvent recourir à l'artifice; et parfois cela se sent. Après la pirouette spontanée, on passe à e curieuses culbutes qui décèlent un peu l'effort. Sans doute est-ce pour cela que M. Cocteau a nommé son livre *Le grand écart.* Cet exercice intéresse et inquiète : il faut trop contraindre le corps humain pour pouvoir l'accomplir.

Le **Patricien** de **Galsworthy** vient de paraître en librairie. Les lecteurs de la *Revue de Paris* savent le talent avec lequel le grand romancier anglais a exposé le curieux cas de conscience qui tourmente le jeune Miltoun. Quel précieux document psychologique! Où peut-on mieux percevoir l'immense distance qui sépare les êtres établis de part et d'autre du British Channel? Imagine-t-on un député français renonçant à une maîtresse qu'il adore, sous prétexte d'incompatibilité entre une union non légalisée et les sacro-saintes fonctions de représentant du peuple?

Un autre roman publié dans notre Revue vient de se rassembler en volume : c'est l'Amoureuse aventure de Mademoiselle de Préfailles, de M. **Paul Renaudin,** devenue en librairie **l'Amoureuse Enfant.**

Sous les murs de Bagdad, de M. **Emile Zavie,** est un roman d'aventures et d'espionnage. Les espions présentés sont des espions de bonne race; on a le plus grand mal à savoir pour le compte de quel pays ils travaillent, et l'on ne sait jamais le but qu'ils poursuivent. C'est le métier qui veut cela. Les vigoureuses descriptions de M. Zavie n'en souffrent pas.

Signalons enfin : **Dans les bas-fonds,** l'admirable pièce de **Maxime Gorki** (traduction Hal-périne Kaminsky), dont une nouvelle édition vient de paraître, illustrée d'intéressantes photographies prises au Théâtre artistique de Moscou; et deux nouvelles traductions des **Ames Mortes** de **Gogol,** et des **Eaux Printanières** de **Tourguéneff,** dues à M. Marc Séménoff (qui a traduit pour la *Revue de Paris* l'*Olessia* de Kouprine).

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

S MOIS
1.50
3 »
6 »

ries,
i en
-50,

gnée

ris,

aris
les

ont

50
50